Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplete16volt

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SEIZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

PQ
2070
1785a
v.16

ESSAI

SUR

LES MOEURS

ET

L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS

DE L'HISTOIRE,

DEPUIS CHARLEMAGNE

JUSQU'A LOUIS XIII.

AVIS

DES EDITEURS (*).

Nous avons réimprimé, le plus correctement que nous avons pu, la Philoſophie de l'Hiſtoire, compoſée d'abord uniquement pour l'illuſtre marquiſe *du Châtelet-Lorraine*, et qui ſert d'introduction à l'Eſſai ſur les mœurs & ſur l'eſprit des nations, fait pour la même Dame. Nous avons rectifié toutes les fautes typographiques énormes, dont les précédentes éditions étaient inondées; et nous avons rempli toutes les lacunes, d'après le manuſcrit original que l'auteur nous a confié.

Ce diſcours préliminaire a paru abſolument néceſſaire, pour préſerver les eſprits bien faits de cette foule de fables abſurdes dont on continue encore d'infecter la jeuneſſe. L'auteur de cet ouvrage a donné ce préſervatif, préciſément comme l'illuſtre médecin *Tiſſot* ajouta, long-temps après, à ſon Avis au peuple, un chapitre très-utile contre les charlatans. L'un écrivit pour la vérité, l'autre pour la ſanté.

(*) Cet avis eſt de M. *de Voltaire* lui-même, qui s'occupait d'une nouvelle édition de ſes ouvrages, peu de temps avant ſa mort.

Un répétiteur du collége Mazarin, nommé *Larcher*, traducteur d'un vieux roman grec, intitulé *Callirrhoé*, et du *Martinus Scriblerus* de *Pope*, fut chargé, par ſes camarades, d'écrire un libelle pédanteſque contre les vérités trop évidentes énoncées dans la Philoſophie de l'hiſtoire. La moitié de ce libelle conſiſte en bévues, et l'autre en injures, ſelon l'uſage. Comme la Philoſophie de l'hiſtoire avait été donnée ſous le nom de l'abbé *Bazin*, on répondit à l'homme de collége ſous le nom d'un neveu de l'abbé *Bazin;* et l'on répondit, comme doit faire un homme du monde, en ſe moquant du pédant. Les ſages et les rieurs furent pour le neveu de l'abbé *Bazin*.

On trouvera la réponſe du neveu dans le premier volume des Mélanges hiſtoriques de cette édition.

INTRODUCTION (*).

CHANGEMENS DANS LE GLOBE.

Vous voudriez que des philoſophes euſſent écrit l'hiſtoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philoſophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, et vous n'avez guère trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enſemble; eſſayons de déterrer quelques monumens précieux ſous les ruines des ſiècles.

Commençons par examiner ſi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eſt aujourd'hui.

Il ſe peut que notre monde ait ſubi autant de changemens que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenſes, chargés aujourd'hui de grandes villes et de riches moiſſons. Il n'y a point de rivage que le temps n'ait éloigné ou rapproché de la mer.

Les ſables mouvans de l'Afrique ſeptentrionale, et des bords de la Syrie voiſins de l'Egypte, peuvent-ils être autre choſe que les ſables de la mer qui ſont demeurés amoncelés quand la mer s'eſt peu à peu retirée? *Hérodote*, qui ne ment pas toujours, nous dit, ſans doute,

(*) *Les notes de l'auteur ſont marquées par des lettres, et celles des éditeurs par des chiffres.*

une très-grande vérité, quand il raconte que, ſuivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes ſablonneuſes qui ſont vers la mer Baltique? Les Cyclades n'atteſtent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas-fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aiſément ſous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du continent?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Carybde et de Scylla, dangereux encore aujourd'hui pour les petites barques, ne ſemble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Apulie, comme l'antiquité l'a toujours cru? Le mont Véſuve et le mont Etna ont les mêmes fondemens ſous la mer qui les ſépare. Le Véſuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna ceſſa de l'être; l'un des deux ſoupiraux jette encore des flammes, quand l'autre eſt tranquille: une ſecouſſe violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe ſait que la mer a englouti la moitié de la Friſe. J'ai vu, il y a quarante ans, les clochers de dix-huit villages, près du Mordick, qui s'élevaient encore au-deſſus de ſes inondations, et qui ont cédé depuis à

l'effort des vagues. Il eſt ſenſible que la mer abandonne en peu de temps ſes anciens rivages. Voyez Aigues-mortes, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports, et qui ne le ſont plus: voyez Damiette où nous abordâmes, du temps des croiſades, et qui eſt actuellement à dix milles au milieu des terres; la mer ſe retire tous les jours de Roſette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions; et, s'il s'eſt perdu des étoiles dans l'immenſité de l'eſpace; ſi la ſeptième des Pléiades eſt diſparue depuis long-temps; ſi pluſieurs autres ſe ſont évanouies aux yeux, dans la voie lactée, devons-nous être ſurpris que notre petit globe ſubiſſe des changemens continuels?

Je ne prétends pas aſſurer que la mer ait formé ou même côtoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits teſtacées qui habitaient des lacs; et ces lacs, qui ont diſparu par des tremblemens de terre, ſe ſeront jetés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les gloſſopètres, m'ont paru des foſſiles terreſtres. Je n'ai jamais oſé penſer que ces gloſſopètres puſſent être des langues de chien marin (1),

(1) Voyez dans le ſecond volume de Phyſique l'ouvrage intitulé *Singularités de la nature*; et les notes des éditeurs, à la diſſertation ſur les changemens arrivés au globe.

et je ſuis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes ſont venues dépoſer leurs *conchas Veneris* ſur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y ſont venus apporter leurs langues. On a oſé dire que les mers ſans reflux, et les mers dont le reflux eſt de ſept ou huit pieds, ont formé des montagnes de quatre à cinq cents toiſes de haut, que tout le globe a été brûlé, qu'il eſt devenu une boule de verre : ces imaginations déhonorent la phyſique ; une telle charlatanerie eſt indigne de l'hiſtoire.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, et le chimérique avec le vrai ; nous avons aſſez de preuves des grandes révolutions du globe, ſans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions ſerait la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du monde eût exiſté. Il eſt vraiſemblable que cette terre n'était autre choſe que l'île de Madère, découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité, oubliée enſuite, et enfin retrouvée au commencement du quinzième ſiècle de notre ère vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'océan baigne, par ces golfes que les irruptions de la mer ont

formés, par ces archipels ſemés au milieu des eaux, que les deux hémiſphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrain d'un côté, et qu'ils l'ont regagné de l'autre. Mais la mer ne peut avoir été, pendant des ſiècles, ſur les Alpes et ſur les Pyrénées : une telle idée choque toutes les lois de la gravitation et de l'hydroſtatique.

DES DIFFÉRENTES RACES D'HOMMES.

Ce qui eſt plus intéreſſant pour nous, c'eſt la différence ſenſible des eſpèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'eſt permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains ſoient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur inſtruit qui, en paſſant par Leyde, n'ait vu la partie du *reticulum mucoſum* d'un nègre diſſéqué par le célèbre *Ruyſch.* Tout le reſte de cette membrane fut tranſporté par *Pierre le grand* dans le cabinet des raretés, à Pétersbourg. Cette membrane eſt noire, et c'eſt elle qui communique aux nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiſſu, et permettre à la graiſſe,

échappée de ſes cellules, de faire des taches blanches ſous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours groſſes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la meſure même de leur intelligence, mettent entre eux et les autres eſpèces d'hommes des différences prodigieuſes. Et ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'eſt que des nègres et des négreſſes tranſportés dans les pays les plus froids, y produiſent toujours des animaux de leur eſpèce, et que les mulâtres ne ſont qu'une race bâtarde d'un noir et d'une blanche, ou d'un blanc et d'une noire.

Les Albinos ſont, à la vérité, une nation très-petite et très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique : leur faibleſſe ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les nègres en attrapent quelquefois, et nous les achetons d'eux par curioſité. J'en ai vu deux, et mille Européans en ont vu. Prétendre que ce ſont des nègres nains, dont une eſpèce de lèpre a blanchi la peau, c'eſt comme ſi l'on diſait que les noirs eux-mêmes ſont des blancs que la lèpre a noircis. Un albinos ne reſſemble pas plus à un nègre de Guinée qu'à un anglais ou à un eſpagnol. Leur blancheur n'eſt pas la nôtre : rien d'incarnat, nul mélange de blanc et de brun;

c'eſt une couleur de linge ou plutôt de cire blanchie ; leurs cheveux, leurs ſourcils ſont de la plus belle et de la plus douce ſoie ; leurs yeux ne reſſemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils reſſemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puiſqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles ; et ils n'ont d'homme que la ſtature du corps, avec la faculté de la parole et de la penſée dans un degré très-éloigné du nôtre. Tels ſont ceux que j'ai vus et examinés (2).

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, et dont la peau lâche et molle tombe du nombril ſur les cuiſſes ; le mamelon noir des femmes Samoyèdes ; la barbe des hommes de notre continent, et le menton toujours imberbe des Américains, ſont des différences ſi marquées, qu'il n'eſt guère poſſible d'imaginer que les uns et les autres ne ſoient pas des races différentes.

Au reſte, ſi l'on demande d'où ſont venus les Américains, il faut auſſi demander d'où

(2) Voyez dans l'hiſtoire naturelle de M. *de Buffon* (ſupplément, tome IV, page 559, édition du louvre) la deſcription d'une négreſſe blanche, amenée en France, et née dans nos îles de père et mère noirs. Au reſte, ce dernier fait n'eſt prouvé que par des certificats dont l'autorité, très-reſpectable dans les tribunaux, l'eſt très-peu en phyſique.

ſont venus les habitans des terres Auſtrales ; et l'on a déjà répondu que la Providence, qui a mis des hommes dans la Norwège, en a planté auſſi en Amérique et ſous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres et fait croître de l'herbe.

Pluſieurs ſavans ont ſoupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchans de l'homme, ont péri ; les Albinos ſont en ſi petit nombre, ſi faibles, et ſi maltraités par les nègres, qu'il eſt à craindre que cette eſpèce ne ſubſiſte pas encore long-temps.

Il eſt parlé de ſatyres dans preſque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſtence ſoit impoſſible ; on étouffe encore en Calabre quelques monſtres mis au monde par des femmes. Il n'eſt pas improbable que dans les pays chauds des ſinges aient ſubjugué des filles. *Hérodote*, au livre II, dit que pendant ſon voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès ; et il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il eſt défendu dans le Lévitique, au chap. XVII, de s'unir avec les boucs et avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplemens aient été communs ; et, juſqu'à ce qu'on ſoit mieux éclairci, il eſt à préſumer que des eſpèces monſtrueuſes ont pu naître de ces amours abominables.

Mais ſi elles ont exiſté, elles n'ont pu influer ſur le genre humain; et, ſemblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (ſi vous faites abſtraction de cette ligne de deſcendans d'*Adam*, conſacrée par les livres juifs, et ſi long-temps inconnue) il eſt vraiſemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à peu-près auſſi courte que la nôtre. Comme les animaux, les arbres, et toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée, il eſt ridicule de nous en excepter.

Mais il faut obſerver que, le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions et les maladies des autres climats, et les hommes ayant été plus robuſtes et plus laborieux dans la ſimplicité d'un état champêtre, pour lequel ils ſont nés, ils ont dû jouir d'une ſanté plus égale, et d'une vie un peu plus longue que dans la molleſſe, ou dans les travaux mal ſains des grandes villes: c'eſt-à-dire, que ſi dans Conſtantinople, Paris et Londres, un homme, ſur cent mille, arrive à cent années, il eſt probable que vingt hommes, ſur cent mille, atteignaient autrefois cet âge. C'eſt ce qu'on a obſervé dans pluſieurs endroits de l'Amérique, où le genre humain s'était conſervé dans l'état de pure nature.

La peſte, la petite vérole, que les caravanes arabes communiquèrent avec le temps aux peuples de l'Aſie et de l'Europe, furent long-temps inconnues. Ainſi le genre humain, en Aſie, et dans les beaux climats de l'Europe, ſe multipliait plus aiſément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, et pluſieurs bleſſures ne ſe guériſſaient pas, à la vérité, comme aujourd'hui; mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole et de la peſte compenſait tous les dangers attachés à notre nature; de ſorte qu'à tout prendre, il eſt à croire que le genre humain, dans les climats favorables, jouiſſait autrefois d'une vie plus ſaine et plus heureuſe que depuis l'établiſſement des grands empires. Ce n'eſt pas à dire que les hommes aient jamais vécu trois ou quatre cents ans. C'eſt un miracle très-reſpectable dans la bible, mais par-tout ailleurs c'eſt un conte abſurde.

DE L'ANTIQUITÉ DES NATIONS.

PRESQUE tous les peuples, mais ſurtout ceux de l'Aſie, comptent une ſuite de ſiècles qui nous effraie. Cette conformité entre eux doit au moins nous faire examiner ſi leurs idées ſur cette antiquité étaient deſtituées de toute vraiſemblance.

Pour qu'une nation ſoit raſſemblée en corps de peuple, qu'elle ſoit puiſſante, aguerrie,

ſavante, il eſt certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique ; on n'y comptait que deux royaumes quand elle fut découverte, et encore dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reſte de ce vaſte continent était partagé, et l'eſt encore, en petites ſociétés, à qui les arts ſont inconnus. Toutes ces peuplades vivent ſous des huttes, elles ſe vêtiſſent de peaux de bêtes, dans les climats froids, et vont preſque nues dans les tempérés. Les unes ſe nourriſſent de la chaſſe, les autres de racines qu'elles pétriſſent : elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on ne déſire point ce qu'on ne connaît pas. Leur induſtrie n'a pu aller au-delà de leurs beſoins preſſans. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, ſont encore moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des nègres, tous les Cafres, ſont plongés dans la même ſtupidité, et y croupiront long-temps.

Il faut un concours de circonſtances favorables pendant des ſiècles, pour qu'il ſe forme une grande ſociété d'hommes raſſemblés ſous les mêmes lois : il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas ſi on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jetteraient que des cris confus, ils ne

ſe feraient entendre que par ſignes. Un enfant ne parle, au bout de quelque temps, que par imitation ; et il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté, ſi on laiſſait paſſer ſes premières années ſans dénouer ſa langue.

Il a fallu peut-être plus de temps, pour que des hommes, doués d'un talent ſingulier, aient formé et enſeigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait et barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier, et à prononcer diſtinctement : tels ont été les Troglodytes, au rapport de *Pline ;* tels ſont encore ceux qui habitent vers le cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées ! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes, où le genre humain a été long-temps, dut rendre l'eſpèce très-rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guère ſuffire à leurs beſoins, et, ne s'entendant pas, ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſières, ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, et dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres,

et

et en s'armant de groſſes branches d'arbres ; et de-là, peut-être, vint cette notion confuſe de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions et contre les ſangliers avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile et abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, et dans le riz qui croît de lui-même. Il eſt bien vraiſemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate et du Tigre étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient preſque déſertes. Dans nos climats ſeptentrionaux, au contraire, il était beaucoup plus aiſé de rencontrer une compagnie de loups qu'une ſociété d'hommes.

DE LA CONNAISSANCE DE L'AME.

Quelle notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'ame ? celle qu'ont tous nos gens de campagne, avant qu'ils aient entendu le catéchiſme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuſe, ſur laquelle même ils ne réfléchiſſent jamais. La nature a eu trop de pitié d'eux pour en faire des métaphyſiciens ; cette nature eſt toujours et par-tout la même. Elle fit ſentir aux premières ſociétés qu'il y avait quelque être

ſupérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit ſentir de même, qu'il eſt dans l'homme quelque choſe qui agit et qui penſe. Elles ne diſtinguaient point cette faculté de celle de la vie ; et le mot d'*ame* ſignifia toujours la vie chez les anciens, ſoit Syriens, ſoit Chaldéens, ſoit Egyptiens, ſoit Grecs, ſoit ceux qui vinrent enfin s'établir dans une partie de la Phénicie.

Par quels degrés put-on parvenir à imaginer dans notre être phyſique un autre être métaphyſique ? Certainement des hommes, uniquement occupés de leurs beſoins, n'en ſavaient pas aſſez pour ſe tromper en philoſophes.

Il ſe forma, dans la ſuite des temps, des ſociétés un peu policées, dans leſquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loiſir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme, ſenſiblement frappé de la mort de ſon père, ou de ſon frère, ou de ſa femme, ait vu dans un ſonge la perſonne qu'il regrettait. Deux ou trois ſonges de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivans, et cependant ce mort, rongé des vers, eſt toujours en la même place. C'eſt donc quelque choſe qui était en lui, qui ſe promène dans l'air ; c'eſt ſon ame, ſon ombre, ſes manes ; c'eſt une légère figure de lui-même.

Tel eſt le raiſonnement naturel de l'ignorance qui commence à raiſonner. Cette opinion eſt celle de tous les premiers temps connus, et doit avoir été par conſéquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu ſe préſenter à des eſprits qui ne connaiſſaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il ſe trouvât un homme qui eût aſſez de loiſir pour méditer. Tous les arts de la main ont ſans doute précédé la métaphyſique, de pluſieurs ſiècles.

Remarquons, en paſſant, que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'*Homère*, l'ame n'était autre choſe qu'une image aérienne du corps. *Ulyſſe* voit dans les enfers des ombres, des manes; pouvait-il voir des eſprits purs?

Nous examinerons dans la ſuite comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers et de l'apothéoſe des morts; comment ils crurent, ainſi que d'autres peuples, une ſeconde vie, ſans ſoupçonner la ſpiritualité de l'ame. Au contraire, ils ne pouvaient imaginer qu'un être ſans corps pût éprouver du bien et du mal; et je ne ſais ſi *Platon* n'eſt pas le premier qui ait parlé d'un être purement ſpirituel. C'eſt-là, peut-être, un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Encore la ſpiritualité de *Platon* eſt très-conteſtée,

et la plupart des pères de l'Eglise admirent une ame corporelle, tout platoniciens qu'ils étaient. Mais nous n'en sommes pas à ces temps si nouveaux, et nous ne considérons le monde que comme encore informe, et à peine dégrossi.

DE LA RELIGION DES PREMIERS HOMMES.

Lorsqu'après un grand nombre de siècles, quelques sociétés se furent établies, il est à croire qu'il y eut quelque religion, quelque espèce de culte grossier. Les hommes, alors uniquement occupés du soin de soutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens et ces fins innombrables qui annoncent aux sages un éternel architecte.

La connaissance d'un DIEU, formateur, rémunérateur et vengeur, est le fruit de la raison cultivée.

Tous les peuples furent donc, pendant des siècles, ce que sont aujourd'hui les habitans de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs îles, et la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un DIEU unique, ayant tout fait, présent en tous lieux, existant par lui-même dans l'éternité.

On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le ſens ordinaire, car ils ne nient point l'Etre ſuprême ; ils ne le connaiſſent pas ; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un inſecte, les nègres un ſerpent. Chez les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Pluſieurs n'ont abſolument aucun culte.

Les Péruviens, étant policés, adoraient le ſoleil. Ou *Manco-Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet aſtre, ou leur raiſon commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaiſſance à l'aſtre qui anime la nature.

Pour ſavoir comment tous ces cultes ou ces ſuperſtitions s'établirent, il me ſemble qu'il faut ſuivre la marche de l'eſprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes preſque ſauvages voit périr les fruits qui la nourriſſent ; une inondation détruit quelques cabanes ; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal ? ce ne peut être un de leurs concitoyens ; car tous ont également ſouffert : c'eſt donc quelque puiſſance ſecrète ; elle les a maltraités, il faut donc l'apaiſer. Comment en venir à bout ? en la ſervant comme on ſert ceux à qui on veut plaire, en lui feſant de petits préſens. Il y a un ſerpent dans le voiſinage, ce pourrait bien

être ce ſerpent ; on lui offrira du lait près de la caverne où il ſe retire : il devient ſacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voiſine, qui, de ſon côté, a choiſi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades ſe trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte et leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles ſoupçonnent leur avoir fait du mal *le Maître*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette idée, étant plus conforme que les autres à la raiſon commencée, qui s'accroît et ſe fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes quand la nation eſt devenue plus nombreuſe. Auſſi voyons-nous que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonaï* chez les Phéniciens ; *Baal*, *Melkom*, *Adad*, *Sadaï*, chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne ſignifient que le Seigneur, le Puiſſant.

Chaque Etat eut donc, avec le temps, ſa Divinité tutélaire, ſans ſavoir ſeulement ce que c'eſt qu'un Dieu, et ſans pouvoir imaginer que l'Etat voiſin n'eût pas, comme lui, un protecteur véritable. Car, comment penſer, lorſqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en euſſent pas auſſi ? Il s'agiſſait ſeulement de ſavoir lequel de tant de Maîtres, de

Seigneurs, de Dieux, l'emporterait, quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut-là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement et si long-temps répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la Divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que, dans des temps très-postérieurs, vous voyez *Homère* faire combattre les dieux de Troye contre les dieux des Grecs, sans laisser soupçonner en aucun endroit que ce soit une chose extraordinaire et nouvelle. Vous voyez *Jephté*, chez les Juifs, qui dit aux Ammonites : *Ne possédez-vous pas de droit ce que votre seigneur Chamos vous a donné ? Souffrez donc que nous possédions la terre que notre seigneur Adonaï nous a promise.*

Il y a un autre passage non moins fort ; c'est celui de *Jérémie*, chap. XLIX, verset 1, où il est dit : *Quelle raison a eue le seigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad ?* Il est clair par ces expressions, que les Juifs, quoique serviteurs d'*Adonaï*, reconnaissaient pourtant le seigneur *Melkom* et le seigneur *Chamos*.

Dans le premier chapitre des Juges, vous trouverez que *le Dieu de Juda se rendit maître des montagnes, mais qu'il ne put vaincre dans les vallées.* Et au troisième livre des Rois, vous

trouvez chez les Syriens l'opinion établie que le Dieu des Juifs n'était que le Dieu des montagnes.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens : je ne dis pas le bœuf *Apis* et le chien *Anubis*, mais *Ammon* et les douze grands Dieux. Les Romains adorèrent tous les dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos* et St *Etienne* nous assurent que dans le désert, pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Rempham* ou *Kium* (3), qu'ils ne firent aucun sacrifice, ne présentèrent aucune offrande au dieu *Adonaï*, qu'ils adorèrent depuis. Il est vrai que le Pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophète ne fait mention ; mais ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il suffit de révérer également *Moïse*, *Jérémie*, *Amos* et St *Etienne*, qui semblent se contredire, et que des théologiens concilient.

(3) Ou *Rèphan*, ou *Chevan*, ou *Kium*, ou *Chion*, &c. *Amos*, chap. V, 26 ; Act. VII, 43.

„ Si l'on ne savait, à n'en pouvoir douter, que les Hébreux „ ont adoré les idoles dans le désert, non pas une seule fois, „ mais habituellement et d'une manière persévérante, on „ aurait peine à se le persuader. C'est cependant ce qui est „ inconteſtable, d'après le témoignage exprès d'*Amos*, qui „ reproche aux Israélites d'avoir porté, dans leur voyage du „ désert, la tente du dieu *Moloch*, l'image de leurs idoles „ et l'étoile de leur dieu *Rempham*. „ *Bible de Vence*, *Dissert. sur l'idolâtrie des Israëlites, à la tête des prophéties d'Amos.*

Ce

Ce que j'obſerve ſeulement, c'eſt qu'excepté ces temps de guerre et de fanatiſme ſanguinaire qui éteignent toute humanité, et qui rendent les mœurs, les lois, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voiſins euſſent leurs dieux particuliers, et qu'elles imitèrent ſouvent le culte et les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reſte des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circonciſion des Arabes et des Egyptiens, s'attachèrent, comme ces derniers, à la diſtinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les proceſſions, les danſes ſacrées, le bouc *Hazazel*, la *Vache rouſſe*. Ils adorèrent ſouvent le *Baal*, le *Belphégor* de leurs autres voiſins; tant la nature et la coutume l'emportent preſque toujours ſur la loi, ſurtout quand cette loi n'eſt pas généralement connue du peuple. Ainſi *Jacob*, petit-fils d'*Abraham*, ne fit nulle difficulté d'épouſer deux ſœurs, qui étaient ce que nous appelons idolâtres, et filles d'un père idolâtre. *Moïſe* même épouſa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre. *Abraham* était fils d'un idolâtre. Le petit-fils de *Moïſe*, *Eléazar*, fut prêtre idolâtre de la tribu de Dan, idolâtre.

Ces mêmes Juifs, qui, long-temps après, crièrent tant contre les cultes étrangers, appelèrent dans leurs livres ſacrés l'idolâtre *Nabuchodonoſor*, l'oint du Seigneur; l'idolâtre *Cyrus*, auſſi l'oint du Seigneur. Un de leurs prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Eliſée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remnon*. Mais n'anticipons rien; nous ſavons aſſez que les hommes ſe contrediſent toujours dans leurs mœurs et dans leurs lois. Ne ſortons point ici du ſujet que nous traitons; continuons à voir comment les religions diverſes s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Aſie, en deçà de l'Euphrate, adorèrent les aſtres. Les Chaldéens, avant le premier *Zoroaſtre*, rendaient hommage au ſoleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémiſphère. Il faut que cette erreur ſoit bien naturelle à l'homme, puiſqu'elle a eu tant de ſectateurs dans l'Aſie et dans l'Amérique. Une nation petite et à demi-ſauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuſe? elle augmente le nombre de ſes dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth* ou *Iſis*, et ils finiſſent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agreſtes, ſont pour *Mars;* ceux des Romains maîtres de l'Europe, ſont pour la déeſſe de l'acte du

mariage, pour le dieu des latrines (*a*). Et cependant *Cicéron*, et tous les philoſophes, et tous les initiés reconnaiſſaient un DIEU ſuprême et tout-puiſſant. Ils étaient tous revenus, par la raiſon, au point dont les hommes ſauvages étaient partis par inſtinct.

Les apothéoſes ne peuvent avoir été imaginées que très-long-temps après les premiers cultes. Il n'eſt pas naturel de faire d'abord un dieu, d'un homme que nous avons vu naître comme nous, ſouffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, ſubir les mêmes beſoins humilians, mourir et devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez preſque toutes les nations, après les révolutions de pluſieurs ſiècles.

Un homme qui avait fait de grandes choſes, qui avait rendu des ſervices au genre humain, ne pouvait être, à la vérité, regardé comme un dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre, et aller à la garde-robe; mais les enthouſiaſtes ſe perſuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un dieu, qu'il était fils d'un dieu : ainſi les dieux firent des enfans dans tout le monde; car, ſans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Perſée*, *Hercule*,

(*a*) *Dea Pertunda*, *Deus Stercutius*.

Caſtor, *Pollux*, furent fils de dieu; *Romulus* fils de dieu; *Alexandre* fut déclaré fils de dieu, en Egypte; un certain *Odin*, chez nos nations du nord, fils de dieu; *Manco-Capac*, fils du ſoleil, au Pérou. L'hiſtorien des Mogols, *Abulgazi*, rapporte qu'une des aïeules de *Gengis*, nommée *Alanku*, étant fille, fut groſſe d'un rayon céleſte. *Gengis* lui-même paſſa pour le fils de Dieu; et lorſque le pape *Innocent IV* envoya frère *Aſcelin* à *Batou-kan*, petit-fils de *Gengis*, ce moine, ne pouvant être préſenté qu'à l'un des viſirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu : le miniſtre répondit : Ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages et des tributs au fils de Dieu, le grand *Batou-kan*, ſon maître ?

D'un fils de dieu à un dieu, il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de ſon père; ainſi des temples furent élevés, avec le temps, à tous ceux qu'on avait ſuppoſé être nés du commerce ſurnaturel de la divinité avec nos femmes et avec nos filles.

On pourrait faire des volumes ſur ce ſujet; mais tous ces volumes ſe réduiſent à deux mots : c'eſt que le gros du genre humain a été et ſera très-long-temps inſenſé et imbécille; et que peut-être les plus inſenſés de

tous ont été ceux qui ont voulu trouver un ſens à ces fables abſurdes, et mettre de la raiſon dans la folie.

DES USAGES ET DES SENTIMENS COMMUNS A PRESQUE TOUTES LES NATIONS ANCIENNES.

La nature étant par-tout la même, les hommes ont dû néceſſairement adopter les mêmes vérités et les mêmes erreurs dans les choſes qui tombent le plus ſous les ſens, et qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas et les effets du tonnerre au pouvoir d'un être ſupérieur habitant dans les airs. Les peuples voiſins de l'océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cauſe de tout ce qui arrivait au monde dans le temps de ſes différentes phaſes.

Dans leurs cérémonies religieuſes, preſque tous ſe tournèrent vers l'orient, ne ſongeant pas qu'il n'y a ni orient ni occident, et rendant tous une eſpèce d'hommage au ſoleil qui ſe levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le ſerpent dut leur paraître doué d'une intelligence ſupérieure, parce que, voyant muer quelquefois ſa peau, ils durent croire qu'il rajeuniſſait. Il pouvait

donc, en changeant de peau, ſe maintenir toujours dans ſa jeuneſſe ; il était donc immortel. Auſſi fut-il en Egypte, en Gréce, le ſymbole de l'immortalité. Les gros ſerpens qui ſe trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher : on penſa bientôt qu'ils gardaient des tréſors. Ainſi un ſerpent gardait les pommes d'or heſpérides ; un autre veillait autour de la toiſon d'or ; et dans les myſtères de *Bacchus*, on portait l'image d'un ſerpent qui ſemblait garder une grappe d'or.

Le ſerpent paſſait donc pour le plus habile des animaux ; et de-là cette ancienne fable indienne, que DIEU ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui aſſurait une vie ſaine et longue, que l'homme chargea ſon âne de ce préſent divin, mais qu'en chemin, l'âne ayant eu ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, et prit la drogue pour lui tandis que l'âne buvait, de ſorte que l'homme perdit l'immortalité par ſa négligence, et le ſerpent l'acquit par ſon adreſſe. De-là, enfin, tant de contes d'ânes et de ſerpens.

Ces ſerpens feſaient du mal ; mais comme ils avaient quelque choſe de divin, il n'y avait qu'un dieu qui eût pu enſeigner à les détruire. Ainſi le ſerpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainſi *Ophionée*, le grand ſerpent, fit

la guerre aux dieux long-temps avant que les Grecs euſſent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécide* prouve que cette fable du grand ſerpent, ennemi des dieux, était une des plus anciennes de la Phénicie. Et cent ſiècles avant *Phérécide*, les premiers brachmanes avaient imaginé que DIEU envoya un jour ſur la terre une groſſe couleuvre qui engendra dix mille couleuvres, leſquelles furent autant de péchés dans les cœurs des hommes.

Nous avons déjà vu que les ſonges, les rêves durent introduire la même ſuperſtition dans toute la terre. Je ſuis inquiet, pendant la veille, de la ſanté de ma femme, de mon fils, je les vois mourans pendant mon ſommeil; ils meurent quelques jours après : il n'eſt pas douteux que les dieux ne m'aient envoyé ce ſonge véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli ? c'eſt un rêve trompeur que les dieux m'ont député. Ainſi, dans *Homère*, *Jupiter* envoie un ſonge trompeur à *Agamemnon*, chef des Grecs. Ainſi, (au troiſième livre des Rois, chap. XXII) le Dieu qui conduit les Juifs envoie un eſprit malin pour mentir dans la bouche des prophètes, et pour tromper le roi *Achab*.

Tous les ſonges vrais ou faux viennent du ciel. Les oracles s'établiſſent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages ſi ſon mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il eſt bien certain que l'un d'eux aura raiſon. Si le mari vit, la femme garde le ſilence ; s'il meurt, elle crie par toute la ville, que le mage qui a prédit cette mort eſt un prophète divin. Il ſe trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédiſent l'avenir, et qui découvrent les choſes les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *Voyans*, chez les Egyptiens, comme dit *Manéthon*, au rapport même de *Joſephe*, dans ſon diſcours contre *Apion*.

Il y avait des *Voyans* en Chaldée, en Syrie. Chaque temple eut ſes oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un ſi grand crédit, que *Rollin*, dans ſon Hiſtoire ancienne, répète les oracles rendus par *Apollon* à *Créſus*. Le dieu devine que le roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, et lui répond que ſon règne finira quand un mulet ſera ſur le trône des Perſes. *Rollin* n'examine point ſi ces prédictions, dignes de *Noſtradamus*, ont été faites après coup. Il ne doute pas de la ſcience des prêtres d'*Apollon*, et il croit que DIEU permettait qu'*Apollon* dît vrai. C'était apparemment pour confirmer les païens dans leur religion.

Une queſtion plus philoſophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées,

depuis l'Inde juſqu'à la Gréce, ſe ſont accordées, c'eſt l'origine du bien et du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations durent ſe faire la queſtion que nous feſons tous dès l'âge de quinze ans : Pourquoi y a-t-il du mal ſur la terre ?

On enſeigna dans l'Inde qu'*Adimo*, fils de *Brama*, produiſit les hommes juſtes par le nombril, du côté droit, et les injuſtes du côté gauche ; et que c'eſt de ce côté gauche que vint le mal moral et le mal phyſique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Oſiris*. Les Perſans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait pondu *Oromaſe*, et y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs : c'eſt la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait tranſmiſes.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en arabe, puiſque les traductions hébraïque et grecque ont conſervé pluſieurs termes arabes. Ce livre, qui eſt d'une très-haute antiquité, repréſente le *Satan*, qui eſt l'*Ariman* des Perſes et le *Typhon* des Egyptiens, ſe promenant dans toute la terre, et demandant permiſſion au Seigneur d'affliger *Job*. *Satan* paraît ſubordonné au Seigneur ; mais il réſulte que *Satan* eſt un être très-puiſſant, capable d'envoyer ſur la terre des maladies, et de tuer les animaux.

Il ſe trouva, au fond, que tant de peuples, ſans le ſavoir, étaient d'accord ſur la croyance de deux principes, et que l'univers alors connu était en quelque ſorte manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations ; car, où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la ſociété? et où était l'homme à qui l'inſtinct de ſa raiſon ne fît pas ſentir des remords? L'eau lavait les ſouillures du corps et des vêtemens, le feu purifiait les métaux ; il fallait bien que l'eau et le feu purifiaſſent les ames. Auſſi n'y eut-il aucun temple ſans eaux et ſans feux ſalutaires.

Les hommes ſe plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, et dans les éclipſes. Cette immerſion expiait les péchés. Si on ne ſe purifiait pas dans le Nil, c'eſt que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les prêtres qui ſe purifiaient pour le peuple ſe plongeaient dans de larges cuves, et y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux dieux.

Les Grecs, dans tous leurs temples, eurent des bains ſacrés, comme des feux ſacrés, ſymboles univerſels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin, les ſuperſtitions paraiſſent établies chez toutes les nations, excepté chez les lettrés de la Chine.

DES SAUVAGES.

ENTENDEZ-VOUS par *ſauvages* des ruſtres vivans dans des cabanes avec leurs femelles et quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons, ne connaiſſant que la terre qui les nourrit, et le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillemens groſſiers; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes; ayant peu d'idées et par conſéquent peu d'expreſſions; ſoumis, ſans qu'ils ſachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la ſueur de leur front; ſe raſſemblant, certains jours, dans une eſpèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux et qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorſqu'on bat le tambour, et s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, et à tuer leurs ſemblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces ſauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, ſurtout, que les peuples du Canada et les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler ſauvages, ſont infiniment ſupérieurs aux nôtres. Le huron, l'algonquin, l'illinois, le cafre,

le hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin ; et cet art manque à nos ruſtres. Les peuplades d'Amérique et d'Afrique ſont libres, et nos ſauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus ſauvages d'Amérique ſont des ſouverains, qui reçoivent des ambaſſadeurs de nos colonies tranſplantées auprès de leur territoire par l'avarice et par la légèreté. Ils connaiſſent l'honneur, dont jamais nos ſauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent ; ils font des traités ; ils ſe battent avec courage, et parlent ſouvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponſe dans les grands hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef de Canadiens, à qui une nation européane propoſait de lui céder ſon patrimoine ? *Nous ſommes nés ſur cette terre, nos pères y ſont enſevelis : dirons-nous aux oſſemens de nos pères, levez-vous, et venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaiſon de nos ruſtres qui végètent dans nos villages, et des Sybarites qui s'enervent dans nos villes.

Entendez-vous par ſauvages des animaux à deux pieds, marchant ſur les mains dans le beſoin, iſolés, errans dans les forêts,

ſalvatici, *ſelvaggi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auxquelles ils ſe ſont joints, ne connaiſſant ni leurs fils ni leurs pères ; vivans en brutes, ſans avoir ni l'inſtinct ni les reſſources des brutes ? On a écrit que cet état eſt le véritable état de l'homme, et que nous n'avons fait que dégénérer miſérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie ſolitaire, attribuée à nos pères, ſoit dans la nature humaine.

Nous ſommes, ſi je ne me trompe, au premier rang (s'il eſt permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les oies, les poules, les moutons, &c. Si l'on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille eſt dans l'état de pure nature, et que celles qui travaillent en ſociété dans la ruche ont dégénéré ?

Tout animal n'a-t-il pas ſon inſtinct irréſiſtible auquel il obéit néceſſairement ? Qu'eſt-ce que cet inſtinct ? l'arrangement des organes dont le jeu ſe déploie par le temps. Cet inſtinct ne peut ſe développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude. (*b*)

(*b*) Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin ;
Il faut que l'enfant croiſſe avant qu'il les exerce ;
Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainſi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur eſpèce ? L'oiſeau fait ſon nid, comme les aſtres fourniſſent leur courſe, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme ſeul aurait-il changé ? S'il eût été deſtiné à vivre ſolitaire comme les autres animaux carnaſſiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature juſqu'à vivre en ſociété ? et s'il était fait pour vivre en troupe, comme les animaux de baſſe-cour et tant d'autres, eût-il pu d'abord pervertir ſa deſtinée juſqu'à vivre pendant des ſiècles en ſolitaire ? Il eſt perfectible ; et de-là on a conclu qu'il s'eſt perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'eſt perfectionné juſqu'au point où la nature a marqué les limites de ſa perfection ?

Tous les hommes vivent en ſociété : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ?

Le moineau, dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes, dans ſon nid, peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie ?
Les inſectes changeans qui nous filent la ſoie,
Les eſſaims bourdonnans de ces filles du ciel
Qui pêtriſſent la cire et compoſent le miel,
Sitôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout s'accroît par le temps, tout mûrit avec l'âge.
Chaque être a ſon objet, et, dans l'inſtant marqué,
Marche, et touche à ſon but par le ciel indiqué.

Poëme de la loi naturelle, ſeconde partie.

n'eſt-ce pas comme ſi l'on concluait que ſi les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'eſt parce qu'ils n'en ont pas toujours eu ?

L'homme, en général, a toujours été ce qu'il eſt : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra comiques et des couvens de religieuſes. Mais il a toujours eu le même inſtinct, qui le porte à s'aimer dans ſoi-même, dans la compagne de ſon plaiſir, dans ſes enfans, dans ſes petits-fils, dans les œuvres de ſes mains.

Voilà ce qui jamais ne change, d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la ſociété exiſtant toujours, il y a donc toujours eu quelque ſociété ; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, et vivans comme des brutes ; mais on y a trouvé auſſi des moutons et des oies ; cela n'empêche pas que les oies et les moutons ne ſoient deſtinés à vivre en troupeaux.

Il y a des fakirs dans les Indes qui vivent ſeuls, chargés de chaînes. Oui ; et ils ne vivent ainſi qu'afin que les paſſans, qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font, par un fanatiſme rempli de vanité, ce que font nos mendians de grands chemins, qui

s'eſtropient pour attirer la compaſſion. Ces excrémens de la ſociété humaine ſont ſeulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette ſociété.

Il eſt très-vraiſemblable que l'homme a été agreſte pendant des milliers de ſiècles, comme ſont encore aujourd'hui une infinité de payſans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléreaux et les liévres.

Par quelle loi, par quels liens ſecrets, par quel inſtinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille ſans le ſecours des arts, et ſans avoir encore formé un langage ? C'eſt par ſa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme ; c'eſt par l'attachement qu'un morlaque, un iſlandais, un lapon, un hottentot ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre, groſſiſſant, lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſemblable à lui ; c'eſt par le beſoin que cet homme et cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit dès qu'il eſt né, par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend néceſſairement d'obéir au père et à la mère, par les ſecours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou ſix ans, par les nouveaux enfans que font cet homme et cette femme ; c'eſt enfin parce

que,

que, dans un âge avancé ils voient, avec plaiſir leurs fils et leurs filles faire enſemble d'autres enfans qui ont le même inſtinct que leurs pères et leurs mères.

Tout cela eſt un aſſemblage d'hommes bien groſſiers, je l'avoue ; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du nord, et cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente ?

Quelle langue parleront ces familles ſauvages et barbares ? elles ſeront, ſans doute, très-long-temps ſans en parler aucune ; elles s'entendront très-bien par des cris et par des geſtes. Toutes les nations ont été ainſi des ſauvages, à prendre ce mot dans ce ſens ; c'eſt-à-dire, qu'il y aura eu long-temps des familles errantes dans les forêts, diſputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contre eux de pierres et de groſſes branches d'arbres ; ſe nourriſſant de légumes ſauvages, de fruits de toute eſpèce, et enfin d'animaux même.

Il y a dans l'homme un inſtinct de mécanique, que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans des hommes fort groſſiers. On voit des machines inventées par les habitans des montagnes du Tirol et des Voſges, qui étonnent les ſavans. Le payſan

le plus ignorant fait par-tout remuer les plus gros fardeaux, par le ſecours du levier, ſans ſe douter que la puiſſance, feſant équilibre, eſt au poids, comme la diſtance du point d'appui à ce poids eſt à la diſtance de ce même point d'appui à la puiſſance. S'il avait fallu que cette connaiſſance précédât l'uſage des leviers, que de ſiècles ſe feraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une groſſe pierre de ſa place !

Propoſez à des enfans de ſauter un foſſé ; tous prendront machinalement leur ſecouſſe, en ſe retirant un peu en arrière, et courront enſuite. Ils ne ſavent pas aſſurément que leur force, en ce cas, eſt le produit de leur maſſe multipliée par leur vîteſſe.

Il eſt donc prouvé que la nature ſeule nous inſpire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en eſt de même dans la morale. Nous avons tous deux ſentimens qui ſont le fondement de la ſociété, la commiſération et la juſtice. Qu'un enfant voie déchirer ſon ſemblable, il éprouvera des angoiſſes ſubites ; il les témoignera par ſes cris et par ſes larmes ; il ſecourra, s'il peut, celui qui ſouffre.

Demandez à un enfant ſans éducation, qui commencera à raiſonner et à parler, ſi le grain qu'un homme a ſemé dans ſon champ lui

appartient, et ſi le voleur qui en a tué le propriétaire a un droit légitime ſur ce grain ; vous verrez ſi l'enfant ne répondra pas comme tous les légiſlateurs de la terre.

DIEU nous a donné un principe de raiſon univerſelle, comme il a donné des plumes aux oiſeaux et la fourrure aux ours ; et ce principe eſt ſi conſtant, qu'il ſubſiſte malgré toutes les paſſions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le ſang, malgré les impoſteurs qui veulent l'anéantir dans la ſuperſtition. C'eſt ce qui fait que le peuple le plus groſſier juge toujours très-bien, à la longue, des lois qui le gouvernent, parce qu'il ſent ſi ces lois ſont conformes ou oppoſées aux principes de commiſération et de juſtice qui ſont dans ſon cœur.

Mais, avant d'en venir à former une ſociété nombreuſe, un peuple, une nation, il faut un langage ; et c'eſt le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ſerait jamais parvenu. On aura, ſans doute, commencé par des cris qui auront exprimé les premiers beſoins ; enſuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées ; et les mères ſurtout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été compoſé de

monoſyllabes, comme plus aiſés à former et à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conſervé quelque choſe de leur premier langage, expriment encore par des monoſyllabes les choſes les plus familières, et qui tombent le plus ſous nos ſens: preſque tout le chinois eſt fondé encore aujourd'hui ſur des monoſyllabes.

Conſultez l'ancien tudeſque, et tous les idiomes du nord; vous verrez à peine une choſe néceſſaire et commune exprimée par plus d'une articulation. Tout eſt monoſyllabes. *Zon*, le ſoleil; *moun*, la lune; *zé*, la mer; *flus*, fleuve; *man*, l'homme; *kof*, la tête; *boum*, un arbre; *drink*, boire; *march*, marcher; *shlaf*, dormir, &c.

C'eſt avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules et de la Germanie, et dans tout le ſeptentrion. Les Grecs et les Romains n'eurent des mots plus compoſés que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle ſagacité avons-nous pu marquer les différences des temps? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances *je voudrais*, *j'aurais voulu*; les choſes poſitives, les choſes conditionelles?

Ce ne peut être que chez les nations déjà

les plus policées qu'on ſoit parvenu, avec le temps, à rendre ſenſibles par des mots compoſés, ces opérations ſecrètes de l'eſprit humain. Auſſi voit-on que chez les barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le préſent et le futur. La langue franque, ſi commune dans les échelles du levant, eſt réduite encore dans cette indigence. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'eſt aucun langage qui approche de la perfection.

DE L'AMÉRIQUE.

SE peut-il qu'on demande encore d'où ſont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique? On doit aſſurément faire la même queſtion ſur les nations des terres auſtrales. Elles ſont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Chriſtophe Colomb*, que ne le ſont les îles Antilles. On a trouvé des hommes et des animaux par-tout où la terre eſt habitable; qui les y a mis? On l'a déjà dit; c'eſt celui qui fait croître l'herbe des champs; et on ne devait pas être plus ſurpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il eſt aſſez plaiſant que le jéſuite *Lafiteau* prétende, dans ſa préface de l'Hiſtoire des ſauvages américains, qu'il n'y a que des athées

qui puiſſent dire que DIEU a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît ſous le nom d'île atlantique. Les îles du Cap-Verd y ſont ſous le nom de Gorgades ; les Caraïbes ſous celui d'îles Heſpérides. Tout cela n'eſt pourtant fondé que ſur l'ancienne découverte des îles Canaries, et probablement de celle de Madère, où les Phéniciens et les Carthaginois voyagèrent; elles touchent preſque à l'Afrique, et peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens temps qu'aujourd'hui.

Laiſſons le père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cauſe de la conformité du nom, et ſurtout parce que les femmes caraïbes feſaient la cuiſine de leurs maris, ainſi que les femmes cariennes; laiſſons-le ſuppoſer que les Caraïbes ne naiſſent rouges, et les négreſſes noires, qu'à cauſe de l'habitude de leurs premiers pères de ſe peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les négreſſes voyant leurs maris teints en noir, en eurent l'imagination ſi frappée, que leur race s'en reſſentit pour jamais. La même choſe arriva aux femmes caraïbes, qui, par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent

bigarrées par l'adreſſe qu'avait eue ce patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée ; ces branches paraiſſant à peu-près de deux couleurs, donnèrent auſſi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jéſuite devait ſavoir que tout ce qui arrivait du temps de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si l'on avait demandé au gendre de *Laban* pourquoi ſes brebis, voyant toujours de l'herbe, ne feſaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarraſſé.

Enfin, *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs ; et voici ſes raiſons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont auſſi. Les premiers Grecs allaient à la chaſſe, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des ſorciers. On danſait dans les fêtes de la Gréce, on danſe en Amérique. Il faut avouer que ces raiſons ſont convaincantes.

On peut faire, ſur les nations du nouveau monde, une réflexion que le père *Lafiteau* n'a point faite ; c'eſt que les peuples éloignés des tropiques ont toujours été invincibles ; et que les peuples plus rapprochés des tropiques ont preſque tous été ſoumis à des monarques. Il en fut long-temps de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les

peuples du Canada ſoient allés jamais ſubjuguer le Mexique, comme les Tartares ſe ſont répandus dans l'Aſie et dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en aſſez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être auſſi peuplée que l'Europe et l'Aſie; elle eſt couverte de marécages immenſes qui rendent l'air très-mal-ſain; la terre y produit un nombre prodigieux de poiſons : les flèches trempées dans les ſucs de ces herbes vénimeuſes, font des plaies toujours mortelles. La Nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces cauſes enſemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les obſervations phyſiques qu'on peut faire ſur cette quatrième partie de notre univers, ſi long-temps inconnue, la plus ſingulière, peut-être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un peuple qui ait de la barbe; ce ſont les Eſquimaux. Ils habitent au nord, vers le cinquante-deuxième degré, où le froid eſt plus vif qu'au ſoixante et ſixième de notre continent. Leurs voiſins ſont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes abſolument différentes, à côté l'une de l'autre, ſuppoſé qu'en effet les Eſquimaux ſoient barbus. Mais de nouveaux

voyageurs

voyageurs disent que les Esquimaux sont imberbes, que nous avons pris leurs cheveux crasseux pour de la barbe. A qui croire (4)?

Vers l'isthme de Panama, est la race des Dariens presque semblables aux Albinos, qui fuit la lumière et qui végète dans des cavernes; race faible, et par conséquent en très-petit nombre.

Les lions de l'Amérique sont chétifs et poltrons; les animaux qui ont de la laine y sont grands, et si vigoureux qu'ils servent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y sont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin, les productions naturelles de cette terre ne sont pas celles de notre hémisphère. Ainsi tout est varié; et la même providence qui a produit l'éléphant, le rhinocéros et les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignaux, des condors, des animaux à qui on a cru long-temps le nombril sur le dos, et des hommes d'un caractère qui n'est pas le nôtre.

(4) Il paraît qu'il existe réellement en Amérique une petite peuplade d'hommes barbus. Mais les Islandais avaient navigué en Amérique long-temps avant *Christophe Colomb*, et il est possible que cette peuplade d'hommes barbus soit un reste de ces navigateurs européans.

Carver, qui a voyagé dans le nord de l'Amérique pendant les années 1766, 1767, 1768, prétend, dans son ouvrage imprimé en 1778, que les sauvages de l'Amérique ne sont imberbes que parce qu'ils s'épilent. Voyez *Carver's Travel*, page 224; l'auteur parle comme témoin *oculaire*.

DE LA THÉOCRATIE.

Il ſemble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une eſpèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames long-temps ſouverains ; en Perſe, les mages ont la plus grande autorité. L'hiſtoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable ; mais il en réſulte toujours que c'était un mage qui était ſur le trône de *Cyrus*. Pluſieurs prêtres d'Egypte preſcrivaient aux rois juſqu'à la meſure de leur boire et de leur manger, élevaient leur enfance, et les jugeaient après leur mort, et ſouvent ſe feſaient rois eux-mêmes.

Si nous deſcendons aux Grecs, leur hiſtoire, toute fabuleuſe qu'elle eſt, ne nous apprend-elle pas que le prophète *Calchas* avait aſſez de pouvoir dans l'armée, pour ſacrifier la fille du roi des rois ?

Deſcendez encore plus bas, chez des nations ſauvages poſtérieures aux Grecs ; les druides gouvernaient la nation gauloiſe.

Il ne paraît pas même poſſible que dans les premières peuplades un peu fortes (*c*), on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie ;

(*c*) On entend, par premières peuplades, des hommes raſſemblés au nombre de quelques milliers, après pluſieurs révolutions de ce globe.

car dès qu'une nation a choisi un dieu tutélaire, ce dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation ; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur dieu ; ils le font donc toujours parler ; ils débitent ses oracles, et c'est par un ordre exprès de dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre. Quel père, quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre, pour être égorgé sur un autel, si l'on n'avait pas été certain que le dieu du pays ordonnait ce sacrifice ?

Non-seulement la théocratie a long-temps régné, mais elle a poussé la tyrannie aux plus horribles excès où la démence humaine puisse parvenir ; et plus ce gouvernement se disait divin, plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfans à leurs dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés, je ne vois guère que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens États connus qui n'ait pas été soumis au sacerdoce ;

car les Japonais étaient ſous les lois d'un prêtre, ſix cents ans avant notre ère. Preſque par-tout ailleurs, la théocratie eſt ſi établie, ſi enracinée, que les premières hiſtoires ſont celles des dieux mêmes qui ſe ſont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les dieux, diſaient les peuples de Thèbes et de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde ; *Sammonocodom* à Siam ; le dieu *Adad* gouverna la Syrie ; la déeſſe *Cybèle* avait été ſouveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crète, *Saturne* de Gréce et d'Italie. Le même eſprit préſide à toutes ces fables ; c'eſt par-tout une confuſe idée chez les hommes que les dieux ſont autrefois deſcendus ſur la terre.

DES CHALDÉENS.

Les Chaldéens, les Indiens, les Chinois, me paraiſſent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la ſcience des Chaldéens ; elle ſe trouve dans les dix-neuf cents trois ans d'obſervations céleſtes, envoyées de Babylone, par *Calliſthène*, au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables aſtronomiques remontent préciſément à l'année 2234, avant notre ère vulgaire. Il eſt vrai que cette époque touche au temps où la Vulgate place

le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la Vulgate, des Samaritains et des Septante, que nous révérons également. Le déluge universel eſt un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raiſonnons ici que d'après les notions naturelles, en ſoumettant toujours les faibles tâtonnemens de notre eſprit borné aux lumières d'un ordre ſupérieur.

D'anciens auteurs, cités dans *George le ſincelle*, diſent que du temps d'un roi chaldéen, nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre et l'Euphrate ſe débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Chaldéens n'auraient pu ſavoir que par la révélation, qu'un pareil fléau eût ſubmergé toute la terre habitable. Encore une fois, je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il eſt clair que ſi les Chaldéens n'avaient exiſté ſur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre ère, ce court eſpace ne leur eût pas ſuffi pour trouver une partie du véritable ſyſtême de notre univers; notion étonnante, à laquelle les Chaldéens étaient enfin parvenus. *Ariſtarque* de Samos nous apprend que les ſages de Chaldée avaient connu combien il eſt impoſſible que la terre occupe le centre du monde planétaire, qu'ils

avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient ; qu'ils faisaient rouler la terre et les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent (5).

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cents ans, eût pu parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux, et qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Chaldéens comptaient quatre cents soixante et dix mille ans ; encore cette connaissance du vrai système du monde ne fut en Chaldée que le partage du petit nombre des philosophes. C'est le sort de toutes les grandes vérités ; et les Grecs, qui vinrent ensuite, n'adoptèrent que le système commun, qui est le système des enfans.

(*d*) Quatre cents soixante et dix mille ans, c'est beaucoup pour nous autres qui sommes

(5) Voyez l'article SYSTEME, dans le Dictionn. philosoph.

(*d*) Notre sainte religion, si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la Vulgate, ou environ sept mille suivant les Septante. Les interprètes de cette religion ineffable nous enseignent qu'*Adam* eut la science infuse, et que tous les arts se perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'est-là en effet le sentiment de l'Eglise, nous l'adoptons d'une foi ferme et constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte Eglise qui est infaillible.

d'hier ; mais c'eſt bien peu de choſe pour l'univers entier. Je ſais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul ; que *Cicéron* s'en eſt moqué, qu'il eſt exhorbitant, et que ſur-tout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à *Sanchoniathon* et à *Béroſe ;* mais, encore une fois, il eſt impoſſible (humainement parlant) que les hommes ſoient parvenus, en dix-neuf cents ans, à deviner de ſi étonnantes vérités. Le premier art eſt celui de pourvoir à la ſubſiſtance ; ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes : le ſecond, de former un langage ; ce qui certainement demande un eſpace de temps très-conſidérable : le troiſième, de ſe bâtir quelques huttes : le quatrième, de ſe vêtir. Enſuite pour forger le fer, ou pour y ſuppléer, il faut tant de haſards heureux, tant d'induſtrie, tant de ſiècles, qu'on n'imagine pas même

C'eſt vainement que l'empereur *Julien*, d'ailleurs ſi reſpectable par ſa vertu, ſa valeur et ſa ſcience, dit, dans ſon diſcours cenſuré par le grand et modéré ſaint *Cyrille*, que, ſoit qu'*Adam* eût la ſcience infuſe ou non, DIEU ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la ſcience du bien et du mal, que DIEU devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de ſe perfectionner dans la ſcience infuſe, s'il l'avait, et de l'acquérir, s'il ne l'avait pas. On ſait avec quelle ſageſſe ſaint *Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot, nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons, en aucune manière, aux choſes ſacrées. Nous proteſtons contre toutes les fauſſes interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

comment les hommes en ſont venus à bout. Quel ſaut de cet état à l'aſtronomie !

Long-temps les Chaldéens gravèrent leurs obſervations et leurs lois ſur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlans ; uſage que les Égyptiens connurent après pluſieurs ſiècles. L'art de tranſmettre ſes penſées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Aſie.

Il eſt à croire qu'au temps où les Chaldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à ſe ſervir de l'alphabet. Comment feſait-on auparavant, dira-t-on ? comme on fait dans mon village, et dans cent mille villages du monde, où perſonne ne ſait ni lire ni écrire, et cependant où l'on s'entend fort bien ; où les arts néceſſaires ſont cultivés, et même quelquefois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immenſe et ſuperbe. Mais qui a bâti cette ville ? je n'en ſais rien. Eſt-ce *Sémiramis ?* eſt-ce *Bélus ?* eſt-ce *Nabonaſſar ?* Il n'y a peut-être jamais eu dans l'Aſie ni de femme appelée *Sémiramis*, ni d'homme appelé *Bélus* (*e*). C'eſt comme ſi nous donnions à des villes grecques les noms d'*Armagnac* et d'*Abbeville*. Les Grecs

(*e*) *Bel* eſt le nom de DIEU.

qui changèrent toutes les terminaiſons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms aſiatiques. De plus, l'hiſtoire de *Sémiramis* reſſemble en tout aux contes orientaux.

Nabonaſſar, ou plutôt *Nabon-aſſor*, eſt probablement celui qui embellit et fortifia Babylone, et en fit à la fin une ville ſi ſuperbe. Celui-là eſt un véritable monarque, connu dans l'Aſie par l'ère qui porte ſon nom. Cette ère inconteſtable ne commence que 747 ans avant la nôtre : ainſi elle eſt très-moderne par rapport au nombre des ſiècles néceſſaire pour arriver juſqu'à l'établiſſement des grandes dominations. Il paraît, par le nom même de Babylone, qu'elle exiſtait long-temps avant *Nabonaſſar*. C'eſt la ville du père *Bel*. *Bab* ſignifie *père* en chaldéen, comme l'avoue d'*Herbelot*. *Bel* eſt le nom du Seigneur. Les orientaux ne la connurent jamais que ſous le nom de *Babel*, ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou, ſelon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu probablement plus de *Ninus*, fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus*, fondateur de Babylone. Nul prince aſiatique ne porta un nom en *us*.

Il ſe peut que la circonférence de Babylone ait été de vingt-quatre de nos lieues moyennes; mais qu'un *Ninus* ait bâti ſur le Tigre, ſi près de Babylone, une ville appelée Ninive, d'une

étendue auſſi grande, c'eſt ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puiſſans empires qui ſubſiſtaient à la fois, celui de Babylone, celui d'Aſſyrie ou de Ninive, et celui de Syrie ou de Damas. La choſe eſt peu vraiſemblable; c'eſt comme ſi l'on diſait qu'il y avait à la fois, dans une partie de la Gaule, trois puiſſans empires, dont les capitales, Paris, Soiſſons et Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux empires de Babylone et d'Aſſyrie. Pluſieurs ſavans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Aſſyrie et la Chaldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un réſidant à Babylone, l'autre à Ninive; et ce ſentiment raiſonnable peut être adopté, juſqu'à ce qu'on en trouve un plus raiſonnable encore.

Ce qui contribue à jeter une grande vraiſemblance ſur l'antiquité de cette nation, c'eſt cette fameuſe tour élevée pour obſerver les aſtres. Preſque tous les commentateurs, ne pouvant conteſter ce monument, ſe croient obligés de ſuppoſer que c'était un reſte de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever juſqu'au ciel. On ne ſait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel; eſt-ce

la lune? eſt-ce la planète de Vénus? il y a loin d'ici là. Voulaient-ils ſeulement élever une tour un peu haute? Il n'y a là ni aucun mal ni aucune difficulté, ſuppoſé qu'on ait beaucoup d'hommes, beaucoup d'inſtrumens et de vivres.

La tour de Babel, la diſperſion des peuples, la confuſion des langues, ſont des choſes, comme on ſait, très-reſpectables, auxquelles nous ne touchons point. Nous ne parlons ici que de l'obſervatoire, qui n'a rien de commun avec les hiſtoires juives.

Si *Nabonaſſar* éleva cet édifice, il faut au moins avouer que les Chaldéens eurent un obſervatoire, plus de deux mille quatre cents ans avant nous. Concevez enſuite combien de ſiècles exige la lenteur de l'eſprit humain, pour en venir juſqu'à ériger un tel monument aux ſciences.

Ce fut en Chaldée, et non en Egypte, qu'on inventa le zodiaque. Il y en a, ce me ſemble, trois preuves aſſez fortes; la première, que les Chaldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable; la ſeconde, que les ſignes du zodiaque conviennent au climat de la Méſopotamie, et non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le ſigne du taureau, au mois d'avril, puiſque ce n'eſt pas

en cette saison qu'ils labourent; ils ne pouvaient, au mois que nous nommons *août*, figurer un signe par une fille chargée d'épis de bled, puisque ce n'est pas en ce temps qu'ils font la moisson. Ils ne pouvaient figurer janvier par une cruche d'eau, puisqu'il pleut très-rarement en Egypte, et jamais au mois de janvier (6). La troisième raison, c'est

(6) Les points équinoxiaux répondent successivement à tous les lieux du zodiaque, et leur révolution est d'environ 26000 ans. Il est clair que ces points se trouvaient dans la balance, ou dans les gémeaux, à l'époque où l'on a donné des noms aux signes; en effet, ils sont les seuls qui présentent un emblême de l'égalité des nuits et des jours. Mais, en supposant les points équinoxiaux placés dans une de ces constellations, il reste quatre combinaisons également possibles, puisqu'on peut supposer également, soit l'équinoxe du printemps, soit l'équinoxe de l'automne, dans le signe de la balance ou dans celui des gémeaux. Supposons 1°. que l'équinoxe du printemps soit dans la balance; le solstice d'été sera dans le capricorne, celui d'hiver dans le cancer, et l'équinoxe d'automne dans le bélier. Supposons 2°. que l'équinoxe d'automne soit dans la balance; le solstice d'été sera dans le cancer, celui d'hiver dans le capricorne, et l'équinoxe du printemps dans le bélier. Supposons 3°. que l'équinoxe du printemps soit dans les gémeaux; le solstice d'été sera dans la vierge, celui d'hiver dans les poissons, et l'équinoxe d'automne dans le sagittaire. Supposons enfin que l'équinoxe d'automne soit dans les gémeaux; le solstice d'été sera dans les poissons, le solstice d'hiver dans la vierge, et l'équinoxe du printemps dans le sagittaire.

Si nous examinons ensuite ces quatre hypothèses, nous trouverons d'abord un degré de probabilité en faveur des deux premières: en effet, dans ces deux hypothèses, les solstices ont pour signes le capricorne et le cancer, un animal qui grimpe et un qui marche à reculons; symboles naturels du mouvement apparent du soleil: et les deux dernières hypothèses n'ont pas cet avantage. En comparant ensuite les deux premières, nous observerons que la balance paraît

que les ſignes anciens du zodiaque chaldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient ſous le gouvernement de douze dieux ſecondaires, douze dieux médiateurs : chacun d'eux préſidait à une de ces conſtellations, ainſi que nous l'apprend *Diodore* de Sicile, au livre II. Cette religion des anciens Chaldéens était le *Sabiſme;* c'eſt-à-dire, l'adoration d'un DIEU ſuprême, et la vénération des aſtres et des intelligences céleſtes qui préſidaient aux aſtres. Quand ils priaient, ils ſe tournaient vers l'étoile du nord, tant leur culte était lié à l'aſtronomie.

devoir plus naturellement être ſuppoſée le ſigne du printemps : 1°. parce que le ſigne de cet équinoxe, regardé par-tout comme le premier de l'année, doit avoir porté de préférence l'emblême de l'égalité ; 2°. parce que le capricorne, animal qui cherche les lieux élevés, paraît le ſigne naturel du mois où le ſoleil eſt plus élevé ; et que le cancer, quoiqu'il puiſſe être regardé comme un ſymbole de l'un ou de l'autre ſolſtice, paraît plus propre encore à déſigner le ſolſtice d'hiver. Or, ſi nous préférons la première hypothèſe, le capricorne répond à juillet ; les mois d'août et de ſeptembre, temps de l'inondation du Nil, répondent au verſeau et aux poiſſons, ſignes aquatiques ; le Nil ſe retire en octobre, dont le bélier eſt le ſigne, parce qu'alors les troupeaux commencent à ſortir ; on cultive, en novembre, ſous le ſigne du taureau, et l'on recueille, en mars, ſous le ſigne de la moiſſonneuſe. Il ſuffit donc, pour pouvoir accorder avec le climat de l'Egypte les noms des douze ſignes du zodiaque, que ces noms leur aient été donnés lorſque l'équinoxe du printemps ſe trouvait au ſigne de la balance ; c'eſt-à-dire, qu'il faut reculer d'environ treize mille ans l'invention de l'aſtronomie. Ce ſyſtême, le plus naturel de tous ceux qui ont été imaginés juſqu'ici, le ſeul qui s'accorde avec les monumens, et qui explique les fables de la manière la moins précaire, eſt dû à M. *D. P.*

Vitruve, dans ſon neuvième livre, où il traite des cadrans ſolaires, des hauteurs du ſoleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Chaldéens, et non les Egyptiens. C'eſt, ce me ſemble, une preuve aſſez forte qu'on regardait la Chaldée, et non pas l'Egypte, comme le berceau de cette ſcience; de ſorte que rien n'eſt plus vrai que cet ancien proverbe latin :

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

DES BABYLONIENS DEVENUS PERSANS.

A l'orient de Babylone étaient les Perſes. Ceux-ci portèrent leurs armes et leur religion à Babylone, lorſque *Koresh*, que nous appelons *Cyrus*, prit cette ville, avec le ſecours des Mèdes, établis au nord de la Perſe. Nous avons deux fables principales ſur *Cyrus*, celle d'*Hérodote*, et celle de *Xénophon*, qui ſe contredifent en tout, et que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote ſuppoſe un roi Mède, c'eſt-à-dire, un roi des pays voiſins de l'Hyrcanie, qu'il appelle *Aſtyage*, d'un nom grec. Cet Hyrcanien *Aſtyage* commande de noyer ſon petit-fils *Cyrus*, au berceau, parce qu'il a vu, en ſonge,

ſa fille *Mandane*, *mère de Cyrus*, *piſſer ſi copieuſement qu'elle inonda toute l'Aſie*. Le reſte de l'aventure eſt à peu-près dans ce goût; c'eſt une hiſtoire de *Gargantua*, écrite ſérieuſement.

Xénophon fait, de la vie de *Cyrus*, un roman moral, à peu-près ſemblable à notre *Télémaque*. Il commence par ſuppoſer, pour faire valoir l'éducation mâle et vigoureuſe de ſon héros, que les Mèdes étaient des voluptueux, plongés dans la molleſſe. Tous ces peuples voiſins de l'Hyrcanie, que les Tartares, alors nommés Scythes, avaient ravagée, pendant trente années, étaient-ils des Sybarites?

Tout ce qu'on peut aſſurer de *Cyrus*, c'eſt qu'il fut un grand conquérant, par conſéquent un fléau de la terre. Le fond de ſon hiſtoire eſt très-vrai; les épiſodes ſont fabuleux: il en eſt ainſi de toute hiſtoire.

Rome exiſtait du temps de *Cyrus*: elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, et pillait, tant qu'elle pouvait, ſes voiſins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, et l'aventure de *Lucrèce*, et le bouclier deſcendu du ciel, et la pierre coupée avec un raſoir. Il y avait quelques Juifs, eſclaves dans la Babylonie, et ailleurs; mais, humainement parlant, on pourrait douter que l'ange *Raphaël* fût deſcendu du ciel pour conduire, à pied, le jeune *Tobie* vers l'Hyrcanie, afin

de le faire payer de quelque argent, et de chaſſer le diable *Aſmodée* avec la ſumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie et la mort de *Cyrus*; mais je remarquerai que les Parſis, ou Perſes, prétendaient avoir eu, parmi eux, il y avait ſix mille ans, un ancien *Zerduſt*, un prophète, qui leur avait appris à être juſtes, et à révérer le ſoleil, comme les anciens Chaldéens avaient révéré les étoiles, en les obſervant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perſes et ces Chaldéens fuſſent ſi juſtes, et de déterminer préciſément en quel temps vint leur ſecond *Zerduſt*, qui rectifia le culte du ſoleil, et leur apprit à n'adorer que le Dieu, auteur du ſoleil et des étoiles. Il écrivit, ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parſis, diſperſés aujourd'hui dans l'Aſie, révèrent comme leur Bible. Ce livre eſt très-ancien, mais moins que ceux des Chinois et des Brames; on le croit même poſtérieur à ceux de *Sanchoniathon* et des cinq *Kings* des Chinois : il eſt écrit dans l'ancienne langue ſacrée des Chaldéens; et M. *Hyde*, qui nous a donné une traduction du *Sadder*, nous aurait procuré celle du *Zend*, s'il avait pu ſubvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte

au

au moins au *Sadder*, à cet extrait du *Zend*, qui eſt le catéchiſme des Parſis. J'y vois que ces Parſis croyaient, depuis long-temps, un Dieu, un diable, une réſurrection, un paradis, un enfer. Ils ſont les premiers, ſans contredit, qui ont établi ces idées ; c'eſt le ſyſtême le plus antique, et qui ne fut adopté, par les autres nations, qu'après bien des ſiècles, puiſque les Phariſiens, chez les Juifs, ne ſoutinrent hautement l'immortalité de l'ame, et le dogme des peines et des récompenſes après la mort, que vers le temps des Aſmonéens.

Voilà, peut-être, ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne hiſtoire du monde. Voilà une religion utile, établie ſur le dogme de l'immortalité de l'ame et ſur la connaiſſance de l'être créateur. Ne ceſſons point de remarquer par combien de degrés il fallut que l'eſprit humain paſsât pour concevoir un tel ſyſtême. Remarquons encore que le baptême (l'immerſion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps) eſt un des préceptes du *Zend* (Porte 251). La ſource de tous les rites eſt venue, peut-être, des Perſans et des Chaldéens, juſqu'aux extrémités de la terre.

Je n'examine point ici pourquoi et comment les Babyloniens eurent des dieux ſecondaires, en reconnaiſſant un Dieu ſouverain. Ce ſyſtême, ou plutôt ce chaos, fut celui de

toutes les nations. Excepté dans les tribunaux de la Chine, on trouve, preſque par-tout, l'extrême folie jointe à un peu de ſageſſe dans les lois, dans les cultes, dans les uſages. L'inſtinct, plus que la raiſon, conduit le genre humain. On adore, en tous lieux, la Divinité, et on la déshonore. Les Perſes révérèrent des ſtatues, dès qu'ils purent avoir des ſculpteurs; tout en eſt plein dans les ruines de Perſépolis : mais auſſi on voit, dans ces figures, les ſymboles de l'immortalité; on y voit des têtes qui s'envolent au ciel avec des ailes, ſymboles de l'émigration d'une vie paſſagère à la vie immortelle.

Paſſons aux uſages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit, devant toute la Gréce, dans ſon premier livre, que toutes les Babyloniennes étaient obligées, par la loi, de ſe proſtituer, une fois dans leur vie, aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus* (7). Je m'étonne encore plus que, dans

(7) De très-profonds érudits ont prétendu que le marché ſe feſait bien dans le temple, mais qu'il ne ſe conſommait que dehors. *Strabon* dit, en effet, qu'après s'être livrée à l'étranger, *hors du temple*, la femme retournait chez elle. Où donc ſe conſommait cette cérémonie religieuſe? Ce n'était ni chez la femme, ni chez l'étranger, ni dans un lieu profane où le mari, et peut-être un amant de la femme, qui auraient eu le malheur d'être philoſophes, et d'avoir des doutes ſur la religion de Babylone, euſſent pu troubler cet acte de piété. C'était donc dans quelque lieu voiſin du temple, deſtiné à cet uſage, et conſacré à la déeſſe. Si ce n'était point dans l'égliſe, c'était, au moins, dans la ſacriſtie.

toutes les hiſtoires faites pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes, ce devait être une belle fête et une belle dévotion, que de voir accourir dans une égliſe, des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs et d'ânes, et de les voir deſcendre de leurs montures pour coucher, devant l'autel, avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé? Eſt-il poſſible que les magiſtrats, d'une des plus grandes villes du monde, aient établi une telle police? que les maris aient conſenti de proſtituer leurs femmes? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palefreniers de l'Aſie? Ce qui n'eſt pas dans la nature n'eſt jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Caſſius*, qui aſſure que les graves ſénateurs de Rome proposèrent un décret, par lequel *Céſar*, âgé de cinquante-ſept ans, aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui, en compilant aujourd'hui l'hiſtoire ancienne, copient tant d'auteurs ſans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'apercevoir, ou qu'*Hérodote* a débité des fables ridicules, ou plutôt que ſon texte a été corrompu, et qu'il n'a voulu parler que des courtiſannes établies dans toutes les

grandes villes, et qui peut-être alors attendaient les paſſans ſur les chemins ?

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend que, chez les Perſes, la pédéraſtie était ordonnée : quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes euſſent fait une loi, qui, ſi elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes (8) ! La pédéraſtie, au contraire, était expreſſément défendue dans le livre du *Zend*, et c'eſt ce qu'on voit dans l'abrégé du *Zend*, le *Sadder*, où il eſt dit (Porte 9), *qu'il n'y a point de plus grand péché* (*f*).

Strabon dit que les Perſes épouſaient leurs mères ; mais quels ſont ſes garants ? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à *Catulle :*

Non magus ex matre et nato naſcatur oportet.

Tout mage doit naître de l'inceſte d'une mère et d'un fils.

Une telle loi n'eſt pas croyable ; une épigramme n'eſt pas une preuve. Si l'on n'avait pas trouvé

(8) Voyez la Défenſe de mon oncle.
Voyez auſſi une note ſur l'article AMOUR SOCRATIQUE, dans le Dictionnaire philoſophique.

(*f*) Voyez les réponſes à celui qui a prétendu que la proſtitution était une loi de l'empire des Babyloniens, et que la pédéraſtie était établie en Perſe, dans le même pays. On ne peut guère pouſſer plus loin l'opprobre de la littérature, ni plus calomnier la nature humaine.

de mères qui vouluſſent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perſes. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puiſqu'un vieillard peut engendrer, et qu'une vieille n'a pas cet avantage.

Que de ſottiſes n'avons-nous pas dites ſur les Turcs? les Romains en diſaient davantage ſur les Perſes.

En un mot, en liſant toute hiſtoire, ſoyons en garde contre toute fable.

DE LA SYRIE.

Je vois, par tous les monumens qui nous reſtent, que la contrée qui s'étend, depuis Alexandrette ou Scanderon, juſqu'auprès de Bagdat, fut toujours nommée Syrie, que l'alphabet de ces peuples fut toujours ſyriaque, que c'eſt là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balbek, de Damas, et depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmyre. Balk était ſi ancienne, que les Perſes prétendent que leur *Bram*, ou *Abraham*, était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puiſſant empire d'Aſſyrie, dont on a tant parlé, ſi ce n'eſt dans le pays des fables?

Les Gaules, tantôt s'étendirent juſqu'au Rhin, tantôt furent plus reſſerrées ; mais qui jamais imagina de placer un vaſte empire entre le Rhin et les Gaules ? qu'on ait appelé les nations voiſines de l'Euphrate aſſyriennes, quand elles ſe furent étendues vers Damas ; et qu'on ait appelé Aſſyriens les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate ; c'eſt là où ſe peut réduire la difficulté. Toutes les nations voiſines ſe ſont mêlées, toutes ont été en guerre et ont changé de limites. Mais, lorſqu'une fois il s'eſt élevé des villes capitales, ces villes établiſſent une différence marquée entre deux nations. Ainſi, les Babyloniens, ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différens des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue ſyriaque ne furent point ceux des anciens Chaldéens.

Le culte, les ſuperſtitions, les lois, bonnes ou mauvaiſes, les uſages bizarres ne furent point les mêmes. La déeſſe de Syrie, ſi ancienne, n'avait aucun rapport avec le culte des Chaldéens. Les mages chaldéens, babyloniens, perſans, ne ſe firent jamais eunuques, comme les prêtres de la déeſſe de Syrie. Choſe étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appelons *Priape*, et les prêtres ſe dépouillaient de leur virilité !

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il

pas une grande antiquité, une population conſidérable ? Il n'eſt pas poſſible qu'on eût voulu attenter ainſi contre la nature, dans un pays où l'eſpèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cybèle*, en Phrygie, ſe rendaient eunuques, comme ceux de Syrie. Encore une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume, de ſacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher, et de ne ſe point expoſer, devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté ? Peut-on s'étonner, après de tels ſacrifices, de celui que l'on feſait de ſon prépuce, chez d'autres peuples, et de l'amputation d'un teſticule, chez des nations africaines ? Les fables d'*Atis* et de *Combabus* ne ſont que des fables, comme celle de *Jupiter*, qui rendit eunuque *Saturne* ſon père. La ſuperſtition invente des uſages ridicules, et l'eſprit romaneſque invente des raiſons abſurdes.

Ce que je remarquerai encore des anciens Syriens, c'eſt que la ville, qui fut depuis nommée la Ville ſainte, et Hiérapolis par les Grecs, était nommée, par les Syriens, *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens *Mages ;* il ſemble commun à tous ceux qui, dans ces climats, étaient conſacrés au ſervice de la Divinité. Chaque peuple eut une ville ſainte. Nous ſavons que Thèbes,

en Egypte, était la ville de DIEU ; Babylone la ville de DIEU ; Apamée, en Phrygie, était auſſi la ville de DIEU.

Les Hébreux, long-temps après, parlent des peuples de *Gog* et de *Magog ;* ils pouvaient entendre, par ces noms, les peuples de l'Euphrate et de l'Oronte : ils pouvaient entendre auſſi les Scythes, qui vinrent ravager l'Aſie avant *Cyrus*, et qui dévaſtèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de ſavoir quelle idée paſſait par la tête d'un Juif, quand il prononçait *Magog* ou *Gog*.

Au reſte, je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raiſon évidente que les pays, les plus aiſément cultivables, ſont néceſſairement les premiers peuplés et les premiers floriſſans.

DES PHÉNICIENS ET DE SANCHONIATHON.

LES Phéniciens ſont probablement raſſemblés en corps de peuple, auſſi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Chaldéens, parce que leur pays eſt moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Aſcalon, ſont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière reſſource des peuples. On a commencé par

par cultiver ſa terre avant de bâtir des vaiſſeaux, pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui ſont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette induſtrie, fille du beſoin, qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'eſt parlé d'aucune entrepriſe maritime, ni des Chaldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur ; la mer était leur *Typhon*, un être malfeſant ; et c'eſt ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaiſſeaux, équipés par *Séſoſtris*, pour aller conquérir l'Inde. Mais les entrepriſes des Phéniciens ſont réelles. Carthage et Cadiz fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieuſes, leur art de teindre en pourpre, ſont des témoignages de leur habileté ; et cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième ſiècle, et ce que ſont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur induſtrie.

Le commerce exigeait néceſſairement qu'on eût des regiſtres qui tinſſent lieu de nos livres de compte, avec des ſignes aiſés et durables pour établir ces regiſtres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique, eſt donc très-vraiſemblable. Je

n'aſſurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Chaldéens ; mais leur alphabet fut certainement le plus complet et le plus utile, puiſqu'ils peignirent les voyelles que les Chaldéens n'exprimaient pas.

Je ne vois pas que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire, les Phéniciens tranſmirent leur langue et leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniathon, phénicien, qui écrivit, longtemps avant la guerre de Troye, l'hiſtoire des premiers âges, et dont *Eusèbe* nous a conſervé quelques fragmens, traduits par *Philon* de Biblos ; *Sanchoniathon*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient, de temps immémorial, ſacrifié aux élémens et aux vents ; ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut, dans ſon hiſtoire, s'élever juſqu'à l'origine des choſes, comme tous les premiers écrivains ; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* et du *Veidam*, la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte, et *Héſiode* en Gréce.

On ne pourrait douter de la prodigieuſe antiquité du livre de *Sanchoniathon*, s'il était vrai, comme *Warburton* le prétend, qu'on en lût les premières lignes dans les myſtères

d'*Iſis* et de *Cérès;* hommage que les Egyptiens et les Grecs n'euſſent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières ſources des connaiſſances humaines.

Sanchoniathon n'écrivit rien de lui-même ; il conſulta toutes les archives anciennes, et ſurtout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniathon* ſignifie, en ancien phénicien, amateur de la vérité. *Porphire* le dit, *Théodoret* et *Bochart* l'avouent. La Phénicie était appelée le pays des lettres, *kirjath ſepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils brûlèrent la ville des lettres, comme on le voit dans *Joſué* et dans les Juges.

Jerombal, conſulté par *Sanchoniathon*, était prêtre du Dieu ſuprême, que les Phéniciens nommaient *Iao*, *Jeova*, nom réputé ſacré, adopté chez les Egyptiens, et enſuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument ſi antique, que Tyr exiſtait depuis très-long-temps, quoiqu'elle ne fût pas encore parvenue à être une ville puiſſante.

Ce mot *El*, qui déſignait DIEU chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes ; et il eſt probable que de ce monoſyllabe *El*, les Grecs compoſèrent leur *Elios*. Mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'on trouve, chez les anciens Phéniciens,

le mot *Eloa*, *Eloin*, dont les Hébreux ſe ſervirent très-long-temps après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'eſt de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iao*, *Adonaï*; cela ne peut être autrement, puiſque les Juifs ne parlèrent long-temps, en Canaan, que la langue phénicienne.

Ce mot *Iao*, ce nom ineffable chez les Juifs, et qu'ils ne prononçaient jamais, était ſi commun dans l'Orient, que *Diodore*, dans ſon livre ſecond, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux, dit que *Minos ſe vantait d'avoir communiqué avec le dieu Zeus; Zamolxis, avec la déeſſe Veſta;* et le juif *Moïſe*, *avec le dieu Iao*, &c.

Ce qui mérite ſur-tout d'être obſervé, c'eſt que *Sanchoniathon*, en rapportant l'ancienne coſmologie de ſon pays, parle d'abord du chaos d'un air ténébreux, *chautereb*. L'érèbe, la nuit d'*Héſiode*, eſt priſe du mot phénicien qui s'eſt conſervé chez les Grecs. Du chaos ſortit *mot*, qui ſignifie la matière. Or, qui arrangea la matière? C'eſt *colpi Iao*, l'eſprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la voix de la bouche de Dieu. C'eſt à la voix de Dieu que naquirent les animaux et les hommes (9).

(9) Cette manière d'entendre *Sanchoniathon* eſt très-naturelle; elle eſt appuyée ſur l'autorité de *Bochart*. Ceux qui l'ont critiquée

Il eſt aiſé de ſe convaincre que cette coſmogonie eſt l'origine de preſque toutes les autres. Le peuple le plus ancien eſt toujours imité par ceux qui viennent après lui ; ils apprennent ſa langue, ils ſuivent une partie de ſes rites, ils s'approprient ſes antiquités et ſes fables. Je ſais combien toutes les origines chaldéennes, ſyriennes, phéniciennes, égyptiennes, et grecques, ſont obſcures. Quelle origine ne l'eſt pas ? Nous ne pouvons avoir rien de certain ſur la formation du monde, que ce que le créateur du monde aurait daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec sureté juſqu'à certaines bornes : nous ſavons que Babylone exiſtait avant Rome ; que les villes de Syrie étaient puiſſantes avant qu'on connût Jéruſalem ; qu'il y avait des rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham* : nous ſavons quelles ſociétés ſe ſont établies les dernières ; mais pour ſavoir préciſément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous eſt-il permis de peſer les probabilités, et de nous ſervir de notre raiſon dans ce qui n'intéreſſe point nos dogmes ſacrés, ſupérieurs à toute raiſon, et qui ne cèdent qu'à la morale.

ſavent ſurement très-bien la langue grecque ; mais ils ont prouvé que cela ne ſuffit pas toujours pour entendre les livres grecs.

Il eſt très-avéré que les Phéniciens occupaient leur pays long-temps avant que les Hébreux s'y préſentaſſent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne quand ils erraient, loin de la Phénicie, dans le déſert, au miilieu de quelques hordes d'arabes ?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? et purent-ils écrire dans cette langue du temps de *Joſué*, parmi des dévaſtations et des maſſacres continuels ? Les Hébreux, après *Joſué*, long-temps eſclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu et à ſang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de chaldéen, quand ils furent eſclaves à Babylone ?

N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance qu'un peuple commerçant, induſtrieux, ſavant, établi de temps immémorial, et qui paſſe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-temps avant un peuple errant, nouvellement établi dans ſon voiſinage, ſans aucune ſcience, ſans aucune induſtrie, ſans aucun commerce, et ſubſiſtant uniquement de rapines ?

Peut-on nier ſérieuſement l'authenticité des fragmens de *Sanchoniathon*, conſervés par *Euſèbe* ? ou peut-on imaginer, avec le ſavant *Huet*, que *Sanchoniathon* ait puiſé chez *Moïſe*, quand tout ce qui reſte de monumens antiques

nous avertit que *Sanchoniathon* vivait avant *Moïse ?* Nous ne décidons rien ; c'eſt au lecteur éclairé et judicieux à décider entre *Huet* et *van-Dale* qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité et non la diſpute.

DES SCYTHES ET DES GOMÉRITES.

LAISSONS *Gomer*, preſqu'au ſortir de l'arche, aller ſubjuguer les Gaules, et les peupler en quelques années. Laiſſons aller *Tubal* en Eſpagne, et *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le temps où les fils de *Cham* feſaient une prodigieuſe quantité d'enfans tout noirs, vers la Guinée et le Congo. Ces impertinences dégoûtantes ſont débitées dans tant de livres, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrète, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scythes qu'ils ne connaiſſaient pas ?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane, au-delà de l'Oxus (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinq cents lieues) ; pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philoſophique dans la bouche de ces barbares ?

pourquoi ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* ſa ſoif de conquérir ? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie, ſi long-temps avant lui ? pourquoi, enfin, *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes ? La raiſon en eſt que, comme il place, en mauvais géographe, le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace*, en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares ; s'il dit :

Campeſtres melius Scythæ
Quorum plauſtra vagas ritè trahunt domos
Vivunt et rigidi Getæ :

Voyez les habitans de l'affreuſe Scythie,
Qui vivent ſur des chars ;
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars ;

c'eſt qu'*Horace* parle en poëte un peu ſatirique, qui eſt bien aiſe d'élever des étrangers aux dépens de ſon pays.

C'eſt par la même raiſon que *Tacite* s'épuiſe à louer les barbares Germains qui pillaient

les Gaules, et qui immolaient des hommes à leurs abominables dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace*, reſſemblent à ces pédagogues qui, pour donner de l'émulation à leurs diſciples, prodiguent, en leur préſence, des louanges à des enfans étrangers, quelque groſſiers qu'ils puiſſent être.

Les Scythes ſont ces mêmes barbares que nous avons depuis appelés Tartares; ce ſont ceux-là mêmes qui, long-temps avant *Alexandre*, avaient ravagé pluſieurs fois l'Aſie, et qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt, ſous le nom de Monguls ou de Huns, ils ont aſſervi la Chine et les Indes; tantôt, ſous le nom de Turcs, ils ont chaſſé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Aſie. C'eſt de ces vaſtes campagnes que partirent les Huns pour aller juſqu'à Rome. Voilà ces hommes déſintéreſſés et juſtes, dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité, quand ils copient *Quinte-Curce*. C'eſt ainſi qu'on nous accable d'hiſtoires anciennes ſans choix et ſans jugement; on les lit à peu-près avec le même eſprit qu'elles ont été faites, et on ne ſe met dans la tête que des erreurs.

Les Ruſſes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythe européane; ce ſont eux qui ont fourni à l'hiſtoire des vérités bien étonnantes. Il y

a eu, sur la terre, des révolutions qui ont plus frappé l'imagination ; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain, et qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérans et des dévastations ; mais qu'un seul homme ait, en vingt années, changé les mœurs, les lois, l'esprit du plus vaste empire de la terre ; que tous les arts soient venus en foule embellir des déserts, c'est-là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire, perfectionna ce que *Pierre le grand* avait commencé. Une autre femme (*Elisabeht*) étendit encore ces nobles commencemens. Une autre impératrice encore est allé plus loin que les deux autres ; son génie s'est communiqué à ses sujets ; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'Empire : on a vu, en un demi-siècle, la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Gréce et Rome.

Et ce qui est plus admirable, c'est qu'en 1770, temps auquel nous écrivons, *CatherineII*, poursuit en Europe et en Asie les Turcs fuyans devant ses armées, et les fait trembler dans Constantinople. Ses soldats sont aussi terribles que sa cour est polie; et quel que soit l'événement de cette grande guerre, la postérité doit admirer la *Thomiris* du nord. Elle mérite de venger la terre de la tyrannie turque.

DE L'ARABIE.

Si l'on eſt curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le temps d'*Abraham;* mais elle eſt dans un terrain ſi ſablonneux et ſi ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant les villes qu'on éleva près des fleuves, dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie eſt un vaſte déſert, ou de ſables ou de pierres. Mais l'Arabie heureuſe a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de ſolitudes et d'une mer orageuſe, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs, appelés conquérans, juſqu'à *Mahomet;* et même alors, elle ne fut que la compagne de ſes victoires. Cet avantage eſt bien au-deſſus de ſes aromates, de ſon encens, de ſa cannelle qui eſt d'une eſpèce médiocre, et même de ſon café qui fait aujourd'hui ſa richeſſe.

L'Arabie déſerte eſt ce pays malheureux, habité par quelques amalécites, moabites, madianites; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille arabes, voleurs errans, et qui ne peut en nourrir davantage. C'eſt dans ces mêmes déſerts qu'il eſt dit que deux millions d'hébreux paſsèrent quarante années. Ce n'eſt point la

vraie Arabie, et ce pays eſt ſouvent appelé déſert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'eſt ainſi appelée que du nom de Pétra, petite fortereſſe, à qui ſurement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainſi par les Grecs, vers le temps d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée eſt fort petite, et peut être confondue, ſans lui faire tort, avec l'Arabie déſerte. L'une et l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes. C'eſt auprès de cette Arabie pétrée que fut bâtie la ville appelée par nous Jéruſalem.

Pour cette vaſte partie appelée heureuſe, près de la moitié conſiſte auſſi en déſerts; mais quand on avance quelques milles dans les terres, ſoit à l'orient de Moka, ſoit même à l'orient de la Mecque, c'eſt alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y eſt parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître ſans culture. Mille ruiſſeaux deſcendent des montagnes, et entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du ſoleil, ſous des ombrages toujours verds.

C'eſt, ſur-tout, dans ces pays que le mot de jardin, paradis, ſignifia la faveur céleſte.

Les jardins de Saana, vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent

depuis ceux d'*Alcinoüs*, chez les Grecs ; et cet Aden, ou Eden, était nommé le lieu des délices. On parle encore d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité, dans ces climats brûlans, était l'ombrage.

Ce vaſte pays de l'Yemen eſt ſi beau, ſes ports ſont ſi heureuſement ſitués ſur l'Océan indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen, pour en faire le ſiége de ſon empire, et y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer Rouge ; et tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden ou d'Eden, à ſa ville d'Alexandrie. Une telle entrepriſe ne reſſemble pas à ces fables inſipides et abſurdes dont toute hiſtoire ancienne eſt remplie. Il eût fallu, à la vérité, ſubjuguer toute l'Arabie ; ſi quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre :* mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point : ils ne lui envoyèrent pas même des députés, quand il tenait ſous le joug l'Egypte et la Perſe.

Les Arabes, défendus par leurs déſerts et par leur courage, n'ont jamais ſubi le joug étranger ; *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée : aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand peuple a

toujours été auſſi libre que les Scythes, et plus civiliſé qu'eux.

Il faut bien ſe garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui ſe diſent deſcendues d'*Iſmaël*. Les Iſmaélites, ou Agaréens, ou ceux qui ſe diſaient enfans de *Cethura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuſe. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée, vers le pays de Madian ; elles ſe mêlèrent depuis avec les vrais Arabes, du temps de *Mahomet*, quand elles embraſsèrent ſa religion.

Ce ſont les peuples de l'Arabie, proprement dite, qui étaient véritablement indigènes, c'eſt-à-dire, qui, de temps immémorial, habitaient ce beau pays, ſans mélange d'aucune autre nation, ſans avoir jamais été ni conquis ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle et la plus ſimple de toutes ; c'était le culte d'un DIEU et la vénération pour les étoiles, qui ſemblaient, ſous un ciel ſi beau et ſi pur, annoncer la grandeur de DIEU avec plus de magnificence que le reſte de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre DIEU et les hommes. Ils eurent cette religion juſqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de ſurperſtitions, puiſqu'ils étaient hommes : mais, ſéparés du reſte du monde par des mers et des déſerts,

poſſeſſeurs d'un pays délicieux, et ſe trouvant au-deſſus de tout beſoin et de toute crainte, ils durent être néceſſairement moins méchans et moins ſuperſtitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vu ni envahir le bien de leurs voiſins, comme des bêtes carnaſſières affamées ; ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité ; ni faire leur cour aux puiſſans, en les flattant par de faux oracles : leurs ſuperſtitions ne furent ni abſurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos hiſtoires univerſelles fabriquées dans notre occident ; je le crois bien : ils n'ont aucun rapport avec la petite nation juive, qui eſt devenue l'objet et le fondement de nos hiſtoires prétendues univerſelles, dans leſquelles un certain genre d'auteurs, ſe copiant les uns les autres, oublie les trois quarts de la terre.

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

Il ſemble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, ſoit un des noms les plus communs aux anciens peuples de l'Aſie. Les Indiens, que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de DIEU, qui enſeigna aux Brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Chaldéens, les

Perſans ſe l'approprièrent, et les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes, qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement, les premiers, quelques idées confuſes de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont enſuite ils ſe vantèrent d'être deſcendus. Les Chaldéens l'adoptèrent comme un légiſlateur. Les Perſes appelaient leur ancienne religion, *Millat Ibrahim ;* les Mèdes, *Kish Ibrahim.* Ils prétendaient que cet *Ibrahim* ou *Abraham* était de la Bactriane, et qu'il avait vécu près de la ville de Balk ; ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien *Zoroaſtre :* il n'appartient, ſans doute, qu'aux Hébreux, puiſqu'ils le reconnaiſſent pour leur père, dans leurs livres ſacrés.

Des ſavans ont cru que ce nom était indien, parce que les prêtres indiens s'appelaient brames, brachmanes, et que pluſieurs de leurs inſtitutions ont un rapport immédiat à ce nom ; au lieu que, chez les aſiatiques occidentaux, vous ne voyez aucun établiſſement qui tire ſon nom d'*Abram* ou *Abraham.* Nulle ſociété ne s'eſt jamais nommée *abramique ;* nul rite, nulle cérémonie de ce nom ; mais, puiſque les livres juifs diſent qu'*Abraham* eſt la tige des Hébreux, il faut croire ſans difficulté ces juifs qui, bien que déteſtés par nous, ſont pourtant regardés comme nos précurſeurs et nos maîtres.

L'Alcoran

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes hiſtoires arabes ; mais il en dit très-peu de choſes : elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Chaldée, et non pas de l'Inde ou de la Bactriane ; ils étaient voiſins de la Chaldée ; l'Inde et la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples ; et la Chaldée, étant un pays dès long-temps renommé pour les ſciences et les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une chétive et barbare nation renfermée dans la Paleſtine, de compter un ancien ſage, réputé chaldéen, au nombre de ſes ancêtres.

S'il eſt permis d'examiner la partie hiſtorique des livres judaïques, par les mêmes règles qui nous conduiſent dans la critique des autres hiſtoires, il faut convenir, avec tous les commentateurs, que le récit des aventures d'*Abraham*, tel qu'il ſe trouve dans le Pentateuque, ſerait ſujet à quelques difficultés s'il ſe trouvait dans une autre hiſtoire.

La Genèſe, après avoir raconté la mort de *Tharé*, dit qu'*Abraham*, ſon fils, ſortit d'Aran, âgé de ſoixante et quinze ans ; et il eſt naturel d'en conclure qu'il ne quitta ſon pays qu'après la mort de ſon père.

Mais la même Genèſe dit que *Tharé*, l'ayant engendré à ſoixante et dix ans, vécut juſqu'à deux cents cinq ; ainſi *Abraham* aurait eu cent trente-cinq ans, quand il quitta la Chaldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Méſopotamie, pour aller, à trois cents milles de là, dans la contrée ſtérile et pierreuſe de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem, on le fait aller acheter du blé à Memphis, qui eſt environ à ſix cents milles ; et dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de ſa femme, âgée de ſoixante et quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette hiſtoire ; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il eſt dit qu'*Abraham* reçut de grands préſens du roi d'Egypte (10). Ce pays était dès-lors un puiſſant Etat ; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés ; le fleuve avait été dompté, on avait creuſé par-tout des canaux pour recevoir ſes inondations, ſans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme ſenſé, s'il n'avait pas fallu des ſiècles pour établir un tel empire dans un pays long-temps inacceſſible,

(10) La Genèſe parle d'un grand nombre d'eſclaves et de bêtes de ſomme donnés à *Abraham*, lorſque *Pharaon* le croyait ſeulement le frère de *Sara ;* et, quand il ſortit d'Egypte, *Pharaon* y ajouta beaucoup d'or et d'argent.

et dévaſté par les eaux mêmes qui le fertilisèrent ? *Abraham*, ſelon la Genèſe, arriva en Egypte, deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manéthon*, aux *Hérodote*, aux *Diodore*, aux *Eratoſthène* et à tant d'autres, la prodigieuſe antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte ; et cette antiquité devait être très-moderne, en comparaiſon de celle des Chaldéens et des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham*. Il eſt repréſenté, au ſortir de l'Egypte, comme un paſteur nomade, errant entre le mont Carmel et le lac Aſphaltide ; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée, tout le territoire y eſt bitumineux ; l'eau y eſt très-rare : le peu qu'on y en trouve eſt moins potable que celle de la mer. Il y voiture ſes tentes, avec trois cents dix-huit ſerviteurs ; et ſon neveu *Loth* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babylone, un roi de Perſe, un roi de Pont, et un roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome et à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs et Sodome ; *Loth* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment quatre grands rois ſi puiſſans ſe liguèrent, pour venir ainſi attaquer une horde d'arabes, dans un coin de terre ſi ſauvage ; ni comment *Abraham*

défit de ſi puiſſans monarques avec trois cents valets de campagne ; ni comment il les pourſuivit juſque par de-là Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas ;* mais *Dan* n'exiſtait pas du temps de *Moïſe*, encore moins du temps d'*Abraham*. Il y a, de l'extrémité du lac Aſphaltide, où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cents milles de route. Tout cela eſt au-deſſus de nos conceptions. Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux. Nous l'avons déjà dit, et nous rediſons encore que nous croyons ces prodiges et tous les autres, ſans aucun examen.

DE L'INDE.

S'IL eſt permis de former des conjectures, les Indiens, vers le Gange, ſont peut-être les hommes le plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile, eſt bientôt couvert de l'eſpèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'eſpèce humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables, et en plus grande abondance que vers le Gange. Le riz y croît ſans culture. Le coco, la datte, le figuier préſentent de tous côtés des mets délicieux ; l'oranger, le citronnier fourniſſent, à

la fois, des boiſſons rafraîchiſſantes avec quelque nourriture; les cannes de ſucre ſont ſous la main, les palmiers et les figuiers à larges feuilles y donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin, dans ce climat, d'écorcher des troupeaux, pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons; on les y élève encore aujourd'hui tout nus, juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé, dans ce pays, de riſquer ſa vie en attaquant les animaux, pour la ſoutenir en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque par-tout ailleurs.

Les hommes ſe feront raſſemblés d'eux-mêmes dans ce climat heureux; on ne ſe ſera point diſputé un terrain aride, pour y établir de maigres troupeaux; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Les Brames ſe vantent de poſſéder les monumens les plus anciens qui ſoient ſur la terre. Les raretés les plus antiques que l'empereur chinois, *Cam-hi*, eut dans ſon palais étaient indiennes : il montrait à nos miſſionnaires mathématiciens d'anciennes monnaies indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnaies de cuivre des empereurs chinois : et c'eſt probablement des Indiens que les rois de Perſe apprirent l'art monétaire.

Les Grecs, avant *Pythagore*, voyageaient dans l'Inde pour s'inſtruire. Les ſignes des ſept planètes et des ſept métaux ſont encore, dans preſque toute la terre, ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, nous vient inconteſtablement de l'Inde ; les éléphans, auxquels nous avons ſubſtitué des tours, en ſont une preuve : il était naturel que les Indiens fiſſent marcher des éléphans ; mais il ne l'eſt pas que des tours marchent.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Perſans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent, de temps immémorial, trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, ſans que jamais les Indiens allaſſent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus* qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Aſie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus*, quel qu'il ſoit, ſavait donc qu'il y avait au bout de notre continent, une nation qui valait mieux que la ſienne. Le beſoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche : et ſurement le peuple riche eſt raſſemblé, civiliſé, policé, long-temps avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'eſt cette ancienne opinion de la tranſmigration des ames, qui s'étendit, avec le temps, juſqu'à la Chine et dans l'Europe. Ce n'eſt pas que les Indiens ſuſſent ce que c'eſt qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, ſoit aérien, ſoit igné, allait ſucceſſivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce ſyſtême de philoſophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers, que la crainte d'être condamnés, par *Viſnou* et par *Brama*, à devenir les plus vils et les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guère, parmi les anciens empires, que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers légiſlateurs ne promulguèrent que des lois morales : ils crurent qu'il ſuffiſait d'exhorter les hommes à la vertu, et de les y forcer par une police ſévère.

Les Indiens eurent un frein de plus, en embraſſant la doctrine de la métempſycoſe ; la crainte de tuer ſon père ou ſa mere, en tuant des hommes et des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre et pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſont

alliées ni aux Arabes ni aux Tartares, ſont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion et la température de leur climat, rendirent ces peuples entièrement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries et dans nos colombiers, pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les nations farouches, qui deſcendirent du Caucaſe, du Taurus et de l'Immaüs, pour ſubjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hydaſpe, du Gange, les aſſervirent en ſe montrant.

C'eſt ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs, appelés quakers, auſſi pacifiques que les Indiens; ils ſeraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrétienne, que ces ſeuls primitifs ſuivent à la lettre, eſt auſſi ennemie du ſang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais obſervé leur religion, et les anciennes caſtes indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'eſt que le pythagoriſme eſt la ſeule religion au monde, qui ait ſu faire de l'horreur du meurtre une piété filiale et un ſentiment religieux. La tranſmigration des ames eſt un ſyſtême ſi ſimple, et même ſi vraiſemblable aux yeux des peuples ignorans; il eſt ſi facile de croire que ce qui anime un homme peut

enſuite

enſuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette religion crurent voir les ames de leurs parens, dans tous les hommes qui les environnaient. Ils ſe crurent tous frères, pères, mères, enfans les uns des autres : cette idée inſpirait néceſſairement une charité univerſelle ; on tremblait de bleſſer un être qui était de la famille. En un mot, l'ancienne religion de l'Inde, et celle des lettrés à la Chine, ſont les ſeules dans leſquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment put-il arriver qu'enſuite ces mêmes hommes, qui ſe feſaient un crime d'égorger un animal, permiſſent que les femmes ſe brûlaſſent ſur le corps de leurs maris, dans la vaine eſpérance de renaître dans des corps plus beaux et plus heureux ? c'eſt que le fanatiſme et les contradictions ſont l'apanage de la nature humaine.

Il faut ſur-tout conſidérer que l'abſtinence de la chair des animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur et l'humidité y pourriſſent bientôt la viande, elle y eſt une très-mauvaiſe nourriture : les liqueurs fortes y ſont également défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraîchiſſantes. La métempſycoſe paſſa, à la vérité, chez nos nations ſeptentrionales : les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps : mais ſi les druides avaient ajouté à cette

doctrine la défenſe de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaiſſons preſque rien des anciens rites des Brames, conſervés juſqu'à nos jours : ils communiquent peu les livres du *Hanſcrit*, qu'ils ont encore dans cette ancienne langue ſacrée : leur *Veidam*, leur *Shaſta* ont été auſſi long-temps inconnus que le *Zend* des Perſes, et que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guère que ſix-vingts ans que les Européans eurent les premières notions des cinq *Kings* : et le *Zend* n'a été vu que par le célèbre docteur *Hyde*, qui n'eut pas de quoi l'acheter et de quoi payer l'interprète, et par le marchand *Chardin* qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eûmes que cet extrait du *Zend*, ou ce *Sadder* dont j'ai déjà parlé.

Un haſard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris un ancien livre des Brames, c'eſt l'*Ezour-veidam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des Brachmanes, intitulé le *Cormo-veidam* : ce manuſcrit, traduit par un brame, n'eſt pas, à la vérité, le *Veidam* lui-même ; mais c'eſt un réſumé des opinions et des rites contenus dans cette loi. Nous n'avons que depuis peu d'années le *Shaſta* ; nous le devons aux ſoins et à l'érudition de M. *Holwell*

qui a demeuré très-long-temps parmi les brames. Le *Shaſta* eſt antérieur au *Veidam*, de quinze cents années, ſelon le calcul de ce ſavant anglais (*g*). Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaiſſance des plus anciens écrits qui ſoient au monde.

Il faut déſeſpérer d'avoir jamais rien des Egyptiens; leurs livres ſont perdus, leur religion s'eſt anéantie; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encore moins la ſacrée. Ainſi, ce qui était plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des bibliothèques immenſes, a péri pour jamais; et nous avons trouvé, au bout du monde, des monumens non moins authentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'authenticité de ce rituel des Brachmanes, dont je parle. L'auteur aſſurément ne flatte pas ſa ſecte; il ne cherche point à déguiſer les ſuperſtitions, à leur donner quelque vraiſemblance, par des explications forcées, à les excuſer par des allégories. Il rend compte des lois les plus extravagantes, avec la ſimplicité de la candeur. L'eſprit humain paraît là dans toute ſa misère. Si les Brames obſervaient toutes les lois de leur *Veidam*, il n'y a point de moine

(*g*) Voyez le Dictionnaire philoſophique.

qui voulût s'aſſujettir à cet état. A peine le fils d'un brame eſt-il né, qu'il eſt l'eſclave des cérémonies. On frotte ſa langue avec de la poix réſine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *Oum;* on invoque vingt divinités ſubalternes, avant qu'on lui ait coupé le nombril; mais auſſi on lui dit, *vivez pour commander aux hommes;* et dès qu'il peut parler, on lui fait ſentir la dignité de ſon être. En effet, les Brachmanes furent long-temps ſouverains dans l'Inde, et la théocratie fut établie dans cette vaſte contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expoſe l'enfant à la lune : on prie l'Etre ſuprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne ſoit né que depuis huit jours : on adreſſe des *antiennes* au feu; on donne à l'enfant, avec cent cérémonies, le nom de *Chormo*, qui eſt le titre d'honneur des Brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il paſſe ſa vie à ſe baigner et à réciter des prières; il fait le ſacrifice des morts; et ce ſacrifice eſt inſtitué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent ſortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'eſt pas plus étrange que les

prières récitées au dieu *Pet* par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les Brames ſans prières. La première fois qu'on raſe la tête de l'enfant, le père dit au raſoir dévotement : *Raſoir, raſe mon fils comme tu as raſé le ſoleil et le dieu Indro.* Il ſe pourrait après tout que le dieu *Indro* eût été autrefois raſé; mais pour le ſoleil, cela n'eſt pas aiſé à comprendre, à moins que les Brames n'aient eu notre *Apollon*, que nous repréſentons encore ſans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ſerait auſſi ennuyeux qu'elles nous paraiſſent ridicules; et dans leur aveuglement ils en diſent autant des nôtres : mais il y a chez eux un myſtère qui ne doit pas être paſſé ſous ſilence : c'eſt le *Matricha Machom.* On ſe donne par ce myſtère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame eſt ſuppoſée être dans la poitrine, et c'eſt en effet le ſentiment de preſque toute l'antiquité. On paſſe la main, de la poitrine à la tête, en appuyant ſur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, et l'on conduit ainſi ſon ame à ſon cerveau. Quand on eſt sûr que ſon ame eſt bien montée, alors le jeune homme s'écrie que ſon ame et ſon corps ſont réunis à l'Etre ſuprême, et dit : *Je ſuis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus reſpectables philoſophes de la Gréce, de ces ſtoïciens qui ont élevé la nature humaine au-deſſus d'elle-même, celle des divins *Antonins ;* et il faut avouer que rien n'était plus capable d'inſpirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'eſt s'impoſer la loi de ne rien faire qui ne ſoit digne de DIEU même.

On trouve, dans cette loi des brachmanes, dix commandemens, et ce ſont dix péchés à éviter. Ils ſont diviſés en trois eſpèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer ſon prochain, le voler, violer les femmes, ce ſont les péchés du corps ; diſſimuler, mentir, injurier, ce ſont les péchés de la parole ; ceux de la volonté conſiſtent à ſouhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix commandemens font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale eſt la même chez toutes les nations civiliſées, tandis que les uſages les plus conſacrés chez un peuple, paraiſſent aux autres ou extravagans ou haïſſables. Les rites établis diviſent aujourd'hui le genre humain, et la morale le réunit.

La ſuperſtition n'empêcha jamais les Brachmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon*, dans ſon quinzième livre, dit qu'ils adorent

un Dieu ſuprême ; qu'ils gardent le ſilence pluſieurs années, avant d'oſer parler ; qu'ils ſont ſobres, chaſtes, tempérans ; qu'ils vivent dans la juſtice, et qu'ils meurent ſans regret. C'eſt le témoignage que leur rendent St *Clément* d'Alexandrie, *Apulée*, *Porphire*, *Pallade*, St *Ambroiſe*. N'oublions pas ſur-tout qu'ils eurent un paradis terreſtre, et que les hommes qui abusèrent des bienfaits de DIEU furent chaſſés de ce paradis.

La chute de l'homme dégénéré eſt le fondement de la théologie de preſque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent, et à vanter le paſſé, a fait imaginer par-tout une eſpèce d'âge d'or, auquel les ſiècles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que le *Veidam* des anciens Brachmanes enſeigne que le premier homme fut *Adimo*, et la première femme *Procriti*. Chez eux, *Adimo* ſignifiait *ſeigneur*, et *Procriti* voulait dire *la vie ;* comme *Eva*, chez les Phéniciens, et même chez les Hébreux leurs imitateurs, ſignifiait auſſi *la vie* ou *le ſerpent*. Cette conformité mérite une grande attention.

DE LA CHINE.

OSERONS-NOUS parler des Chinois, ſans nous en rapporter à leurs propres annales ?

elles ſont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes ſectes, jacobins, jéſuites, luthériens, calviniſtes, anglicans; tous intéreſſés à ſe contredire. Il eſt évident que l'Empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyſiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conſervée et altérée dans les fables du déluge de *Deucalion*, et de la chute de *Phaëton*. Le climat de la Chine avait donc été préſervé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la peſte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Aſie et l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déjà dit ailleurs, l'hiſtoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples, ils ont conſtamment marqué leurs époques par des éclipſes, par les conjonctions des planètes; et nos aſtronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver preſque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques, et les Chinois écrivirent leur hiſtoire, la plume et l'aſtrolabe à la main, avec une ſimplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reſte de l'Aſie.

Chaque règne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains; nulle différente manière de compter parmi eux; nulles chronologies qui ſe contrediſent. Nos voyageurs miſſionnaires rapportent, avec candeur, que lorſqu'ils parlèrent au ſage empereur *Cam-hi*, des variations conſidérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, et des Samaritains; *Cam-hi* leur répondit: *Eſt-il poſſible que les livres en qui vous croyez, ſe combattent?*

Les Chinois écrivaient ſur des tablettes légères de bambou, quand les Chaldéens n'écrivaient que ſur des briques groſſières; et ils ont même encore de ces anciennes tablettes que leur vernis a préſervées de la pourriture: ce ſont, peut-être, les plus anciens monumens du monde. Point d'hiſtoire chez eux avant celle de leurs empereurs; preſque point de fictions, aucun prodige, nul homme inſpiré qui ſe diſe demi-Dieu, comme chez les Egyptiens et chez les Grecs: dès que ce peuple écrit, il écrit raiſonnablement.

Il diffère ſur-tout des autres nations, en ce que leur hiſtoire ne fait aucune mention d'un collége de prêtres qui ait jamais influé ſur les lois. Les Chinois ne remontent point juſqu'aux temps ſauvages, où les hommes eurent beſoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur

hiſtoire par l'origine du monde : le *Zend*, des Perſes, le *Shaſta* et le *Veidam*, des Indiens, *Sanchoniathon*, *Manéthon;* enfin, juſqu'à *Héſiode*, tous remontent à l'origine des choſes, à la formation de l'univers. Les Chinois n'ont point eu cette folie ; leur hiſtoire n'eſt que celle des temps hiſtoriques.

C'eſt ici qu'il faut ſur-tout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques atteſtent l'exiſtence d'un vaſte Empire, puiſſant et ſage, doit avoir été raſſemblée en corps de peuple pendant des ſiècles antérieurs. Voilà ce peuple qui, depuis plus de quatre mille ans, écrit journellement ſes annales. Encore une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que, pour être exercé dans tous les arts qu'exige la ſociété des hommes, et pour en venir non-ſeulement juſqu'à écrire, mais juſqu'à bien écrire, il avait fallu plus de temps que l'Empire chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* juſqu'à nos jours ? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq *Kings* n'aient été écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cents années les premières obſervations babyloniennes, envoyées en Gréce par *Calliſthènes*. De bonne foi, ſied-il bien à des lettrés de

Paris, de conteſter l'antiquité d'un livre chinois, regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine (*)?

Les premiers rudimens ſont, en tout genre, plus lents chez les hommes, que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que preſque perſonne ne ſavait écrire, il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles, dont ſe ſervent encore aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes et nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, et le nom de taille l'atteſte encore dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuſes, qu'on n'a commencé à rédiger par écrit que depuis quatre cents cinquante ans, nous apprennent aſſez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait, en dernier lieu, plus de progrès en un demi-ſiècle, dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invaſions des barbares juſqu'au quatorzième ſiècle.

Je n'examinerai point ici, pourquoi les Chinois, parvenus à connaître et à pratiquer tout ce qui eſt utile à la ſociété, n'ont pas été auſſi loin que nous allons aujourd'hui dans les ſciences. Ils ſont auſſi mauvais phyſiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents

(*) Voyez les lettres du ſavant jéſuite *Parennin*.

ans, et que les Grecs et les Romains l'ont été : mais ils ont perfectionné la morale, qui eſt la première des ſciences.

Leur vaſte et populeux Empire était déjà gouverné comme une famille dont le monarque était le père, et dont quarante tribunaux de légiſlation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était ſimple, ſage, auguſte, libre de toute ſuperſtition et de toutes barbaries, quand nous n'avions pas même encore des *Teutatès*, à qui des druides ſacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'oſier.

Les empereurs chinois offraient eux-mêmes au dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choſes, les prémices des récoltes, deux fois l'année ; et de quelles récoltes encore ? de ce qu'ils avaient ſemé de leurs propres mains. Cette coutume s'eſt ſoutenue pendant quarante ſiècles, au milieu même des révolutions et des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs et des tribunaux ne fut déshonorée par des impoſtures ; jamais troublée par les querelles du ſacerdoce et de l'Empire ; jamais chargée d'innovations abſurdes qui ſe combattent les unes

les autres avec des argumens auſſi abſurdes qu'elles, et dont la démence a mis, à la fin, le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'eſt par-là, ſur-tout, que les Chinois l'emportent ſur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutzée*, que nous appelons *Confucius*, n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites ; il ne fit ni l'inſpiré, ni le prophète : c'était un ſage magiſtrat qui enſeignait les anciennes lois. Nous diſons quelquefois, et bien mal à propos, *la religion de Confucius ;* il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs et de tous les tribunaux ; point d'autre que celle des premiers ſages. Il ne recommande que la vertu ; il ne prêche aucun myſtère. Il dit, dans ſon premier livre, que pour apprendre à gouverner, il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger. Dans le ſecond, il prouve que DIEU a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme ; il dit que l'homme n'eſt point né méchant, et qu'il le devient par ſa faute. Le troiſième eſt un recueil de maximes pures, où vous ne trouvez rien de bas, et rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples ; il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, et il aima mieux inſtruire les hommes que de les gouverner.

On s'eſt élevé, avec force, dans l'Eſſai ſur

l'hiſtoire générale, contre la témérité que nous avons eue, au bout de l'occident, de vouloir juger de cette cour orientale, et de lui attribuer l'athéiſme. Par quelle fureur, en effet, quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeler athée, un Empire dont preſque toutes les lois ſont fondées ſur la connaiſſance d'un Etre ſuprême, rémunérateur et vengeur? Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, ſont : (*i*) *Au premier principe, ſans commencement et ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte; il éclaire, il ſoutient, il règle toute la nature.*

On a reproché, en Europe, aux jéſuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un français appelé *Maigrot*, nommé par un pape, évêque *in partibus* de Conon, à la Chine, fut député par ce même pape pour aller juger le procès ſur les lieux. Ce *Maigrot* ne ſavait pas un mot de chinois; cependant il traita *Confucius* d'athée, ſur ces paroles de ce grand homme: *Le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos ſaints n'a jamais débité de maxime plus céleſte. Si *Confucius* était athée, *Caton* et le chancelier *de l'Hoſpital* l'étaient auſſi.

(*i*) Voyez ſeulement les eſtampes gravées dans la collection du jéſuite *du Halde.*

Répétons ici, pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui ſoutenaient contre *Bayle*, qu'une ſociété d'athées était impoſſible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une ſociété d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les lettrés chinois, adorateurs d'un ſeul Dieu, abandonnèrent le peuple aux ſuperſtitions des bonzes. Ils reçurent la ſecte de *Laokium*, et celle de *Fo*, et pluſieurs autres. Les magiſtrats ſentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celle de l'Etat, comme il a une nourriture plus groſſière; ils ſouffrirent les bonzes, et les contînrent. Preſque par-tout ailleurs, ceux qui feſaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il eſt vrai que les lois de la Chine ne parlent point de peines et de récompenſes après la mort: ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne ſavaient pas. Cette différence entre eux, et tous les grands peuples policés, eſt très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, et le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admiſe. Ils ſe contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, et à être juſtes. Ils crurent qu'une police exacte, toujours exercée, ſerait plus d'effet que des opinions qui peuvent

être combattues ; et qu'on craindrait plus la loi toujours préſente, qu'une loi à venir. Nous parlerons, en ſon temps, d'un autre peuple, infiniment moins conſidérable, qui eut à peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Réſumons ici ſeulement, que l'Empire chinois ſubſiſtait avec ſplendeur, quand les Chaldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'obſervations aſtronomiques, envoyées en Gréce par *Calliſthènes*. Les Brames régnaient alors dans une partie de l'Inde ; les Perſes avaient leurs lois ; les Arabes au midi, les Scythes au ſeptentrion, habitaient ſous des tentes ; l'Egypte, dont nous allons parler, était un puiſſant royaume.

DE L'ÉGYPTE.

Il me paraît ſenſible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils ſont, ne purent être raſſemblés en corps, civiliſés, policés, induſtrieux, puiſſans, que très-long-temps après tous les peuples que je viens de paſſer en revue. La raiſon en eſt évidente. L'Egypte, juſqu'au Delta, eſt reſſerrée par deux chaînes de rochers, entre leſquels le Nil ſe précipite, en deſcendant l'Ethiopie du midi au ſeptentrion. Il n'y a, des cataractes du Nil à ſes embouchures,

embouchures, en ligne droite, que cent ſoixante lieues de trois mille pas géométriques; et la largeur n'eſt que de dix à quinze et vingt lieues juſqu'au Delta, partie baſſe de l'Egypte, qui embraſſe une étendue de cinquante lieues, d'orient en occident. A la droite du Nil, ſont les déſerts de la Thébaïde; et à la gauche, les ſables inhabitables de la Libie, juſqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil durent, pendant des ſiècles, écarter tous les colons d'une terre ſubmergée quatre mois de l'année; ces eaux croupiſſantes s'accumulant continuellement, durent long-temps faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en eſt pas ainſi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange, et d'autres rivières qui ſe débordent auſſi preſque chaque année, en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne ſont pas ſi grands, et les vaſtes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Obſervons ſur-tout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, règne une fois en dix ans, au moins, en Egypte; elle devait être beaucoup plus deſtructive quand les eaux du Nil, en croupiſſant ſur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; et

ainſi, la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des ſiècles.

L'ordre naturel des choſes ſemble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodytes, nés dans ces rochers dont le Nil eſt bordé, furent obligés à des travaux auſſi longs que pénibles, pour creuſer des canaux qui reçuſſent le fleuve, pour élever des cabanes et les rehauſſer de vingt-cinq pieds au-deſſus du terrain. C'eſt-là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thèbes, aux prétendues cent portes; avant d'élever Memphis, et de ſonger à conſtruire des pyramides. Il eſt bien étrange qu'aucun hiſtorien n'ait fait une réflexion ſi naturelle.

Nous avons déjà obſervé que dans le temps où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puiſſant royaume. Ses rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides qui étonnent encore les yeux et l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, pluſieurs ſiècles avant *Abraham*. On ne ſait dans quel temps fut conſtruite la fameuſe Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Dioſpolis*. Il paraît que dans ces temps reculés, les grandes villes portaient le nom de villes de Dieu, comme Babylone. Mais qui pourra croire que par chacune des cent

portes de cette ville, il ſortait deux cents chariots armés en guerre, et dix mille combattans (11)? Cela ferait vingt mille chariots, et un million de ſoldats; et à un ſoldat pour cinq perſonnes, ce nombre ſuppoſe au moins cinq millions de têtes pour une ſeule ville, dans un pays qui n'eſt pas ſi grand que l'Eſpagne ou que la France, et qui n'avait pas, ſelon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, et plus de cent ſoixante mille ſoldats pour ſa défenſe. *Diodore*, au livre premier, dit que l'Egypte était ſi peuplée, qu'autrefois elle avait eu juſqu'à ſept millions d'habitans; et que de ſon temps, elle en avait encore trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Séſoſtris*, qu'aux dix millions de ſoldats qui ſortent par les cent portes de Thèbes. Ne penſez-vous pas lire l'hiſtoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Diodore*, vous diſent que le père de *Séſoſtris*, fondant ſes eſpérances ſur un ſonge et ſur un oracle, deſtina ſon fils à ſubjuguer le monde; qu'il fit élever à ſa cour, dans le métier des armes, tous les enfans nés le même jour que ce fils; qu'on ne

(11) M. *de Voltaire* n'a en vue ici que les compilateurs modernes. *Homère* parle de cent chars qui ſortaient de chaque porte de Thèbes; *Diodore* en compte deux cents; et c'eſt *Pomponius Mela* qui parle des dix mille combattans. Voyez la Défenſe de mon oncle, chap. IX.

leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues (*k*); enfin, que *Séſoſtris* partit avec ſix cents mille hommes, et vingt-ſept mille chars de guerre, pour aller conquérir toute la terre, depuis l'Inde juſqu'aux extrémités du Pont-Euxin, et qu'il ſubjugua la Mingrélie et la Géorgie, appelées alors la Colchide (12). *Hérodote* ne doute pas que *Séſoſtris* n'ait laiſſé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes baſanés, avec des cheveux crépus, reſſemblans aux Égyptiens. Je croirais bien plutôt que ces eſpèces de Scythes, des bords de la mer Noire et de la mer Caſpienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent ſi long-temps l'Aſie, avant le règne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des eſclaves de l'Egypte, ce vrai pays d'eſclaves, et qu'*Hérodote* put voir ou crut voir les deſcendans en Colchide. Si les Colchidiens avaient, en effet, la ſuperſtition de ſe faire circoncire, ils avaient

(*k*) Quand on réduirait ces huit lieues à ſix, on ne retrancherait qu'un quart du ridicule.

(12) Nous avons entendu expliquer cette hiſtoire de *Séſoſtris* d'une manière très-ingénieuſe, en la regardant comme une allégorie. *Séſoſtris* eſt le ſoleil, qui part, à la tête de l'armée céleſte, pour conquérir la terre; les dix-ſept cents enfans, nés le même jour que lui, ſont les étoiles: les Égyptiens en devaient connaître à peu-près ce nombre. Mais que cette fable ſoit une allégorie aſtronomique, ou un conte qui ne ſignifie rien, il eſt toujours également ridicule de la regarder comme une hiſtoire.

probablement retenu cette coutume d'Egypte; comme il arriva preſque toujours aux peuples du nord, de prendre les rites des nations civiliſées qu'ils avaient vaincues (13).

Jamais les Egyptiens, dans les temps connus, ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les ſubjuguât. Les Scythes commencèrent. Après les Scythes, vint *Nabuchodonoſor*, qui conquit l'Egypte ſans réſiſtance; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ſes lieutenans: révoltée ſous *Cambyſe*, il ne fallut qu'une campagne pour la ſoumettre: et ce *Cambyſe* eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu *Apis* en leur préſence. *Ochus* réduiſit l'Egypte en province de ſon royaume. *Alexandre*, *Céſar*, *Auguſte*, le calife *Omar*, conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos, ſous le nom de Mammelucs, revinrent encore s'emparer de l'Egypte, du temps des croiſades; enfin, *Sélim I* conquit l'Egypte en une ſeule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient préſentés. Il n'y a jamais eu que nos ſeuls croiſés qui ſe ſoient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme

(13) Il peut y avoir eu une colonie égyptienne ſur les bords du Pont-Euxin, ſans que *Séſoſtris* ſoit parti de l'Egypte avec 600,000 combattans pour conquérir la terre. *Hérodote* pouvait être à la fois un hiſtorien fabuleux et un mauvais logicien.

on l'a remarqué ailleurs ; mais, c'eſt qu'alors les Egyptiens étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il eſt vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant ; témoins les Grecs et les Romains. Mais nous ſommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains et des Grecs, que de celle de *Séſoſtris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Séſoſtris*, n'ait pu avoir une guerre heureuſe contre quelques éthiopiens, quelques arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors, dans le langage des exagérateurs, il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation ſubjuguée qui ne prétende en avoir autrefois ſubjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne ſupériorité conſole de l'humiliation préſente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit ; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuſes plaies d'Egypte, de ce combat magique entre les ſorciers de *Pharaon* et le miniſtre du Dieu des Juifs, et d'une armée entière engloutie au fond de la mer Rouge, ſous les eaux élevées comme des montagnes, à droite et à gauche, pour laiſſer paſſer les Hébreux ; leſquelles, en retombant, ſubmergèrent les Egyptiens ? C'était, aſſurément, le plus grand événement

dans l'hiſtoire du monde : comment donc ni *Hérodote*, ni *Manéthon*, ni *Eratoſthènes*, ni aucun des Grecs, ſi grands amateurs du merveilleux, et toujours en correſpondance avec l'Egypte, n'ont-ils point parlé de ces miracles qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations ? Je ne fais pas, aſſurément, cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je dois : je me borne à m'étonner ſeulement du ſilence de tous les Egyptiens et de tous les Grecs. DIEU ne voulut pas, ſans doute, qu'une hiſtoire ſi divine nous fût tranſmiſe par aucune main profane.

DE LA LANGUE DES ÉGYPTIENS, ET DE LEURS SYMBOLES.

LE langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Aſie. Vous ne trouvez, chez ce peuple, ni le mot d'*Adoni* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui ſignifient le Seigneur ; ni de *Mitra*, qui était le ſoleil chez les Perſes ; ni de *Melch*, qui ſignifie roi en Syrie ; ni de *Shak*, qui ſignifie la même choſe chez les Indiens et chez les Perſans. Vous voyez, au contraire, que *Pharao* était le nom égyptien qui répond à roi. *Oshiret* (*Oſiris*) répondait au *Mitra* des Perſans ; et le mot vulgaire *On* ſignifiait le ſoleil. Les

prêtres perſans s'appelaient *Mogh ;* ceux des Egyptiens, *Choen*, au rapport de la Genèſe, chap. XLVI. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte, que le temps a épargnés, et que nous voyons encore gravés ſur les obéliſques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes euſſent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des ſignes repréſentatifs ; car, en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes, ſinon ce que nous feſons quand nous ſommes à leur place ? Qu'un enfant ſe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par ſignes ; ſi on ne l'entend pas, pour peu qu'il ait la moindre ſagacité, il deſſine ſur un mur, avec un charbon, les choſes dont il a beſoin.

On peignit donc d'abord groſſièrement ce qu'on voulut faire entendre ; et l'art de deſſiner précéda, ſans doute, l'art d'écrire. C'eſt ainſi que les Mexicains écrivaient ; ils n'avaient pas pouſſé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps, on inventa les figures ſymboliques : deux mains entrelacées ſignifièrent la paix ; des flèches repréſentèrent la guerre ; un œil ſignifia la Divinité ; un ſceptre marqua la royauté ; et des lignes, qui joignaient ces figures, exprimèrent des phraſes courtes.

Les

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet qui, en mettant ſous les yeux les différens ſons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner, par écrit, tous les mots poſſibles? Qui put ainſi apprendre aux hommes à graver ſi aiſément leurs penſées? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens ſur cet art qui éterniſe tous les arts; je dirai ſeulement qu'il a fallu bien des ſiècles pour y arriver.

Les *choen*, ou prêtres d'Egypte, continuèrent long-temps d'écrire en hiéroglyphes; ce qui eſt défendu par le ſecond article de la loi des Hébreux: et quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les choen en prirent de différens, qu'ils appelèrent ſacrés, afin de mettre toujours une barrière entre eux et le peuple. Les mages, les brames en uſaient de même, tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux; mais ils avaient encore conſervé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manéthon, cité dans *Eusèbe*, parle de deux colonnes gravées par *Thaut*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue ſacrée: mais qui ſait en quel temps vivait cet ancien *Hermès*?

Il eſt très-vraiſemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le temps où l'on place *Moïſe :* car *Sanchoniathon* dit avoir lu les écrits de *Thaut*, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or *Sanchoniathon* écrivait en Phénicie, pays voiſin de la petite contrée cananéenne, miſe à feu et à ſang par *Joſué*, ſelon les livres juifs. S'il avait été contemporain de *Moïſe*, ou s'il était venu après lui, il aurait ſans doute parlé d'un homme ſi extraordinaire et de ſes prodiges épouvantables ; il aurait rendu témoignage à ce fameux légiſlateur juif, et *Eusèbe* n'aurait pas manqué de ſe prévaloir des aveux de *Sanchoniathon.*

Quoi qu'il en ſoit, les Egyptiens gardèrent ſur-tout très-ſcrupuleuſement leurs premiers ſymboles. C'eſt une choſe curieuſe de voir ſur leurs monumens un ſerpent qui ſe mord la queue, figurant les douze mois de l'année ; et ces douze mois exprimés chacun par des animaux qui ne ſont pas abſolument ceux du Zodiaque que nous connaiſſons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois, ſous la forme d'un petit ſerpent, ſur lequel cinq figures ſont aſſiſes : c'eſt un *épervier*, un *homme*, un *chien*, un *lion*, et un *ibis.* On les voit deſſinés dans *Kirker*, d'après des monumens conſervés à Rome. Ainſi, preſque tout eſt ſymbole et-allégorie dans l'antiquité.

DES MONUMENS DES ÉGYPTIENS.

Il eſt certain qu'après les ſiècles où les Egyptiens fertilisèrent le ſol, par les ſaignées du fleuve, après les temps où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes ; alors, les arts néceſſaires étant perfectionnés, les arts d'oſtentation commencèrent à être en honneur ; alors il ſe trouva des ſouverains qui employèrent leurs ſujets, et quelques arabes voiſins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais et leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte, à les embarquer ſur des radeaux juſqu'à Memphis, à élever ſur des colonnes maſſives, de grandes pierres plates, ſans goût et ſans proportions. Ils connurent le grand, et jamais le beau. Ils enſeignèrent les premiers Grecs ; mais enſuite les Grecs furent leurs maîtres en tout, quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte que dans la guerre de *Céſar*, la moitié de la fameuſe bibliothèque des *Ptolomées* ait été brûlée, et que l'autre moitié ait chauffé les bains des muſulmans, quand *Omar* ſubjugua l'Egypte. On eût connu, du moins, l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités et de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils aient été en paix pendant pluſieurs ſiècles, pour que leurs princes aient eu le temps et le loiſir d'élever tous ces bâtimens prodigieux dont la plupart ſubſiſtent encore.

Leurs pyramides coûtèrent bien des années et bien des dépenſes ; il fallut qu'une grande partie de la nation, et nombre d'eſclaves étrangers, fuſſent long-temps employés à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude et la ſuperſtition. En effet, il n'y avait qu'un roi deſpote qui pût forcer ainſi la nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſante que n'était l'Egypte ; un roi d'Angleterre pourrait-il employer ſa nation à élever de tels monumens ?

La vanité y avait part, ſans doute ; c'était, chez les anciens rois d'Egypte, à qui élèverait la plus belle pyramide à ſon père ou à lui-même ; la ſervitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la ſuperſtition, on ſait que ces pyramides étaient des tombeaux ; on ſait que les chochamatim ou choen d'Egypte, c'eſt-à-dire, les prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption : c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un

ſoin ſi ſcrupuleux ; et, pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une maſſe de pierre ſans iſſue. Les rois, les grands, donnaient à leurs tombeaux la forme qui offrait le moins de priſe aux injures du temps. Leurs corps ſe ſont conſervés au-delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies égyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une réſurrection, après dix ſiècles, paſſa depuis chez les Grecs, diſciples des Egyptiens, et chez les Romains, diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixième livre de l'Enéide, qui n'eſt que la deſcription des myſtères d'*Iſis* et de *Cérès Eleuſine* (*l*).

Has omnes ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno ;
Scilicet ut memores ſupera et convexa reviſant.

Elle s'introduiſit enſuite chez les chrétiens, qui établirent le règne de mille ans ; la ſecte des millénaires l'a fait revivre juſqu'à nos jours. C'eſt ainſi que pluſieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà aſſez pour faire voir dans quel eſprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit ſur leur architecture et ſur leurs dimenſions ; je n'examine que l'hiſtoire de l'eſprit humain.

(*l*) Voyez le Dictionn. philoſophique, article INITIATION.

DES RITES ÉGYPTIENS, ET DE LA CIRCONCISION.

PREMIÈREMENT, les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême? Si l'on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient su que répondre; si à de jeunes étudians dans la théologie égyptienne, ils auraient parlé long-temps sans s'entendre; si à quelqu'un des sages consultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu. Il se ferait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'*Isis : Je suis ce qui est;* et cette autre : *Je suis tout ce qui a été et qui sera; nul mortel ne pourra lever mon voile.* Il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine, sous le nom de *Knef.* Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens, était celui que les Hébreux adoptèrent, *I ha ho.* On le prononce diversement : mais *Clément* d'Alexandrie assure, dans ses Stromates, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis* étaient obligés de porter sur eux le nom de *I ha ho*, ou bien de *I ha hou*, qui signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *Hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec plus de respect encore que le mot *Allah;*

car ils ſe ſervent d'*Allah* dans la converſation, et ils n'emploient *Hou* que dans leurs prières.

Diſons ici, en paſſant, que l'ambaſſadeur turc, *Seid Effendi*, voyant repréſenter à Paris le Bourgeois gentilhomme, et cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait turc; quand il entendit prononcer le nom ſacré *Hou* avec dériſion et avec des poſtures extravagantes, il regarda ce divertiſſement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourriſſaient-ils un bœuf ſacré, un chien ſacré, un crocodile ſacré? oui. Et les Romains eurent auſſi des oies ſacrées. Ils eurent des dieux de toute eſpèce; et les dévotes avaient, parmi leurs pénates, le dieu de la chaiſe percée, *Deum ſtercutium*; et le dieu Pet, *Deum crepitum*: mais en reconnaiſſaient-ils moins le *Deum optimum*, *maximum*, le maître des dieux et des hommes? Quel eſt le pays qui n'ait pas eu une foule de ſuperſtitieux et un petit nombre de ſages?

Ce qu'on doit ſur-tout remarquer de l'Egypte et de toutes les nations, c'eſt qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conſtantes; comme elles n'ont jamais eu de lois toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens uſages. Il n'y a d'immuable que la géométrie; tout le reſte eſt une variation continuelle.

Les ſavans diſputent et diſputeront. L'un aſſure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un dieu ſans ſimulacre, l'autre qu'ils ont révéré pluſieurs dieux dans pluſieurs ſimulacres ; ils ont tous raiſon : il n'y a ſeulement qu'à diſtinguer le temps et les hommes qui ont changé : rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* et les principaux prêtres ſe moquaient du bœuf *Apis*, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvénal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons : mais aucun hiſtorien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon ſacré et un oignon dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on conſacre ſur un autel. Nous liſons, dans *Cicéron*, que les hommes, qui ont épuiſé toutes les ſuperſtitions, ne ſont point parvenus encore à celle de manger leurs dieux, et que c'eſt la ſeule abſurdité qui leur manque.

La circonciſion vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens ? Je n'en ſais rien. Que ceux qui le ſavent le diſent. Tout ce que je ſais, c'eſt que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient ſur le corps des marques de leur conſécration ; comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des ſoldats romains. Là, des ſacrificateurs ſe tailladaient

le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone :* ici, ils ſe feſaient eunuques, comme les prêtres de *Cybèle.*

Ce n'eſt point du tout par un principe de ſanté que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens ſe circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long ; mais, ſi l'on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune éthiopien qui, né hors de ſa patrie, n'avait point été circoncis : je puis aſſurer que ſon prépuce était préciſément comme les nôtres.

Je ne ſais pas quelle nation s'aviſa la première de porter en proceſſion le *kteis* et le *phallum*, c'eſt-à-dire, la repréſentation des ſignes diſtinctifs des animaux mâles et femelles ; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois ſacrée : les Egyptiens eurent cette coutume. On offrait aux dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux ; il paraît naturel et juſte que les prêtres offriſſent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent auſſi leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la ſanté, ni la netteté, ne pouvaient être la raiſon de cette cérémonie ; car, aſſurément, une fille incirconciſe peut être auſſi propre qu'une circonciſe.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs initiés la subirent aussi; mais, avec le temps, on abandonna aux seuls prêtres cette marque distinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* se soit fait circoncire; et jamais les auteurs romains ne flétrirent le peuple égyptien du nom d'*Apella*, qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circoncision des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conservée, ainsi que les Arabes et les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage, qui commença par la superstition, et qui s'est conservé par la coutume.

DES MYSTÈRES DES ÉGYPTIENS.

Je suis bien loin de savoir quelle nation inventa la première ces mystères, qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des mystères d'*Isis*. *Zoroastre* passe pour en avoir établi en Perse; *Cadmus* et *Inachus*, en Gréce; *Orphée*, en Thrace; *Minos*, en Crète. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie future; car *Celse* dit aux chrétiens (*m*): *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, et tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

(*m*) *Origène*, livre VIII.

Les Grecs, qui prirent tant de choſes des Egyptiens : leur *Tartharoth*, dont ils firent le Tartare ; le lac, dont ils firent l'*Achéron ;* le batelier *Caron*, dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux myſtères d'*Eleuſine* que d'après ceux d'*Iſis*. Mais, que les myſtères de *Zoroaſtre* n'aient pas précédé ceux des Egyptiens, c'eſt ce que perſonne ne peut affirmer. Les uns et les autres étaient de la plus haute antiquité ; et tous les auteurs grecs et latins, qui en ont parlé, conviennent que l'unité de DIEU, l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenſes après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies ſacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens, ayant une fois établi ces myſtères, en conſervèrent les rites ; car, malgré leur extrême légèreté, ils furent conſtans dans la ſuperſtition. La prière que nous trouvons dans *Apulée*, quand *Lucius* eſt initié aux myſtères d'*Iſis*, doit être l'ancienne prière. *Les puiſſances céleſtes te ſervent, les enfers te ſont ſoumis, l'univers tourne ſous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les aſtres répondent à ta voix, les ſaiſons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéiſſent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité de DIEU, reconnue par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs ſuperſtitions mépriſables ?

DES GRECS, DE LEURS ANCIENS DÉLUGES, DE LEURS ALPHABETS ET DE LEUR GÉNIE.

La Gréce eſt un petit pays montagneux, entrecoupé par la mer, à peu-près de l'étendue de la grande Bretagne. Tout atteſte, dans cette contrée, les révolutions phyſiques qu'elle a dû éprouver. Les îles qui l'environnent, montrent aſſez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes et les racines qui croiſſent ſous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golfes de l'Eubée, de Chalcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Meſsène apprennent aux yeux que la mer s'eſt fait des paſſages dans les terres. Les coquillages de mer, dont ſont remplies les montagnes qui renferment la fameuſe vallée de Tempé, ſont des témoignages viſibles d'une ancienne inondation : et les déluges d'*Ogygès* et de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, ſont d'une vérité hiſtorique. C'eſt même, probablement, ce qui fait des Grecs un peuple ſi nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Aſie et de l'Egypte étaient floriſſantes.

Je laiſſe à de plus ſavans que moi le ſoin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les ſeuls habitans du globe, le partagèrent

tout entier ; qu'ils allèrent chacun, à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder par-tout de puiſſans empires ; et que *Javan*, ſon petit-fils, peupla la Grèce, en paſſant en Italie : que c'eſt de là que les Grecs s'appelèrent *Ioniens*, parce qu'*Ion* envoya des colonies ſur les côtes de l'Aſie mineure ; que cet *Ion* eſt viſiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, et *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, et les enfans n'en croient rien :

Nec pueri credunt, niſi qui nondum æra lavantur.

Le déluge d'*Ogygès* eſt placé communément environ 1020 années avant la première olympiade. Le premier qui en parle eſt *Acuſilaüs*, cité par *Jules africain*. Voyez *Eusèbe*, dans ſa Préparation évangélique. La Gréce, dit-on, reſta preſque déſerte, deux cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant on prétend que, dans le même temps, il y avait un gouvernement établi à Sicione et dans Argos ; on cite même les noms des premiers magiſtrats de ces petites provinces, et on leur donne le nom de *Baſileis*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obſcurités.

Il y eut encore une autre inondation du temps de *Deucalion*, fils de *Prométhée*. La fable ajoute qu'il ne reſta des habitans de ces

climats, que *Deucalion* et *Pyrrha*, qui refirent des hommes en jetant des pierres derrière eux, entre leurs jambes. Ainſi le genre humain ſe repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme *Pétau* le jéſuite, un ſeul fils de *Noé* produiſit une race qui, au bout de deux cents quatre-vingt-cinq ans, ſe montait à ſix cents vingt-trois milliars ſix cents douze millions d'hommes. Le calcul eſt un peu fort. Nous ſommes aujourd'hui aſſez malheureux pour que de vingt-ſix mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reſte des enfans qui deviennent pères. C'eſt ce qu'on a calculé ſur les relevés des regiſtres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année, il en reſte à peine ſix cents au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* et de ſes ſemblables, qui font des enfans à coups de plume, auſſi-bien que de ceux qui ont écrit que *Deucalion* et *Pyrrha* peuplèrent la Gréce à coups de pierres.

La Gréce fut, comme on ſait, le pays des fables; et preſque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté abſurde, tant de compilateurs ont-ils voulu prouver, dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique, établie en mémoire d'un

événement, était une démonſtration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus*, ſortant de la cuiſſe de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans ſa cuiſſe! Quoi, *Cadmus* et ſa femme avaient été changés en ſerpens, dans la Béotie, parce que les Béotiens en feſaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de *Caſtor* et de *Pollux*, à Rome, démontrait-il que ces dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils ſont les ouvrages de l'erreur : cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois ſiècles, elle devient enfin ſacrée ; et l'on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps hiſtoriques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de ſectateurs ; les plus grands hommes meurent ſans honneur. Les *Thémiſtocle*, les *Cimon*, les *Miltiade*, les *Ariſtide*, les *Phocion* ſont perſécutés, tandis que *Perſée*, *Bacchus* et d'autres perſonnages fantaſtiques ont des temples.

On peut croire un peuple ſur ce qu'il dit de lui-même à ſon déſavantage, quand ces récits ſont accompagnés de vraiſemblance, et qu'ils ne contrediſent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens, qui étaient épars dans un terrain très-ſtérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un égyptien, nommé *Cécrops*, chaſſé de ſon pays, leur donna leurs premières inſtitutions. Cela paraît ſurprenant, puiſque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il ſe peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations, aient amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui eſt bien sûr, c'eſt que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, auxquelles les leurs ne reſſemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet ; il ne conſiſtait alors qu'en ſeize caractères, qui ſont évidemment les mêmes : les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument inconteſtable du pays dont une nation a tiré ſes premières connaiſſances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Eſpagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs qui depuis inſtruiſirent tant d'autres nations.

Ce peuple, tout barbare qu'il était au temps d'*Ogygès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples.

peuples. Ils avaient dans leur nature je ne ſais quoi de plus fin et de plus délié ; leur langage en eſt un témoignage ; car, avant même qu'ils ſuſſent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de conſonnes douces et de voyelles qu'aucun peuple de l'Aſie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath*, qui déſigne les Phéniciens, ſelon *Sanchoniathon*, n'eſt pas ſi harmonieux que celui d'*Hellen* ou *Graïos*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olympie ſonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la ſageſſe, eſt plus doux que *Shochemath* en ſyriaque et en hébreu. *Baſileus*, roi, ſonne mieux que *melk* ou *shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Idoménée* à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohaſduch*, *Niricaſſolahſſar*. *Joſephe* lui-même, dans ſon livre contre *Apion*, avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jéruſalem*, c'eſt que les Juifs prononçaient *Hershalaïm* : ce mot écorchait le goſier d'un athénien ; et ce furent les Grecs qui changèrent *Hershalaïm* en *Jéruſalem*.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes ſyriaques, perſans, égyptiens. De *Coresh*, ils firent *Cyrus* ; d'*Isbeth* et *Oshireth*, ils firent *Iſis* et *Oſiris* ; de *Moph*, ils firent *Memphis*, et accoutumèrent enfin les barbares à prononcer

comme eux ; de ſorte que du temps des *Ptolomées*, les villes et les dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la grecque.

Ce ſont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde et au Gange. Le Gange s'appelait *Sannoubi*, dans la langue des Brames ; l'Indus *Sombadipo*. Tels ſont les anciens noms qu'on trouve dans le *Veidam*.

Les Grecs, en s'étendant ſur les côtes de l'Aſie mineure, y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la ſculpture perfectionnée, la peinture, la bonne muſique, la vraie poëſie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'hiſtoire ; enfin la philoſophie même, quoiqu'informe et obſcure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout ſur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles ſtatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmyre en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers et magnifiques, que lorſque les ſouverains de ces pays appelèrent des artiſtes de la Gréce. On ne voit que des reſtes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Perſépolis bâtie par les Perſes ; et les monumens de Balbek et de Palmyre ſont encore, ſous leurs décombres, des chefs-d'œuvre d'architecture.

DES LÉGISLATEURS GRECS, DE MINOS, D'ORPHÉE, DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

QUE des compilateurs répètent les batailles de Marathon et de Salamine, ce ſont de grands exploits aſſez connus ; que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé*, nommé *Setim*, fut roi de Macédoine, parce que, dans le premier livre des *Machabées*, il eſt dit qu'*Alexandre* ſortit du pays de Kittim ; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à peu-près au temps où nous plaçons *Moïſe ;* et c'eſt même ce qui a donné au ſavant *Huet*, évêque d'Avranches, quelque faux prétexte de ſoutenir que *Minos* né en Crète, et *Moïſe* né ſur les confins de l'Egypte, étaient la même perſonne ; ſyſtême qui n'a trouvé aucun partiſan, tout abſurde qu'il eſt.

Ce n'eſt pas ici une fable grecque ; il eſt indubitable que *Minos* fut un roi légiſlateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité, et que nous devons aux Anglais, fixent ſa naiſſance quatorze cents quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire (14). *Homère* l'appelle, dans l'Odyſſée, le ſage confident de DIEU. *Flavien*

(14) Dans cet endroit des marbres d'*Arundel*, la date eſt effacée ; mais ils parlent de *Minos* comme d'un perſonnage réel ; et le lieu, où ſe trouve le paſſage mutilé, ſuffit pour indiquer à peu-près l'époque de ſa naiſſance ou de ſon règne.

Joſephe cherche à juſtifier *Moïſe*, par l'exemple de *Minos* et des autres légiſlateurs qui ſe ſont crus, ou qui ſe ſont dits inſpirés de DIEU. Cela eſt un peu étrange dans un juif qui ne ſemblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le ſien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ſes maîtres, et comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'exiſtence de tous les Dieux des autres nations (15).

Il eſt sûr que *Minos* était un légiſlateur très-ſévère, puiſqu'on ſuppoſa qu'après ſa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers; il eſt évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une aſſez grande partie de l'Aſie et de l'Europe.

Orphée eſt un perſonnage auſſi réel que *Minos;* il eſt vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; c'eſt probablement parce qu'il n'était pas né dans la Gréce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'exiſtence du premier *Orphée*, ſur un paſſage de *Cicéron*, dans ſon excellent livre de la Nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Ariſtote* ne croyait pas que

(15) Quoi qu'en aient dit les critiques de M. *de Voltaire*, ce *Joſephe*, était un fripon qui ne croyait pas plus à *Moïſe* qu'à *Minos;* ſon raiſonnement ſe réduit à ceci: Vous regardez *Minos* comme un héros, quoiqu'il ſe ſoit dit inſpiré; pourquoi n'avez-vous pas la même indulgence pour *Moïſe?*

cet *Orphée* eût été chez les Grecs ; mais *Ariſtote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'eſt pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée :* les myſtères qui portent ſon nom lui rendaient témoignage. *Pauſanias*, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ſes vers étaient chantés dans les cérémonies religieuſes, de préférence à ceux d'*Homère*, qui ne vint que long-temps après lui. On ſait bien qu'il ne deſcendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aérienne, ombre du corps, manes, ſouffle léger, ame inconnue, ame incompréhenſible, mais exiſtante, et la croyance des peines et des récompenſes dans une autre vie, étaient admiſes dans toute la Gréce, dans les Iles, dans l'Aſie, dans l'Egypte.

Les Juifs ſeuls parurent ignorer abſolument ce myſtère ; le livre de leurs lois n'en dit pas un ſeul mot ; on n'y voit que des peines et des récompenſes temporelles. Il eſt dit dans l'Exode : *Honore ton père et ta mère, afin qu'Adonaï prolonge tes jours ſur la terre ;* et le livre du Zend (Porte 11) dit : *Honore ton père et ta mère, afin de mériter le ciel.*

Warburton, le commentateur de *Shakeſpeare*, et de plus, auteur de la Légation de *Moïſe*, n'a pas laiſſé de démontrer, dans cette Légation, que *Moïſe* n'a jamais fait mention de l'immortalité de l'ame. Il a même prétendu que ce dogme n'eſt point du tout néceſſaire dans une théocratie. Tout le clergé anglican s'eſt révolté contre la plupart de ſes opinions, et ſur-tout, contre l'abſurde arrogance avec laquelle il les débite dans ſa compilation trop pédanteſque. Mais tous les théologiens de cette ſavante Egliſe ſont convenus que le dogme de l'immortalité n'eſt pas ordonné dans le Pentateuque. Cela eſt, en effet, plus clair que le jour.

Arnaud, le grand *Arnaud*, eſprit ſupérieur en tout à *Warburton*, avait dit, long-temps avant lui, dans ſa belle apologie de Port-Royal, ces propres paroles : *C'eſt le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui eſt des plus communes, et qui eſt atteſtée par tous les pères, que les promeſſes de l'ancien teſtament n'étaient que temporelles et terreſtres, et que les Juifs n'adoraient* DIEU *que pour les biens charnels.*

On a objecté que ſi les Perſes, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines et des récompenſes éternelles, les Hébreux pouvaient bien auſſi

les croire : que ſi tous les légiſlateurs de l'antiquité ont établi de ſages lois ſur ce fondement, *Moïſe* pouvait bien en uſer de même : que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation ; que s'il les ſavait et les cachait, il en était encore plus indigne.

On répond à ces argumens, que DIEU, dont *Moïſe* était l'organe, daignait ſe proportionner à la groſſièreté des Juifs. Je n'entre point dans cette queſtion épineuſe ; et, reſpectant toujours tout ce qui eſt divin, je continue l'examen de l'hiſtoire des hommes.

DES SECTES DES GRECS.

IL paraît que chez les Egyptiens, chez les Perſans, chez les Chaldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une ſecte de philoſophie. Les prêtres de toutes ces nations, étant tous d'une race particulière, ce qu'on appelait *la ſageſſe*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue ſacrée, inconnue au peuple, ne laiſſait le dépôt de la ſcience qu'entre leurs mains. Mais, dans la Gréce, plus libre et plus heureuſe, l'accès de la raiſon fut ouvert à tout le monde ; chacun donna l'eſſor à ſes idées ; et c'eſt ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'eſt ainſi que, de nos jours, la nation anglaiſe eſt devenue la plus éclairée,

parce qu'on peut penſer impunément chez elle.

Les ſtoïques admirent une ame univerſelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivans ſe replongeaient. Les épicuriens nièrent qu'il y eût une ame, et ne connurent que des principes phyſiques. Ils ſoutinrent que les Dieux ne ſe mêlaient pas des affaires des hommes ; et on laiſſa les épicuriens en paix, comme ils y laiſſaient les Dieux.

Les écoles retentirent, depuis *Thalès* juſqu'au temps de *Platon* et d'*Ariſtote*, de diſputes philoſophiques, qui toutes décèlent la ſagacité et la folie de l'eſprit humain, ſa grandeur et ſa faibleſſe. On argumenta preſque toujours ſans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième ſiècle, où nous commençâmes à raiſonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas ; tous les philoſophes étaient inintelligibles : il l'était autant que les autres, et s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel ſuccès aurait *Platon*, s'il paraiſſait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon ſens, et s'il leur diſait ces belles paroles qui ſont dans ſon Timée : *De la ſubſtance indiviſible et de la diviſible*, DIEU *compoſa une troiſième eſpèce de ſubſtance au milieu des deux, tenant de la nature* du même *et* de l'autre : *puis, prenant ces trois*

natures

natures enſemble, il les mêla toutes en une ſeule forme; et força la nature de l'ame à ſe mêler avec la nature du même : et les ayant mêlées avec la ſubſtance, et de ces trois ayant fait un ſuppôt, il le diviſa en portions convenables : chacune de ces portions était mêlée du même *et* de l'autre; *et de la ſubſtance il fit ſa diviſion* (16).

Enſuite il explique, avec la même clarté, le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes raiſonnables qui viendraient de lire l'Entendement humain de *Locke* prieraient *Platon* d'aller à ſon école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait, de temps en temps, de très-belles idées dans ſes ouvrages. Les Grecs avaient tant d'eſprit qu'ils en abusèrent; mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'eſt qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les penſées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il ſoit avéré que ſes opinions lui coûtèrent la vie; et il fut encore moins la victime de ſes opinions, que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on ſait combien ils s'en repentirent : on ſait qu'ils punirent ſes accuſateurs, et qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laiſſa une liberté

(16) Voyez, dans le Dictionnaire philoſophique, une note des éditeurs ſur *Platon*.

entière, non-ſeulement à la philoſophie, mais à toutes les religions (17). Elle recevait tous les dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il eſt inconteſtable que les Grecs reconnaiſſaient un Dieu ſuprême, ainſi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des dieux et des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée ;* on la retrouve cent fois dans *Homère :* tous les autres dieux ſont inférieurs. On peut les comparer aux péris des Perſes, aux génies des autres nations orientales. Tous les philoſophes, excepté les ſtratoniciens et les épicuriens, reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos*.

Ne craignons point de trop peſer ſur cette vérité hiſtorique, que la raiſon humaine commencée adora quelque puiſſance, quelque être qu'on croyait au-deſſus du pouvoir ordinaire,

(17) Les prêtres excitèrent plus d'une fois le peuple d'Athènes contre les philoſophes, et cette fureur ne fut fatale qu'à *Socrate*. Mais le repentir ſuivit bientôt le crime, et les accuſateurs furent punis. On peut donc prétendre avec raiſon que les Grecs ont été tolérans, ſur-tout ſi on les compare à nous, qui avons immolé à la ſuperſtition des milliers de victimes, par des ſupplices recherchés, et en vertu de lois permanentes ; à nous, dont la ſombre fureur s'eſt perpétuée pendant plus de quatorze ſiècles, ſans interruption ; à nous enfin, chez qui les lumières ont plutôt arrêté que détruit le fanatiſme, qui s'immole encore des victimes, et dont les partiſans payent encore des apologiſtes pour juſtifier ſes anciennes fureurs.

ſoit le ſoleil, ſoit la lune ou les étoiles ; que la raiſon humaine cultivée adora, malgré toutes ſes erreurs, un Dieu ſuprême, maître des élémens et des autres dieux ; et que toutes les nations policées, depuis l'Inde juſqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique pluſieurs ſectes de philoſophes euſſent une opinion contraire.

DE ZALEUCUS, ET DE QUELQUES AUTRES LÉGISLATEURS.

J'OSE ici défier tous les moraliſtes et tous les légiſlateurs, et je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau et de plus utile, que l'exorde des lois de *Zaleucus* qui vivait avant *Pythagore*, et qui fut le premier magiſtrat des Locriens.

Tout citoyen doit être perſuadé de l'exiſtence de la Divinité. Il ſuffit d'obſerver l'ordre et l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le haſard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriſer ſon ame, la purifier, en écarter tout mal ; perſuadé que DIEU *ne peut être bien ſervi par les pervers, et qu'il ne reſſemble point aux miſérables mortels qui ſe laiſſent toucher par de magnifiques cérémonies, et par de ſomptueuſes offrandes. La vertu ſeule, et la diſpoſition conſtante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juſte dans ſes principes et dans la pratique, c'eſt*

ainſi qu'on ſe rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la juſtice; mais ceux que leurs paſſions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, ſimples habitans, doivent être avertis de ſe ſouvenir des dieux; et de penſer ſouvent aux jugemens ſévères qu'ils exercent contre les coupables. Qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le ſouvenir des fautes amène les remords et le vain repentir de n'avoir pas ſoumis toutes ſes actions à l'équité.

Chacun doit donc ſe conduire, à tout moment, comme ſi ce moment était le dernier de ſa vie: mais ſi un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels; qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie malfeſant; qu'il ſe jette ſur-tout entre les bras des gens de bien, dont les conſeils le ramèneront à la vertu, en lui repréſentant la bonté de DIEU *et ſa vengeance.*

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puiſſe préférer à ce morceau ſimple et ſublime, dicté par la raiſon et par la vertu, dépouillé d'enthouſiaſme et de ces figures giganteſques que le bon ſens déſavoue.

Charondas, qui ſuivit *Zaleucus*, s'expliqua de même. Les *Platon*, les *Cicéron*, les divins

Antonin, n'eurent point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique, en cent endroits, ce *Julien* qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui ſit tant d'honneur à la naturelle; *Julien*, le ſcandale de notre Egliſe et la gloire de l'Empire romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorans, et non les punir; les plaindre, et non les haïr. Le devoir d'un empereur eſt d'imiter* DIEU: *l'imiter, c'eſt d'avoir le moins de beſoins, et de faire le plus de bien qu'il eſt poſſible.* Que ceux donc qui inſultent l'antiquité, apprennent à la connaître; qu'ils ne confondent pas les ſages légiſlateurs avec des conteurs de fables; qu'ils ſachent diſtinguer les lois des plus ſages magiſtrats, et les uſages ridicules des peuples; qu'ils ne diſent point: On inventa des cérémonies ſuperſtitieuſes, on prodigua de faux oracles et de faux prodiges; donc tous les magiſtrats de la Gréce et de Rome, qui les toléraient, étaient des aveugles trompés et des trompeurs; c'eſt comme s'ils diſaient: Il y a des bonzes à la Chine qui abuſent la populace; donc le ſage *Confucius* était un miſérable impoſteur.

On doit, dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, rougir de ces déclamations que l'ignorance a ſi ſouvent débitées contre des

ſages qu'il fallait imiter, et non calomnier. Ne ſait-on pas que dans tous pays, le vulgaire eſt imbécille, ſuperſtitieux, inſenſé? N'y a-t-il pas eu des convulſionnaires dans la patrie du chancelier de l'*Hoſpital*, de *Charron*, de *Montagne*, de *la Motte-le-Vayer*, de *Deſcartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Monteſquieu?* N'y a-t-il pas des méthodiſtes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute eſpèce, dans le pays qui eut le bonheur de donner naiſſance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels *Newton* et *Locke*, et à une foule de grands hommes?

DE BACCHUS.

EXCEPTÉ les fables viſiblement allégoriques, comme celles des *Muſes*, de *Vénus*, des *Grâces*, de l'*Amour*, de *Zéphyre* et de *Flore*, et quelques-unes de ce genre, toutes les autres ſont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* et à *Quinault*, et d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres. Mais il en eſt une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité : c'eſt la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionyſios*, fils de Dieu, a-t-il été un perſonnage

véritable ? Tant de nations en parlent, ainſi que d'*Hercule :* on a célébré tant d'*Hercules* et tant de *Bacchus* différens, qu'on peut ſuppoſer qu'en effet il y a eu un *Bacchus*, ainſi qu'un *Hercule.*

Ce qui eſt indubitable, c'eſt que dans l'Egypte, dans l'Aſie et dans la Gréce, *Bacchus*, ainſi qu'*Hercule*, étaient reconnus pour demi-dieux ; qu'on célébrait leurs fêtes ; qu'on leur attribuait des miracles ; qu'il y avait des myſtères inſtitués au nom de *Bacchus*, avant qu'on connût les livres juifs.

On ſait aſſez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers, que du temps de *Ptolomée Philadelphe*, environ deux cents trente ans avant notre ère. Or, avant ce temps, l'Orient et l'Occident retentiſſaient des orgies de *Bacchus.* Les vers attribués à l'ancien *Orphée*, célèbrent les conquêtes et les bienfaits de ce prétendu demi-dieu. Son hiſtoire eſt ſi ancienne que les pères de l'égliſe ont prétendu que *Bacchus* était *Noé ;* parce que *Bacchus* et *Noé* paſſent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* fut élevé à Nyſe, ville d'Ethiopie, que d'autres placent dans l'Arabie heureuſe. Les vers orphiques lui donnent le nom de *Misès.* Il réſulte des recherches

du ſavant *Huet*, ſur l'hiſtoire de *Bacchus*, qu'il fut ſauvé; qu'il fut inſtruit des ſecrets des dieux ; qu'il avait une verge qu'il changeait en ſerpent quand il voulait ; qu'il paſſa la mer Rouge à pied ſec; comme *Hercule* paſſa depuis, dans ſon gobelet, le détroit de Calpé et d'Abila ; que quand il alla dans les Indes, lui et ſon armée jouiſſaient de la clarté du ſoleil pendant la nuit; qu'il toucha de ſa baguette enchantereſſe les eaux du fleuve Oronte et de l'Hidaſpe, et que ces eaux s'écoulèrent pour lui laiſſer un paſſage libre. Il eſt dit même qu'il arrêta le cours du ſoleil et de la lune. Il écrivit ſes lois ſur deux tables de pierre. Il était anciennement repréſenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de ſa tête.

Il n'eſt pas étonnant après cela, que pluſieurs ſavans hommes, et ſur-tout *Bochart* et *Huet*, dans nos derniers temps, aient prétendu que *Bacchus* eſt une copie de *Moïſe* et de *Joſué*. Tout concourt à favoriſer la reſſemblance : car *Bacchus* s'appelait chez les Egyptiens *Arſaph*, et parmi les noms que les pères ont donnés à *Moïſe*, on y trouve celui d'*Oſaſirph*.

Entre ces deux hiſtoires qui paraiſſent ſemblables en tant de points, il n'eſt pas douteux que celle de *Moïſe* ne ſoit la vérité, et que celle de *Bacchus* ne ſoit la fable ; mais il paraît

que cette fable était connue des nations, long-temps avant que l'hiſtoire de *Moïſe* fût parvenue juſqu'à elles. Aucun auteur grec n'a cité *Moïſe*, avant *Longin*, qui vivait ſous l'empereur *Aurélien;* et tous avaient célébré *Bacchus*.

Il paraît inconteſtable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, et dont ils n'avaient pas la moindre connaiſſance; livre d'ailleurs ſi rare chez les Juifs mêmes, que ſous le roi *Joſias* on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire; livre preſque entièrement perdu, pendant l'eſclavage des Juifs tranſportés en Chaldée, et dans le reſte de l'Aſie; livre reſtauré enſuite par *Eſdras*, dans les temps floriſſans d'Athènes et des autres républiques de la Gréce; temps où les myſtères de *Bacchus* étaient déjà inſtitués.

DIEU permit donc que l'eſprit de menſonge divulguât les abſurdités de la vie de *Bacchus*, chez cent nations; avant que l'eſprit de vérité fît connaître la vie de *Moïſe* à aucun peuple, excepté aux Juifs.

Le ſavant évêque d'Avranches, frappé de cette étonnante reſſemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïſe* était non-ſeulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Oſiris* des Egyptiens. Il ajoute même (*n*), pour allier les contraires,

(*n*) Propoſition IV, pages 79 et 87.

que *Moïſe* était auſſi leur *Typhon*, c'eſt-à-dire, qu'il était à la fois le bon et le mauvais principe, le protecteur et l'ennemi, le dieu et le diable reconnus en Egypte.

Moïſe, ſelon ce ſavant homme, eſt le même que *Zoroaſtre*. Il eſt *Eſculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Perſée*, *Romulus*, *Vertumne*, et enfin *Adonis* et *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'eſt que *Virgile* a dit :

Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or, *Moïſe* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* eſt encore meilleure : c'eſt que quelquefois on repréſentait *Priape* avec un âne, que les Juifs paſsèrent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïſe* pouvait fort bien être comparée au ſceptre de *Priape* (*o*).

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Moſi.

Voilà ce que *Huet* appelle ſa démonſtration. Elle n'eſt pas, à la vérité, géométrique. Il eſt à croire qu'il en rougit, les dernières années de ſa vie, et qu'il ſe ſouvenait de ſa démonſtration, quand il fit ſon Traité de la faibleſſe de l'eſprit humain, et de l'incertitude de ſes connaiſſances.

(*o*) *Huet*, page 110.

DES MÉTAMORPHOSES CHEZ LES GRECS, RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'OPINION de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoſes, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination et qui l'amuſe, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez perſuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval auſſi.

Les métamorphoſes recueillies par *Ovide*, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un pythagoricien, un brame, un chaldéen, un égyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poiſſon en Syrie; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs, dans des temps très-poſtérieurs, écrivent que *Nabuchodonoſor* fut changé en bœuf, ſans compter la femme de *Lot*, transformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle, quoique paſſagère, que toutes les apparitions des dieux et des génies ſous la forme humaine?

Un Dieu ne peut guère ſe communiquer à nous, qu'en ſe métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau

cygne, pour jouir de *Léda ;* mais ces cas ſont rares : et dans toutes les religions, la Divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des dieux, s'ils ſe préſentaient à nous en crocodiles ou en ours.

Enfin, les dieux ſe métamorphosèrent preſque par-tout ; et dès que nous fumes inſtruits des ſecrets de la magie, nous nous métamorphosâmes nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changèrent en loups : le mot de loup-garou atteſte encore, parmi nous, cette belle métamorphoſe.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces tranſmutations, et tous les prodiges de cette eſpèce, c'eſt qu'on ne peut prouver, en forme, leur impoſſibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira : Un dieu vint hier chez moi ſous la figure d'un beau jeune homme, et ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le dieu a daigné lui faire. Mon frère, qui a oſé en douter, a été changé en loup ; il court, et hurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, ſi l'homme devenu loup vous affirme qu'il a ſubi en effet cette métamorphoſe, vous ne pouvez démontrer que la choſe n'eſt pas vraie. Vous n'auriez d'autre

reſſource que d'aſſigner, devant les juges, le jeune homme qui a contrefait le dieu, et fait l'enfant à la demoiſelle; qu'à faire obſerver l'oncle loup-garou, et à prendre des témoins de ſon impoſture. Mais la famille ne s'expoſera pas à cet examen; elle vous ſoutiendra, avec les prêtres du canton, que vous êtes un profane et un ignorant; ils vous feront voir que puiſqu'une chenille eſt changée en papillon, un homme peut tout auſſi aiſément être changé en bête : et ſi vous diſputez, vous ſerez déféré à l'inquiſition du pays, comme un impie qui ne croit ni aux loups-garous, ni aux dieux qui engroſſent les filles.

DE L'IDOLATRIE.

Après avoir lu tout ce que l'on a écrit ſur l'idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion préciſe. Il ſemble que *Locke* ſoit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, et à ne point parler au haſard. Le terme qui répond à idolâtrie ne ſe trouve dans aucune langue ancienne; c'eſt une expreſſion des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais ſervi avant le ſecond ſiècle de notre ère. C'eſt un terme de reproche, un mot injurieux : jamais aucun peuple n'a pris la

qualité d'idolâtre ; jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image, comme le Dieu ſuprême de la nature. Les anciens Chaldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes n'eurent long-temps ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le ſoleil, les aſtres et le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appelés idolâtres ! Ils révéraient ce qu'ils voyaient : mais certainement révérer le ſoleil et les aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un ouvrier ; c'eſt avoir un culte erroné, mais ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Egyptiens aient adoré réellement le chien *Anubis*, et le bœuf *Apis ;* qu'ils aient été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la divinité, et comme un emblême du bien que leur *Isheth*, leur *Iſis*, feſait aux hommes ; pour croire même qu'un rayon céleſte animait ce bœuf et ce chien conſacrés ; il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue : une bête n'eſt pas une idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte, avant que d'avoir des ſculpteurs ; et il eſt clair que ces hommes ſi anciens ne pouvaient point être appelés idolâtres. Il reſte donc à ſavoir, ſi ceux qui firent enfin placer les ſtatues dans les temples, et

qui firent révérer ces ſtatues, ſe nommèrent adorateurs de ſtatues, et leurs peuples adorateurs de ſtatues : c'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais, en ne prenant point le titre d'idolâtres, l'étaient-ils en effet ? était-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de *Bel*, à Babylone, était le Maître, le DIEU, le Créateur du monde ? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même ? n'eſt-ce pas, (s'il eſt permis de comparer les uſages de notre ſainte religion avec les uſages antiques), n'eſt-ce pas comme ſi l'on diſait que nous adorons la figure du père éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme et d'un enfant, la figure d'une colombe ? Ce ſont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons ſi peu, que, quand ces ſtatues ſont de bois, on s'en chauffe dès qu'elles pourriſſent, on en érige d'autres ; elles ſont de ſimples avertiſſemens qui parlent aux yeux et à l'imagination. Les Turcs et les réformés croient que les catholiques ſont idolâtres, mais les catholiques ne ceſſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue, ni qu'on croie que cette ſtatue eſt le DIEU ſuprême. Il n'y avait

qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ſes ſtatues ; or, ce *Jupiter*, qu'on croyait lancer la foudre, était ſuppoſé habiter les nuées, ou le mont Olympe, ou la planète qui porte ſon nom ; et ſes figures ne lançaient point la foudre, et n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olympe ; toutes les prières étaient adreſſées aux dieux immortels, et aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, et des ſuperſtitieux crurent que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même crédulité ? mais jamais, chez aucun peuple, ces abſurdités ne furent la religion de l'Etat. Quelque vieille imbécille n'aura pas diſtingué la ſtatue et le dieu ; ce n'eſt pas une raiſon d'affirmer que le gouvernement penſait comme cette vieille. Les magiſtrats voulaient qu'on révérât les repréſentations des dieux adorés, et que l'imagination du peuple fût fixée par ces ſignes viſibles. C'eſt préciſément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui repréſentent DIEU le père ſous la forme d'un vieillard, et on ſait bien que DIEU n'eſt pas un vieillard. On a des images de pluſieurs ſaints qu'on vénère, et on ſait bien que ces ſaints ne ſont pas DIEU le père.

De

De même, ſi on oſe le dire, les anciens ne ſe méprenaient pas entre les demi-dieux, les dieux, et le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des ſtatues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté eſt donc idolâtre auſſi; et ſi elle ne l'eſt pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un ſeul poëte, un ſeul philoſophe, un ſeul homme d'Etat, qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze ou du bois. Les témoignages du contraire ſont innombrables : les nations idolâtres ſont donc comme les ſorciers; on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur, *Dacier*, a conclu qu'on adorait réellement la ſtatue de *Priape*, parce qu'*Horace*, en feſant parler cet épouvantail, lui fait dire : *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain, s'il en ferait un dieu ou une eſcabelle, prit le parti d'en faire un dieu*, &c. Le commentateur cite le prophète *Baruch*, pour prouver que du temps d'*Horace*, on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle : il ne voit pas qu'*Horace* ſe moque, et du prétendu dieu, et de ſa ſtatue. Il ſe peut qu'une de ſes ſervantes, en voyant cette énorme figure, crût qu'elle avait quelque

chose de divin ; mais assurément, tous ces *Priapes* de bois, dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il est dit que *Moïse*, malgré la loi divine, de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en procession ; mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple ; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des dieux. Si donc, dans le temple des juifs et dans les nôtres, on a respecté des statues sans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations? ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.

DES ORACLES.

Il est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas ; mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuse et disciplinée, conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent, suivi de peu de troupes

mal armées, mal poſtées, et dont vous ſavez que la moitié le trahit ; vous prédiſez que ce capitaine ſera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme et une fille s'aiment éperdument ; vous les avez obſervés ſortant l'un et l'autre de la maiſon paternelle ; vous annoncez que dans peu cette fille ſera enceinte ; vous ne vous trompez guère. Toutes les prédictions ſe réduiſent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui ſe ſont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée, eſt celle que fit ce traître *Flavien Joſephe* à *Veſpaſien* et *Titus* ſon fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Veſpaſien* et *Titus* adorés des armées romaines dans l'Orient, et *Néron* déteſté de tout l'empire. Il oſe, pour gagner les bonnes grâces de *Veſpaſien*, lui prédire, au nom du dieu des juifs (*p*), que lui et ſon fils ſeront empereurs : ils le furent en effet ; mais il eſt évident que *Joſephe* ne riſquait rien. Si *Veſpaſien* ſuccombe un jour en prétendant à l'empire, il n'eſt pas en état de punir *Joſephe ;* s'il eſt empereur, il le récompenſe ; et tant qu'il ne règne pas, il eſpère régner. *Veſpaſien* fait dire à ce *Joſephe*, que s'il eſt prophète, il devait avoir prédit la priſe

(*p*) *Joſephe*, livre III, chapitre XXVIII.

de Jotapat, qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine ; *Joſephe* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien ſurprenant. Quel commandant, en ſoutenant un ſiége dans une petite place, contre une grande armée, ne prédit pas que la place ſera priſe ?

Il n'était pas bien difficile de ſentir qu'on pouvait s'attirer le reſpect et l'argent de la multitude en feſant le prophète, et que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque ſaurait le tromper. Il y eut partout des devins, mais ce n'était pas aſſez de ne prédire qu'en ſon propre nom, il fallait parler au nom de la divinité ; et depuis les prophètes de l'Egypte, qui s'appelaient les *Voyans*, juſqu'à *Ulpius*, prophète du mignon de l'empereur *Adrien* devenu dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans ſacrés qui firent parler les dieux pour ſe moquer des hommes. On ſait aſſez comment ils pouvaient réuſſir : tantôt, par une réponſe ambiguë qu'ils expliquaient enſuite comme ils voulaient ; tantôt, en corrompant des domeſtiques ; en s'informant d'eux ſecrètement des aventures des dévots qui venaient les conſulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît, de la part de Dieu, ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophètes paſſaient pour ſavoir le paſſé, le préſent et l'avenir ; c'eſt l'éloge qu'*Homère* fait de *Calchas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le ſavant *van-Dale* et le judicieux *Fontenelle*, ſon rédacteur, ont dit des oracles. Ils ont dévoilé avec ſagacité des ſiècles de fourberie ; et le jéſuite *Baltus* montra bien peu de ſens, ou beaucoup de malignité, quand il ſoutint contre eux la vérité des oracles païens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté et de vérité eût lâché les diables de l'enfer, pour venir faire ſur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même ; pour rendre des oracles.

Ou ces diables diſaient vrai, et en ce cas, il était impoſſible de ne les pas croire ; et Dieu, appuyant toutes les fauſſes religions par des miracles journaliers, jetait lui-même l'univers entre les bras de ſes ennemis : ou ils diſaient faux ; et en ce cas, Dieu déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus abſurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choiſit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inſpirées, c'eſt-à-dire, à proférer de bonne

foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune Pythie montait ſur un trépied, poſé dans l'ouverture d'un trou dont il ſortait une exhalaiſon prophétique. L'eſprit divin entrait ſous la robe de la Pythie par un endroit fort humain; mais depuis qu'une jolie Pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : et je crois que c'eſt la raiſon pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de ſon crédit.

Les divinations, les augures, étaient des eſpèces d'oracles, et ſont, je crois, d'une plus haute antiquité; car il fallait bien des cérémonies, bien du temps, pour achalander un oracle divin qui ne pouvait ſe paſſer de temple et de prêtres; et rien n'était plus aiſé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art ſe ſubdiviſa en mille façons; on prédit, par le vol des oiſeaux, par le foie des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés ſur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina; et ſouvent même par un pur enthouſiaſme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année? c'était, pour ce village, le grand dont la mort était prédite : une barque de pêcheurs était-elle ſubmergée? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége eſt un ſorcier, ſoit que ces prédictions ſoient accomplies, ſoit qu'elles ne le ſoient pas; car ſi quelque événement les favoriſe, ſa magie eſt démontrée : ſi les événemens ſont contraires, on applique la prédiction à tout autre choſe, et l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du nord qui détruirait tout; ce peuple ne vient point; mais un vent du nord fait geler quelques vignes, c'eſt ce qui a été prédit par *Mathieu Lansberge.* Quelqu'un oſe-t-il douter de ſon ſavoir? auſſi-tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, et les aſtrologues le traitent même de petit eſprit et de méchant raiſonneur.

Les Sunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de *Mahomet.* L'étoile *Aldebaran* avait été en grande vénération chez les Arabes, elle ſignifie l'œil du taureau; cela voulait dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les

Arabes ; et que, comme un taureau, il frapperait ſes ennemis de ſes cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie ; on en feſait de grandes haies qui préſervaient les moiſſons de l'ardeur du ſoleil ; *Mahomet* eſt l'acacia qui doit couvrir la terre de ſon ombre ſalutaire. Les Turcs ſenſés rient de ces bêtiſes ſubtiles ; les jeunes femmes n'y penſent pas ; les vieilles dévotes y croient ; et celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enſeigne des ſottiſes, courrait riſque d'être empalé. Il y a eu des ſavans qui ont trouvé l'hiſtoire de leur temps dans l'Iliade et dans l'Odyſſée ; mais ces ſavans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'aſſurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ſes oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu, qui avait été trompé, attribuait ſa défaite à quelque faute commiſe envers les dieux, après l'oracle rendu ; il eſpérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainſi, preſque toute la terre s'eſt nourrie d'illuſion. Il n'y eut preſque point de peuple qui ne conſervât dans ſes archives, ou qui n'eût, par la tradition orale, quelque

prédiction

prédiction qui l'assurait de la conquête du monde, c'est-à-dire, des nations voisines; point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussitôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre presque inconnu, entre l'anti-Liban, l'Arabie déserte et la pétrée, espérèrent, comme les autres peuples, d'être les maîtres de l'univers; fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique, et qu'ils entendaient dans le sens littéral.

DES SIBYLLES CHEZ LES GRECS, ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES AUTRES NATIONS.

Lorsque presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui, sans être attachées à aucun temple, s'avisèrent de prophétiser pour leur compte. On les appela *Sibylles*, mot grec du dialecte de Laconie, qui signifie conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales, en divers pays. On sait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome, à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jeta au feu les six premiers livres, et exigea autant d'argent des trois restans, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya.

Ils furent, dit-on, conſervés à Rome juſqu'au temps de *Sylla*, et furent conſumés dans un incendie du capitole.

Mais comment ſe paſſer des prophéties des ſibylles ? On envoya trois ſénateurs à Erythre, ville de Gréce, où l'on gardait précieuſement un millier de mauvais vers grecs qui paſſaient pour être de la façon de la ſibylle *Erythrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La ſibylle *Erythrée* avait tout prédit : il en était de ſes prophéties comme de celles de *Noſtradamus* parmi nous ; et l'on ne manquait pas, à chaque événement, de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la ſibylle.

Auguſte, qui craignait, avec raiſon, qu'on ne trouvât dans cette rapſodie quelques vers qui autoriſeraient des conſpirations, défendit, ſous peine de mort, qu'aucun romain eût chez lui des vers ſibyllins : défenſe digne d'un tyran ſoupçonneux, qui conſervait avec adreſſe un pouvoir uſurpé par le crime.

Les vers ſibyllins furent reſpectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continſſent la vérité, puiſqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans ſon églogue ſur la naiſſance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Druſus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la ſibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet

enfant, qui mourut bientôt après, ramènerait le ſiècle d'or. La ſibylle *Erythrée* avait, diſait-on alors, prophétiſé auſſi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à *Auguſte*, ou à ſon favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la ſibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne ſont jamais que pour les grands ; les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des ſibylles étant donc toujours en très-grande réputation, les premiers chrétiens, trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les Gentils par leurs propres armes. *Hermas* et S^t *Juſtin* paſſent pour être les premiers qui eurent le malheur de ſoutenir cette impoſture. S^t *Juſtin* cite des oracles de la ſibylle de Cumes, débités par un chrétien qui avait pris le nom d'*Iſtape*, et qui prétendait que ſa ſibylle avait vécu du temps du déluge. St *Clément* d'Alexandrie, (dans ſes Stromates, liv. VI,) aſſure que l'apôtre St *Paul* recommande, dans ſes épîtres, *la lecture des ſibylles qui ont manifeſtement prédit la naiſſance du fils de* DIEU.

Il faut que cette épître de St *Paul* ſoit perdue ; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de St *Paul*. Il courait dans ce temps-là parmi les chrétiens une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les prophéties de

Jaldabaſt, celles de *Seth*, d'*Enoch* et de *Cham*; la pénitence d'*Adam*; l'hiſtoire de *Zacharie*, père de St *Jean*; l'évangile des Egyptiens; l'évangile de St *Pierre*, d'*André*, de *Jacques*; l'évangile d'*Eve*; l'apocalypſe d'*Adam*; les lettres de JESUS-CHRIST, et cent autres écrits, dont il reſte à peine quelques fragmens enſevelis dans des livres qu'on ne lit guère.

L'Egliſe chrétienne était alors partagée en ſociété judaïſante, et ſociété non-judaïſante. Ces deux ſociétés étaient diviſées en pluſieurs autres. Quiconque ſe ſentait un peu de talent écrivait pour ſon parti. Il y eut plus de cinquante évangiles juſqu'au concile de Nicée; il ne nous en reſte aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *Jacques*, de l'*Enfance*, et de *Nicodème*. On forgea ſur-tout des vers attribués aux anciennes ſibylles. Tel était le reſpect du peuple pour ces oracles ſibyllins, qu'on crut avoir beſoin de cet appui étranger pour fortifier le chriſtianiſme naiſſant. Non-ſeulement on fit des vers grecs ſibyllins, qui annonçaient JESUS-CHRIST; mais on les fit en acroſtiches, de manière que les lettres de ces mots, *Jeſous Chreiſtos ïos Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'eſt dans ces poëſies qu'on trouve cette prédiction:

Avec cinq pains et deux poiſſons
Il nourrira cinq mille hommes au déſert ;
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner, en faveur du chriſtianiſme, le ſens des vers de la quatrième églogue de *Virgile :*

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Les temps de la ſibylle enfin ſont arrivés :
Un nouveau rejeton deſcend du haut des cieux.

Cette opinion eut un ſi grand cours dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, que l'empereur *Conſtantin* la ſoutint hautement. Quand un empereur parlait, il avait ſurement raiſon. *Virgile* paſſa long-temps pour un prophète. Enfin, on était ſi perſuadé des oracles des ſibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'eſt pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvet ſæclum in favillâ,
Teſte David cum ſibyllâ.

Il mettra l'univers en cendres,
Témoin la ſibylle et David.

Parmi les prédictions attribuées aux ſibylles, on feſait ſur-tout valoir le règne de mille ans, que les pères de l'Egliſe adoptèrent juſqu'au temps de *Théodoſe II.*

Ce règne de JESUS-CHRIST pendant mille ans sur la terre, était fondé d'abord sur la prophétie de St *Luc*, chap. XXI; prophétie mal entendue, que JESUS-CHRIST *viendrait dans les nuées, dans une grande puissance et dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée.* La génération avait passé; mais St *Paul* avait dit aussi, dans sa première épître aux Thessaloniciens, chap. IV:

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, et qui sommes réservés pour son avénement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil.

Car aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange, et par le son de la trompette de DIEU; *le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts en* JESUS-CHRIST *ressusciteront les premiers.*

Puis, nous autres qui sommes vivans, et qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur, au milieu de l'air; et ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que *Paul* dise que c'est le Seigneur lui-même qui lui avait parlé; car *Paul*, loin d'avoir été un des disciples de CHRIST, avait été long-temps un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'Apocalypse avait dit aussi, chap. XX, que

les juſtes *régneraient ſur la terre pendant mille ans avec* JESUS-CHRIST.

On s'attendait donc à tout moment que JESUS-CHRIST deſcendrait du ciel pour établir ſon règne, et rebâtir Jéruſalem, dans laquelle les chrétiens devaient ſe réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jéruſalem était annoncée dans l'Apocalypſe : *Moi, Jean, je vis la nouvelle Jéruſalem qui deſcendait du ciel, parée comme une épouſée..... Elle avait une grande et haute muraille, douze portes, et un ange à chaque porte..... douze fondemens où ſont les noms des apôtres de l'agneau..... Celui qui me parlait avait une toiſe d'or, pour meſurer la ville, les portes et la muraille. La ville eſt bâtie en carré, elle eſt de douze mille ſtades ; ſa longueur, ſa largeur et ſa hauteur ſont égales.... Il en meſura auſſi la muraille, qui eſt de cent quarante-quatre coudées..... cette muraille était de jaſpe, et la ville était d'or, &c.*

On pouvait ſe contenter de cette prédiction, mais on voulut encore avoir pour garant une ſibylle, à qui on fait dire à peu-près les mêmes choſes. Cette perſuaſion s'imprima ſi fortement dans les eſprits, que S^t *Juſtin*, dans ſon dialogue contre *Triphon*, dit *qu'il en eſt convenu ; et que* JESUS *doit venir dans cette Jéruſalem boire et manger avec ſes diſciples.*

St *Irénée* le livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à St *Jean* l'évangéliste ces paroles : *Dans la nouvelle Jérusalem, chaque cep de vigne produira dix mille branches, et chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin ; et quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira : prends-moi, je suis meilleur que lui* (*q*).

Ce n'était pas assez que la sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jérusalem descendre du ciel, pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi (*r*) : *Nous confessons que le royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection, dans la cité de Jérusalem apportée du ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux, et l'envie d'entendre et de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun, dans tous les temps. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, et l'Eglise parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

(*q*) *Irénée*, ch. xxxv, liv. V. (*r*) *Tert.* contre *Marcion*, liv. III.

DES MIRACLES.

REVENONS toujours à la nature de l'homme; il n'aime que l'extraordinaire; et cela eſt ſi vrai, que ſitôt que le beau, le ſublime eſt commun, il ne paraît plus ni beau ni ſublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre; et on va juſqu'à l'impoſſible. L'hiſtoire ancienne reſſemble à celle de ce chou plus grand qu'une maiſon, et à ce pot plus grand qu'une égliſe, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord ſignifiait *choſe admirable?* Nous avons dit, c'eſt ce que la nature ne peut opérer; c'eſt ce qui eſt contraire à toutes ſes lois. Ainſi l'anglais qui promit au peuple de Londres de ſe mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons, ſans difficulté, aux vrais miracles opérés dans notre ſainte religion, et chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, et nous ne raiſonnons que ſuivant les règles du bon ſens, toujours ſoumiſes à la révélation.

Quiconque n'eſt pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux lois éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas poſſible que DIEU dérange ſon propre ouvrage; il ſait que tout eſt lié dans l'univers, par des chaînes que rien ne peut rompre. Il ſait que DIEU étant immuable, ſes lois le ſont auſſi; et qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, ſans que la nature entière ſoit dérangée.

Si *Jupiter*, en couchant avec *Alcmène*, fait une nuit de vingt-quatre heures, lorſqu'elle devait être de douze, il eſt néceſſaire que la terre s'arrête dans ſon cours, et reſte immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaiſſent la nuit ſuivante, il eſt néceſſaire auſſi que la lune et toutes les planètes ſe ſoient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes céleſtes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort reſſuſcite au bout de quelques jours; il faut que toutes les parties imperceptibles de ſon corps, qui s'étaient exhalées dans l'air, et que les vents avaient emportées au loin, reviennent ſe mettre chacune à leur place; que les vers et les oiſeaux, ou les autres animaux nourris de la ſubſtance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraiſſés des entrailles de cet homme auront

été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pie-grièches, ces pie-grièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun reſtitue préciſément ce qui appartenait au mort, ſans quoi ce ne ſerait plus la même perſonne. Tout cela n'eſt rien encore, ſi l'ame ne revient dans ſon hôtellerie.

Si l'Etre éternel, qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des lois immuables, devient contraire à lui-même en renverſant toutes ſes lois, ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de ſuppoſer un cas où le créateur et le maître de tout puiſſe changer l'ordre du monde, pour le bien du monde. Car, ou il a prévu le prétendu beſoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'eſt plus Dieu.

On dit que c'eſt pour faire plaiſir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel reſſuſcite *Pélops*, *Hippolyte*, *Hérès*, et quelques autres fameux perſonnages; mais il ne paraît pas vraiſemblable que le maître commun de l'univers oublie le ſoin de l'univers, en faveur de cet *Hippolyte* et de ce *Pélops*.

Plus les miracles ſont incroyables, ſelon les faibles lumières de notre eſprit, plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de

prodiges, qu'ils devinrent des choſes très-ordinaires. Auſſi ne s'aviſait-on pas de nier ceux de ſes voiſins. Les Grecs diſaient aux Egyptiens, aux nations aſiatiques : Les dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours ; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils ſe ſont mis quarante fois à la tête de nos armées ; ſi vous avez des métamorphoſes, nous en avons cent fois plus que vous ; ſi vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux diſcours. Il n'y a pas même juſqu'aux Romains, chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché : *Rome, prends garde à toi. Pline*, dans ſon livre huitième, dit qu'un chien parla, lorſque *Tarquin* fut chaſſé du trône. Une corneille, ſi l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le capitole, lorſqu'on allait aſſaſſiner *Domitien : Eſtai panta kalos*, c'eſt fort bien fait, tout eſt bien. C'eſt ainſi qu'un des chevaux d'*Achille*, nommé *Xante*, prédit à ſon maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'*Achille*, le bélier de *Phryxus* avait parlé, auſſi-bien que les vaches du mont Olympe. Ainſi, au lieu de réfuter les fables, on enchériſſait ſur elles. On feſait comme ce praticien, à qui on produiſait une fauſſe obligation ; il ne s'amuſa point à plaider, il produiſit ſur le champ une fauſſe quittance.

Il eſt vrai que nous ne voyons guère de morts reſſuſcités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guériſons miraculeuſes. Les Grecs, plus attachés à la métempſycoſe, eurent beaucoup de réſurrections. Ils tenaient ce ſecret des Orientaux, de qui toutes les ſciences et les ſuperſtitions étaient venues.

De toutes les guériſons miraculeuſes, les plus atteſtées, les plus authentiques ſont celles de cet aveugle à qui l'empereur *Veſpaſien* rendit la vue, et de ce paralytique auquel il rendit l'uſage de ſes membres. C'eſt dans Alexandrie que ce double miracle s'opère ; c'eſt devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens : c'eſt ſur ſon tribunal que *Veſpaſien* opère ces prodiges. Ce n'eſt pas lui qui cherche à ſe faire valoir, par des preſtiges dont un monarque n'a pas beſoin, ce ſont ces deux malades eux-mêmes qui, proſternés à ſes pieds, le conjurent de les guérir. Il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guériſon n'eſt pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés inſiſtent : *Sérapis* leur eſt apparu ; *Sérapis* leur a dit qu'ils ſeraient guéris par *Veſpaſien*. Enfin il ſe laiſſe fléchir, il les touche, ſans ſe flatter du ſuccès. La divinité, favorable à ſa modeſtie et à ſa vertu, lui communique ſon pouvoir ; à l'inſtant l'aveugle voit, et l'eſtropié marche. Alexandrie,

l'Egypte et tout l'Empire applaudiſſent à *Veſpaſien*, favori du ciel. Le miracle eſt conſigné dans les archives de l'Empire et dans toutes les hiſtoires contemporaines. Cependant, avec le temps, ce miracle n'eſt cru de perſonne, parce que perſonne n'a intérêt de le ſoutenir.

Si l'on en croit je ne ſais quel écrivain de nos ſiècles barbares, nommé *Helgaut*, le roi *Robert*, fils de *Hugues-Capet*, guérit auſſi un aveugle. Ce don des miracles, dans le roi *Robert*, fut apparemment la récompenſe de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confeſſeur de ſa femme, et ces chanoines d'Orléans, accuſés de ne pas croire l'infaillibilité et la puiſſance abſolue du pape; et par conſéquent d'être Manichéens: ou, ſi ce ne fut pas le prix de ces bonnes actions, ce fut celui de l'excommunication qu'il ſouffrit pour avoir couché avec la reine ſa femme.

Les philoſophes ont fait des miracles, comme les empereurs et les rois. On connaît ceux d'*Apollonios* de Thyane; c'était un philoſophe pythagoricien, tempérant, chaſte et juſte, à qui l'hiſtoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faibleſſes dont fut accuſé *Socrate*. Il voyagea chez les mages et chez les brachmanes, et fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeſte, donnant

toujours de ſages conſeils, et diſputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux dieux eſt admirable : *Dieux immortels ! accordez-nous ce que vous jugerez convenable, et dont nous ne ſoyons pas indignes.* Il n'avait nul enthouſiaſme ; ſes diſciples en eurent : ils lui ſupposèrent des miracles qui furent recueillis par *Philoſtrate.* Les Thyanéens le mirent au rang des demi-dieux, et les empereurs romains approuvèrent ſon apothéoſe. Mais, avec le temps, l'apothéoſe d'*Apollonios* eut le ſort de celle qu'on décernait aux empereurs romains, et la chapelle d'*Apollonios* fut auſſi déſerte, que le *Socratéion* élevé par les Athéniens à *Socrate.*

Les rois d'Angleterre, depuis St *Edouard* juſqu'au roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles, qu'aucuns médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, et ſes ſucceſſeurs s'en ſont abſtenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

DES TEMPLES.

On n'eut pas un temple auſſitôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Chaldéens,

les Perſans, qui révéraient les aſtres, ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices conſacrés ; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était-là leur temple. Celui de *Bel*, à Babylone, paſſe pour le plus ancien de tous ; mais ceux de *Brama*, dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée ; au moins les Brames le prétendent.

Il eſt dit, dans les annales de la Chine, que les premiers empereurs ſacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule*, à Tyr, ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais, chez aucun peuple, qu'une divinité ſecondaire ; cependant le temple de Tyr eſt très-antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique, lorſque *Salomon*, aidé par *Hiram*, bâtit le ſien. *Hérodote*, qui voyagea chez les Tyriens, dit que, de ſon temps, les archives de Tyr ne donnaient, à ce temple, que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-temps. *Hérodote* dit encore qu'il apprit que le temple de *Vulcain*, à Memphis, avait été bâti par *Ménès*, vers le temps qui répond à trois mille ans avant notre ère ; et il n'eſt pas à croire que les Egyptiens euſſent élevé un temple à *Vulcain*, avant d'en avoir donné un à *Iſis*, leur principale divinité.

Je ne puis concilier, avec les mœurs ordinaires

de

de tous les hommes, ce que dit *Hérodote*, au livre ſecond : il prétend, qu'excepté les Egyptiens et les Grecs, tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je ſoupçonne le texte grec d'avoir été corrompu. Les hommes les plus ſauvages s'abſtiennent de cette action devant des témoins. On ne s'eſt jamais aviſé de careſſer ſa femme ou ſa maîtreſſe en préſence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'eſt guère poſſible que chez tant de nations qui étaient religieuſes juſqu'au plus grand ſcrupule, tous les temples euſſent été des lieux de proſtitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple ; comme en uſaient les prêtres juifs et d'autres : mais que les prêtres égyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abſtenaient de toucher à leurs femmes, quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-temps ſans avoir de temples. Ils portaient leurs dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habitèrent les déſerts, à l'orient du lac Aſphaltide, ils portaient le tabernacle du dieu *Remphan*,

du dieu *Molok*, du dieu *Kium*, comme le dit *Amos*, et comme le répète St *Etienne.*

C'eſt ainſi qu'en uſaient toutes les autres petites nations du déſert. Cet uſage doit être le plus ancien de tous, par la raiſon qu'il eſt bien plus aiſé d'avoir un coffre, que de bâtir un grand édifice.

C'eſt probablement de ces dieux portatifs que vint la coutume des proceſſions qui ſe firent chez tous les peuples ; car il ſemble qu'on ne ſe ſerait pas aviſé d'ôter un dieu de ſa place, dans ſon temple, pour le promener dans la ville ; et cette violence eût pu paraître un ſacrilége, ſi l'ancien uſage de porter ſon dieu ſur un chariot, ou ſur un brancard, n'avait pas été dès long-temps établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans leſquelles on mettait en ſureté les choſes ſacrées. Ainſi le palladium était dans la forteresſe de Troye ; les boucliers deſcendus du ciel ſe gardaient dans le capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maiſon forte, capable de ſoutenir un aſſaut. Il eſt dit, au troiſième livre des Rois, que l'édifice avait ſoixante coudées de long, et vingt de large ; c'eſt environ quatre-vingt-dix pieds de long, ſur trente de face. Il n'y a guère de plus petit édifice public. Mais cette maiſon étant de pierre, et bâtie ſur une

montagne, pouvait au moins se défendre d'une surprise : les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au dehors qu'en dedans, ressemblaient à des meurtrières.

Il est dit que les prêtres logeaient dans des appentis de bois adossés à la muraille.

Il est difficile de comprendre les dimensions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend, que sur les murailles de ce temps, il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq coudées de large, le second six, et le troisième sept. Ces proportions ne sont pas les nôtres ; ces étages de bois auraient surpris *Michel-Ange* et *Bramante*. Quoi qu'il en soit, il faut considérer que ce temple était bâti sur le penchant de la montagne Moria, et que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter plusieurs degrés pour arriver à la petite esplanade où fut bâti le sanctuaire long de vingt coudées ; or, un temple dans lequel il faut monter et descendre, est un édifice barbare. Il était recommandable par sa sainteté, mais non par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de DIEU, que la ville de Jérusalem fût la plus magnifique des villes, et son peuple le plus puissant des peuples : il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassât celui des

autres nations : le plus beau des temples eſt celui où les hommages les plus purs lui ſont offerts.

La plupart des commentateurs ſe ſont donné la peine de deſſiner cet édifice, chacun à ſa manière. Il eſt à croire qu'aucun de ces deſſinateurs n'a jamais bâti de maiſon. On conçoit pourtant que ces murailles, qui portaient ces trois étages, étant de pierre, on pouvait ſe défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette eſpèce de fortereſſe d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre *Nabuſardan*, l'un des capitaines du roi de Babylone, que nous nommons *Nabuchodonoſor*.

Le ſecond temple, bâti par *Néhémie*, fut moins grand et moins ſomptueux. Le livre d'*Eſdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, et que le reſte était de bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie fortereſſe. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Joſephe*, de démolir le temple de *Néhémie*, qu'il appelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice, au bas de la montagne Moria, pour faire une plate-forme, appuyée d'un très-gros mur ſur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice

était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de ſorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus*, juſqu'à ce qu'un ſoldat Romain ayant jeté une ſolive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'inſtant : ce qui prouve que les bâtimens, dans l'enceinte du temple, n'étaient que de bois, du temps d'*Hérode*, ainſi que ſous *Néhémie* et ſous *Salomon*.

Ces bâtimens de ſapin contrediſent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Joſephe*. Il dit que *Titus*, étant entré dans le ſanctuaire, l'admira, et avoua que ſa richeſſe paſſait ſa renommée. Il n'y a guère d'apparence qu'un empereur romain, au milieu du carnage, marchant ſur des monceaux de morts, s'amusât à conſidérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long, tel qu'était ce ſanctuaire ; et qu'un homme qui avait vu le capitole, fût ſurpris de la beauté d'un temple juif. Ce temple était très-ſaint, ſans doute ; mais un ſanctuaire de vingt coudées de long, n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèſe, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olympie, de Rome.

Joſephe, dans ſa déclamation contre *Apion*, dit qu'il ne fallait *qu'un temple aux Juifs*, *parce*

qu'il n'y a qu'un Dieu. Ce raiſonnement ne paraît pas concluant ; car ſi les Juifs avaient eu ſept ou huit cents milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait fallu qu'ils paſſaſſent leur vie à voyager pour aller ſacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un DIEU, il ſuit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui ; mais il ne ſuit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La ſuperſtition a toujours une mauvaiſe logique.

D'ailleurs, comment *Joſephe* peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, lorſqu'ils avaient, depuis le règne de *Ptolémée-Philometor*, le temple aſſez connu de l'*Onion*, à Bubaſte en Egypte ?

DE LA MAGIE.

QU'EST-CE que la magie ? Le ſecret de faire ce que ne peut faire la nature ; c'eſt la choſe impoſſible : auſſi a-t-on cru à la magie dans tous les temps. Le mot eſt venu des *Mag*, *Magdim*, ou *Mages* de Chaldée : Ils en ſavaient plus que les autres ; ils recherchaient la cauſe de la pluie et du beau temps ; et bientôt ils paſsèrent pour faire le beau temps et la pluie. Ils étaient aſtronomes ; les plus ignorans et les plus hardis furent aſtrologues. Un événement

arrivait ſous la conjonction de deux planètes ; donc ces deux planètes avaient cauſé cet événement ; et les aſtrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en ſonge leurs amis mourans ou morts ; les magiciens feſaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout ſimple qu'ils la fiſſent deſcendre ſur la terre. Ils diſpoſaient même de la vie des hommes, ſoit en feſant des figures de cire, ſoit en prononçant le nom de DIEU, ou celui du Diable. *Clément* d'Alexandrie, dans ſes Stromates, livre Ier, dit que ſuivant un ancien auteur, *Moïſe* prononça le nom de *Ihaho* ou *Jeowah*, d'une manière ſi efficace, à l'oreille du roi d'Egypte, *Phara Nekefr*, que ce roi tomba ſans connaiſſance.

Enfin, depuis *Jannès* et *Mambrès*, qui étaient les ſorciers à brevet de *Pharaon*, juſqu'à la maréchale *d'Ancre*, qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un ſeul temps ſans ſortilége.

La pythoniſſe d'Endor, qui évoqua l'ombre de *Samuel*, eſt aſſez connue ; il eſt vrai qu'il ſerait fort étrange que ce mot de *Python*, qui eſt grec, eût été connu des Juifs, du temps de *Saül*. Mais la Vulgate ſeule parle de *Python :*

le texte hébreu ſe ſert du mot *Ob*, que les Septante ont traduit par *Engaſtrimuthon* (18).

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le ſabbat des ſorciers en eſt une preuve parlante ; et le bouc avec lequel les ſorcières étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert ; ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique, chap. XVII.

Il n'y a guère eu, parmi nous, de procès criminels de ſorciers, ſans qu'on y ait impliqué quelque juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du temps d'*Auguſte*, s'infatuaient encore des ſortiléges, tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile*, intitulée *Pharmaceutria :*

Carmina vel cælo poſſunt deducere lunam.
La voix de l'enchanteur fait deſcendre la lune.

His ego ſæpe lupum fieri et ſe condere ſilvis
Mœrim ; ſæpe animas imis exire ſepulcris.
Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois ;
Du creux de leur tombeau j'ai vu ſortir les ames.

(18) L'auteur était trop modeſte, pour expliquer ici par quel endroit parlait cette ſorcière. C'eſt le même par lequel la pythoniſſe de Delphes recevait l'eſprit divin ; et voilà pourquoi la Vulgate a traduit le mot *Ob* par *Python ;* elle a voulu ménager la modeſtie des lecteurs, qu'une traduction littérale aurait pu bleſſer.

On

On s'étonne que *Virgile* paſſe aujourd'hui à Naples pour un ſorcier : il n'en faut pas chercher la raiſon ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* et à *Canidia*, leurs horribles ſortiléges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funeſtes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour ſe faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en poſſeſſion de les vendre aux dames romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, feſaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuſes, ſe perpétuèrent chez nous, et il n'y a pas un ſiècle qu'elles ſont décréditées. Des miſſionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde ; ils ont plaint les peuples à qui le démon les inſpirait. Eh, mes amis ! que ne reſtiez-vous dans votre patrie ? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de ſottiſes.

Vous auriez vu des milliers de miſérables aſſez inſenſés pour ſe croire ſorciers, et des juges aſſez imbécilles et aſſez barbares pour

les condamner aux flammes. Vous auriez vu une juriſprudence établie en Europe ſur la magie, comme on a des lois ſur le larcin et ſur le meurtre : juriſprudence fondée ſur les déciſions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'eſt que les peuples, voyant que la magiſtrature et l'Egliſe croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement perſuadés de ſon exiſtence : par conſéquent, plus on pourſuivait les ſorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur ſi funeſte et ſi générale ? de l'ignorance : et cela prouve que ceux qui détrompent les hommes, ſont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le conſentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve ! Tous les peuples ont cru à la magie, à l'aſtrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le conſentement de tous les ſages était, non pas une preuve, mais une eſpèce de probabilité. Et quelle probabilité encore ! Tous les ſages ne croyaient-ils pas, avant *Copernic*, que la terre était immobile au centre du monde ?

Aucun peuple n'eſt en droit de ſe moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon révérend père en diable*, parce qu'on enſeignait la magie à Tolède, à Salamanque et à Seville ; les Eſpagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs ſorciers.

La France eſt peut-être de tous les pays, celui qui a le plus uni la cruauté et le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui penſaient être ſorciers ; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlaſſent.

DES VICTIMES HUMAINES.

Les hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés ; mais le temps, qui tantôt corrompt les uſages, et tantôt les rectifie, ayant fait couler le ſang des animaux ſur les autels, des prêtres, bouchers accoutumés au ſang, paſsèrent des animaux aux hommes; et la ſuperſtition, fille dénaturée de la religion, s'écarta de la pureté de ſa mère au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, ſous prétexte qu'il fallait donner à DIEU ce qu'on avait de plus cher.

Le premier ſacrifice de cette nature, dont la mémoire ſe ſoit conſervée, fut celui de *Jéhud*, chez les Phéniciens, qui, ſi l'on en croit les fragmens de *Sanchoniathon*, fut immolé par ſon père *Hillu*, environ deux mille ans avant notre ère. C'était un temps où les grands Etats étaient déjà établis, où la Syrie, la

Chaldée, l'Egypte, étaient très-floriſſantes; et déjà en Egypte, ſuivant *Diodore*, on immolait, à *Oſiris*, les hommes roux; *Plutarque* prétend qu'on les brûlait vifs. D'autres ajoutent qu'on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir, de ce fleuve, un plein débordement qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocauſtes s'établirent dans preſque toute la terre. *Pauſanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Gréce. Il fallait bien que cet uſage fut reçu du temps de la guerre de Troye, puis qu'*Homère* fait immoler, par *Achille*, douze troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il oſé dire une choſe ſi horrible? N'aurait-il pas craint de révolter tous ſes lecteurs, ſi de tels holocauſtes n'avaient pas été en uſage? Tout poëte peint les mœurs de ſon pays.

Je ne parle pas du ſacrifice d'*Iphigénie*, et de celui d'*Idamante*, fils d'*Idoménée :* vrais ou faux, ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guère révoquer en doute, que les Scythes de la Tauride immolaſſent des étangers.

Si nous deſcendons à des temps plus modernes, les Tyriens et les Carthaginois, dans les grands dangers, ſacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; et les Romains eux-mêmes, qui condamnèrent ces

horreurs, immolèrent deux gaulois et deux grecs, pour expier le crime d'une veſtale. *Plutarque* confirme cette affreuſe vérité dans ſes Queſtions ſur les Romains.

Les Gaulois, les Germains, eurent cette horrible coutume. Les druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'oſier : des ſorcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, et jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du ſang qui coulait de la bleſſure.

Je crois bien que ces ſacrifices étaient rares : s'ils avaient été fréquens, ſi on en avait fait des fêtes annuelles, ſi chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinſſent choiſir la plus belle fille ou le fils aîné de la maiſon, pour lui arracher le cœur ſaintement ſur une pierre conſacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il eſt très-probable que ces ſaints parricides ne ſe commettaient que dans une néceſſité preſſante, dans les grands dangers où les hommes ſont ſubjugués par la crainte, et où la fauſſe idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à ſe taire.

Chez les Brames, toutes les veuves ne ſe brûlaient pas toujours ſur les corps de leurs maris. Les plus dévotes et les plus folles firent

de temps immémorial, et font encore cet étonnant ſacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois, aux manes de leurs Kans, les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* décrit en détail la manière dont on préparait leurs cadavres pour en former un cortége autour du cadavre royal ; mais il ne paraît point, par l'hiſtoire, que cet uſage ait duré long-temps.

Si nous liſions l'hiſtoire des Juifs, écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui ſoit venu par ordre exprès de DIEU, immoler ſept ou huit petites nations qu'il ne connaiſſait pas ; égorger ſans miſéricorde toutes les femmes, les vieillards et les enfans à la mamelle, et ne réſerver que les petites filles ; que ce peuple ſaint ait été puni de ſon DIEU, quand il avait été aſſez criminel pour épargner un ſeul homme dévoué à l'anathême. Nous ne croirions pas qu'un peuple ſi abominable eût pu exiſter ſur la terre : mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ſes livres ſaints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la queſtion ſi ces livres ont été inſpirés. Notre ſainte Egliſe, qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le DIEU, créateur

et père de tous les hommes ; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raiſonnement.

Il eſt vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans DIEU une autre ſageſſe, une autre juſtice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'eſt pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au ſimple hiſtorique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt expreſſément ordonné de n'épargner aucune choſe, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure :* dit la loi du Lévitique, au chapitre XXVII. C'eſt en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler ſa propre fille, et le prêtre *Samuel*, couper en morceaux le roi *Agag* (19). Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui eſt environ de neuf lieues quarrées, les Iſraélites ayant trouvé ſix cents

(19) Des critiques ont prétendu qu'il n'était pas sûr que *Samuel* fût prêtre. Mais comment, n'étant point prêtre, ſe ſerait-il arrogé le droit de ſacrer *Saül* et *David ?* Si ce n'eſt pas en qualité de prêtre qu'il immola *Agag*, c'eſt donc en qualité d'aſſaſſin ou de bourreau. Si *Samuel* n'était pas prêtre, que devient l'autorité de ſon exemple employée tant de fois par les théologiens, pour prouver que les prêtres ont le droit non-ſeulement de ſacrer les rois, mais d'en ſacrer d'autres, quand ceux qu'ils ont oints les premiers ne leur conviennent plus ; et même de traiter les rois indociles, comme le doux *Samuel* a traité l'impie *Agag*.

ſoixante et quinze mille brebis, ſoixante et douze mille bœufs, ſoixante et un mille ânes, et trente-deux mille filles vierges ; *Moïſe* commanda qu'on maſſacrât tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux ſeulement furent immolées (20). Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'eſt que ce même *Moïſe* était gendre du grand-prêtre des Madianites, *Jéthro*, qui lui avait rendu les plus ſignalés ſervices, et qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que *Joſué*, fils de *Nun*, ayant paſſé avec ſa horde la rivière

(20) On a prétendu que ces trente-deux filles furent ſeulement deſtinées au ſervice du tabernacle ; mais ſi on lit attentivement le livre des Nombres, où cette hiſtoire eſt rapportée, on verra que le ſens de M. *de Voltaire* eſt le plus naturel. Les Iſraélites avaient maſſacré tous les mâles en état de porter les armes, et n'avaient réſervé que les femmes et les enfans. *Moïſe* leur en fait des reproches violens ; il leur ordonne de ſang froid, pluſieurs jours après la bataille, d'égorger les enfans mâles et toutes les femmes qui ne ſont pas vierges. Après avoir commandé le meurtre, il preſcrit aux meurtriers la méthode de ſe purifier. Il a oublié ſeulement de nous tranſmettre la manière dont les Juifs s'y prenaient pour diſtinguer une vierge d'une fille qui ne l'était pas. Ainſi, il eſt clair que l'on peut, ſans faire injure au caractère de *Moïſe*, croire qu'après avoir ordonné le maſſacre de quarante mille, tant enfans mâles que femmes ; il n'a pas héſité à ordonner le ſacrifice de trente-deux filles. Comment imagine-t-on que les Juifs aient pu conſacrer au ſervice du tabernacle trente-deux filles étrangères et idolâtres. D'ailleurs, la portion des prêtres avait été réglée à part, et ils ne ſe feraient pas contentés de trente-deux vierges. Voyez l'ouvrage intitulé : *Un Chrétien contre ſix Juifs*.

du Jourdain à pied ſec, et ayant fait tomber, au ſon des trompettes, les murs de Jéricho dévoué à l'anathême, il fit périr tous les habitans dans les flammes ; qu'il conſerva ſeulement *Rahab la proſtituée* et ſa fille, qui avait caché les eſpions du ſaint peuple: que le même *Joſué* dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente et un rois du pays, tous ſoumis à l'anathême, et qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces aſſaſſinats religieux dans nos derniers temps, ſi ce n'eſt, peut-être, la Saint-Barthelemi et les maſſacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que pluſieurs perſonnes doutent que les Juifs aient trouvé ſix cents ſoixante et quinze mille brebis, et trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un déſert au milieu des rochers; et que perſonne ne doute de la Saint-Barthelemi. Mais ne ceſſons de répéter combien les lumières de notre raiſon ſont impuiſſantes pour nous éclairer ſur les étranges événemens de l'antiquité, et ſur les raiſons que DIEU, maître de la vie et de la mort, pouvait avoir de choiſir le peuple juif pour exterminer le peuple cananéen.

DES MYSTÈRES DE CÉRÈS-ÉLEUSINE.

DANS le chaos des ſuperſtitions populaires, qui auraient fait de preſque tout le globe un vaſte repaire de bêtes féroces, il y eut une inſtitution ſalutaire qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutiſſement; ce fut celle des myſtères et des expiations. Il était impoſſible qu'il ne ſe trouvât des eſprits doux et ſages parmi tant de fous cruels, et qu'il n'y eût des philoſophes qui tâchaſſent de ramener les hommes à la raiſon et à la morale.

Ces ſages ſe ſervirent de la ſuperſtition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le cœur des vipères pour guérir de leurs morſures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, et les vérités ſe ſoutinrent par les fables.

On ne connaît plus les myſtères de *Zoroaſtre*. On ſait peu de choſe de ceux d'*Iſis*; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçaſſent le grand ſyſtême d'une vie future; car *Celſe* dit à *Origène*, liv. VIII : *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, et tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

L'unité de DIEU était le grand dogme de tous les myſtères. Nous avons encore la prière des prêtreſſes d'Iſis, conſervée dans Apulée,

et que j'ai citée en parlant des myſtères égyptiens.

Les cérémonies myſtérieuſes de *Cérès*, furent une imitation de celles d'*Iſis*. Ceux qui avaient commis des crimes, les confeſſaient et les expiaient : on jeûnait, on ſe purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues ſecrètes, ſous la religion du ſerment, pour les rendre plus vénérables. Les myſtères ſe célébraient la nuit pour inſpirer une ſainte horreur. On y repréſentait des eſpèces de tragédies dont le ſpectacle étalait aux yeux le bonheur des juſtes et les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platon*, les *Cicéron* ont fait l'éloge de ces myſtères qui n'étaient pas encore dégénérés de leur pureté première.

De très-ſavans hommes ont prétendu que le ſixième livre de l'*Enéide* n'eſt que la peinture de ce qui ſe pratiquait dans ces ſpectacles ſi ſecrets et ſi renommés. *Virgile* n'y parle point, à la vérité, du *Demiourgos* qui repréſentait le créateur; mais il fait voir dans le veſtibule, dans l'avant-ſcène, les enfans que leurs parens avaient laiſſé périr, et c'était un avertiſſement aux pères et mères :

Continuò auditæ voces, vagitus et ingens, &c.

Enſuite paraiſſait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans

le Tartare, et les juſtes conduits dans les champs Elyſées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-dieux, à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des juſtes ; et même quand les Eſſéniens, chez le peuple juif, reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient, après la mort, dans des jardins au bord de la mer ; car pour les phariſiens, ils adoptèrent la métempſycoſe, et non la réſurrection. S'il eſt permis de citer l'hiſtoire ſacrée de JESUS-CHRIST parmi tant de choſes profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant : » Tu ſeras » aujourd'hui avec moi dans le jardin » (*s*). Il ſe conformait, en cela, au langage de tous les hommes.

Les myſtères d'*Eleuſine* devinrent les plus célèbres. Une choſe très-remarquable, c'eſt qu'on y liſait le commencement de la théogonie de *Sanchoniathon*, le Phénicien ; c'eſt une preuve que *Sanchoniathon* avait annoncé un DIEU ſuprême, créateur et gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du polythéiſme. Suppoſons, parmi nous, un

(*s*) *Luc*, chap. XXIII.

peuple ſuperſtitieux qui ſerait accoutumé dès ſa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à S^t *Joſeph*, et aux autres ſaints le même culte qu'à DIEU le père: il ſerait peut-être dangereux de vouloir le détromper tout d'un coup ; il ſerait ſage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raiſonnables, la diſtance infinie qui eſt entre DIEU et les créatures : c'eſt préciſément ce que firent les myſtagogues. Les participans aux myſtères s'aſſemblaient dans le temple de *Cérès*, et l'hiérophante leur apprenait, qu'au lieu d'adorer *Cérès*, conduiſant *Triptolème* ſur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le DIEU qui nourrit les hommes, et qui a permis que *Cérès* et *Triptolème* miſſent l'agriculture en honneur.

Cela eſt ſi vrai, que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien Orphée : *Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur exiſtence; il agit dans eux et par eux; il voit tout, et jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pauſanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère :* il faut convenir que, du moins pour le ſens, ils valent beaucoup mieux que l'Iliade et l'Odyſſée entières.

Il faut avouer que l'évêque *Warburton*, quoique très-injuſte dans pluſieurs de ſes déciſions audacieuſes, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la néceſſité de cacher le dogme de l'unité de DIEU à un peuple entêté du polythéiſme. Il remarque, d'après *Plutarque*, que le jeune *Alcibiade* ayant aſſiſté à ces myſtères, ne fit aucune difficulté d'inſulter aux ſtatues de *Mercure*, dans une partie de débauche avec pluſieurs de ſes amis, et que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il fallait donc alors la plus grande diſcrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même, (ſi cette anecdote n'eſt pas apocryphe), ayant obtenu en Egypte, de l'hiérophante des myſtères, la permiſſion de mander à ſa mère le ſecret des initiés, la conjura, en même temps, de brûler ſa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zèle, ont prétendu depuis que ces myſtères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés* : il veut dire qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encore ſans replique, que ces myſtères n'étaient célébrés que pour inſpirer la vertu aux hommes, c'eſt la formule par

laquelle on congédiait l'assemblée. On prononçait, chez les Grecs, les deux anciens mots phéniciens, *Kof tomphet*, VEILLEZ ET SOYEZ PURS (*Warburton*, *leg. de Moïse*, liv. 1). Enfin, pour dernière preuve, c'est que l'empereur *Néron*, coupable de la mort de sa mère, ne put être reçu à ces mystères quand il voyagea dans la Gréce : le crime était trop énorme ; et tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozyme* dit aussi que *Constantin* ne put trouver de prêtres païens qui vouluſſent le purifier et l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc, en effet, chez les peuples qu'on nomme païens, gentils, idolâtres, une religion très-pure ; tandis que les peuples et les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, et que même ils versaient quelquefois le sang humain en l'honneur de quelques dieux imaginaires, mépriſés et déteſtés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un DIEU suprême, de sa providence et de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût ressuscite ; c'était le symbole du nouveau genre de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il

la foulait aux pieds ; l'hiérophante levait ſur lui le couteau ſacré : l'initié, qu'on feignait de frapper, feignait auſſi de tomber mort ; après quoi il paraiſſait reſſuſciter. Il y a encore, chez les francs-maçons, un reſte de cette ancienne cérémonie.

Pauſanias, dans ſes Arcadiques, nous apprend que dans pluſieurs temples d'*Eleuſine*, on flagellait les pénitens, les initiés, coutume odieuſe, introduite long-temps après dans pluſieurs égliſes chrétiennes (21). Je ne doute pas que dans tous ces myſtères, dont le fond était ſi ſage et ſi utile, il n'entrât beaucoup de ſuperſtitions condamnables. Les ſuperſtitions conduiſirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne reſta enfin, de tous ces anciens myſtères, que des troupes de gueux que nous avons vus, ſous le nom d'Egyptiens et de Bohèmes, courir l'Europe avec des caſtagnettes ; danſer la danſe des prêtres d'*Iſis ;* vendre du baume ; guérir la gale et en être couverts ; dire la bonne aventure, et voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on a eu de plus ſacré dans la moitié de la terre connue.

(21) *Pauſanias* ne dit pas poſitivement que les coups de verges ne fuſſent que pour les initiés ; mais il ſerait plaiſant d'imaginer que les prêtres d'Athènes euſſent eu le droit de frapper de verges tous ceux qu'ils rencontraient. Paſſe pour les initiés et les dévotes.

DES

DES JUIFS AU TEMPS OU ILS COMMENCÈRENT A ÊTRE CONNUS.

Nous toucherons le moins que nous pourrons à ce qui eſt divin dans l'hiſtoire des Juifs; ou ſi nous ſommes forcés d'en parler, ce n'eſt qu'autant que leurs miracles ont un rapport eſſentiel à la ſuite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui ſignalèrent tous les pas de cette nation, le reſpect qu'on leur doit; nous les croyons avec la foi raiſonnable qu'exige l'Egliſe ſubſtituée à la ſynagogue; nous ne les examinons pas; nous nous en tenons toujours à l'hiſtorique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes et des Grecs, en peſant les probabilités et en diſcutant les faits. Perſonne au monde n'ayant écrit leur hiſtoire qu'eux-mêmes, avant que les Romains détruiſiſſent leur petit Etat, il faut ne conſulter que leurs annales.

Cette nation eſt des plus modernes, à ne la regarder, comme les autres peuples, que depuis le temps où elle forme un établiſſement, et où elle poſsède une capitale. Les Juifs ne paraiſſent conſidérés de leurs voiſins, que du temps de *Salomon*, qui était à peu-près celui d'*Héſiode* et d'*Homère*, et des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman* eſt fort connu des orientaux ; mais celui de *David* ne l'eſt point, de *Saül* encore moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraiſſent qu'une horde d'arabes du déſert, ſi peu puiſſans que les Phéniciens les traitaient, à peu-près, comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des eſclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes : ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiſer les ſocs de leurs charrues et le tranchant de leurs coignées ; il fallait qu'ils allaſſent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette eſpèce. Les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuel*, et ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée ni javelot, dans la bataille que *Saül* et *Jonathas* donnèrent à Béthaven, contre les Phéniciens ou Philiſtins ; journée où il eſt rapporté que *Saül* fit ſerment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il eſt vrai qu'avant cette bataille gagnée ſans armes, il eſt dit au chapitre précédent (*t*), que *Saül*, avec une armée de trois cents trente mille hommes, défit entièrement les Ammonites ; ce qui ſemble ne ſe pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs, les plus grands

(*t*) I. *Rois*, chap. II.

rois ont eu rarement à la fois trois cents trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui ſemblent errans et opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cents trente mille ſoldats ? il y avait là de quoi conquérir l'Aſie et l'Europe. Laiſſons à des auteurs ſavans et reſpectables le ſoin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières ſupérieures font diſparaître ; reſpectons ce que nous ſommes tenus de reſpecter, et remontons à l'hiſtoire des Juifs par leurs propres écrits.

DES JUIFS EN ÉGYPTE.

Les annales des Juifs diſent que cette nation habitait ſur les confins de l'Egypte, dans les temps ignorés ; que ſon ſéjour était dans le petit pays de Goſſen, ou Geſſen, vers le mont Caſius et le lac Sirbon. C'eſt-là que ſont encore des arabes, qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la baſſe Egypte. Cette nation n'était compoſée que d'une ſeule famille, qui en deux cents cinq années produiſit un peuple d'environ trois millions de perſonnes ; car, pour fournir ſix cents mille combattans que la Genèſe compte au ſortir de l'Egypte, il faut des femmes, des filles et

des vieillards. Cette multiplication, contre l'ordre de la nature, eſt un des miracles que DIEU daigna faire en faveur des Juifs.

C'eſt en vain qu'une foule de ſavans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux ſages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux ; que la fille du roi, qui demeurait à Memphis, ſoit venue ſe baigner loin de Memphis, dans un bras du Nil, où jamais perſonne ne ſe baigne à cauſe des crocodiles. C'eſt en vain qu'ils font des objections ſur l'âge de quatre-vingts ans, auquel *Moïſe* était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'eſclavage.

Ils diſputent ſur les dix plaies d'Egypte ; ils diſent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de DIEU ; et que ſi DIEU leur donnait ce pouvoir, il ſemblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïſe* ayant changé toutes les eaux en ſang, il ne reſtait plus d'eau pour que les magiciens puſſent faire la même métamorphoſe.

Ils demandent comment *Pharaon* put pourſuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuſe, après que tous les chevaux étaient morts dans les cinquième, ſixième, ſeptième et dixième plaies ? Ils demandent pourquoi ſix

cents mille combattans s'enfuirent ayant DIEU à leur tête, et pouvant combattre avec avantage des Egyptiens, dont tous les premiers nés avaient été frappés de mort ? Ils demandent encore pourquoi DIEU ne donna pas la fertile Egypte à ſon peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déſerts ?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objections ſans nombre ; et cette réponſe eſt : DIEU l'a voulu, l'Egliſe le croit, et nous devons le croire. C'eſt en quoi cette hiſtoire diffère des autres. Chaque peuple a ſes prodiges, mais tout eſt prodige chez le peuple juif ; et on peut dire que cela devait être ainſi, puiſqu'il était conduit par DIEU même. Il eſt clair que l'hiſtoire de DIEU ne doit point reſſembler à celle des hommes. C'eſt pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces faits ſurnaturels, dont il n'appartient qu'à l'Eſprit ſaint de parler ; encore moins oſerons-nous tenter de les expliquer. Examinons ſeulement le peu d'événemens qui peuvent être ſoumis à la critique.

DE MOÏSE CONSIDÉRÉ SIMPLEMENT COMME CHEF D'UNE NATION.

Le maître de la nature donne ſeul la force au bras qu'il daigne choiſir. Tout eſt ſurnaturel

dans *Moïſe*. Plus d'un ſavant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voient en lui qu'un roſeau faible, dont la main divine daigne ſe ſervir pour le deſtin des empires. Qu'eſt-ce, en effet, qu'un vieillard de quatre-vingts ans, pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple ſur lequel il n'a aucun droit? Son bras ne peut combattre, et ſa langue ne peut articuler. Il eſt peint décrépit et bègue. Il ne conduit ſes ſuivans que dans des ſolitudes affreuſes, pendant quarante années. Il veut leur donner un établiſſement, et il ne leur en donne aucun. A ſuivre ſa marche dans les déſerts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadès-Barné, et à le voir rétrograder juſque vers l'endroit d'où il était parti, il ſerait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il eſt à la tête de ſix cents mille combattans, et il ne pourvoit ni au vêtement ni à la ſubſiſtance de ſes troupes. DIEU fait tout, DIEU remédie à tout, il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. *Moïſe* n'eſt donc rien par lui-même, et ſon impuiſſance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puiſſant; auſſi, nous ne conſidérons en lui que l'homme, et non le miniſtre de DIEU. Sa perſonne, en cette qualité, eſt l'objet d'une recherche plus ſublime.

Il veut aller au pays des Cananéens, à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jéricho, qui eſt, dit-on, un bon terroir à quelques égards ; et, au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient entre Eſiongaber et la mer Morte, pays ſauvage, ſtérile, hériſſé de montagnes ſur leſquelles il ne croît pas un arbuſte, et où l'on ne trouve point de fontaine, excepté quelques petits puits d'eau ſalée. Les Cananéens ou Phéniciens, ſur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déſerts, vers Cadès-Barné. Comment ſe laiſſe-t-il battre à la tête de ſix cents mille ſoldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui deux ou trois mille habitans ? Au bout de trente-neuf ans, il remporte deux victoires ; mais il ne remplit aucun objet de ſa légiſlation : lui et ſon peuple meurent avant que d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait ſubjuguer.

Un légiſlateur, ſelon nos notions communes, doit ſe faire aimer et craindre ; mais il ne doit pas pouſſer la ſévérité juſqu'à la barbarie ; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les miniſtres de la loi quelques ſupplices aux coupables, faire égorger au haſard une grande partie de ſa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de ſix

vingts ans, *Moïſe*, n'étant conduit que par lui-même, eût été ſi inhumain, ſi endurci au carnage, qu'il eût commandé aux Lévites de maſſacrer, ſans diſtinction, leurs frères, juſqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de ſon propre frère, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré ? Quoi ! après cette indigne action ſon frère eſt grand pontife, et vingt-trois mille hommes ſont maſſacrés ?

Moïſe avait épouſé une madianite, fille de *Jéthro*, grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée ; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits ; il lui avait donné ſon fils pour lui ſervir de guide dans les déſerts ; par quelle cruauté oppoſée à la politique, (à ne juger que par nos faibles notions), *Moïſe* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de ſa nation, ſous prétexte qu'on a trouvé un juif couché avec une madianite ? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que *Moïſe était le plus doux de tous les hommes ?* Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raiſon et la nature. Mais, ſi nous conſidérons dans *Moïſe* le miniſtre des deſſeins et des vengeances de DIEU, tout change alors à nos yeux ; ce n'eſt point un homme qui agit en homme, c'eſt l'inſtrument de la Divinité à laquelle nous n'avons

aucun

aucun compte à demander : nous ne devons qu'adorer et nous taire.

Si *Moïſe* avait inſtitué ſa religion de lui-même, comme *Zoroaſtre*, *Thaut*, les premiers Brames, *Numa*, *Mahomet*, et tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'eſt pas ſervi, dans ſa religion, du moyen le plus efficace et le plus utile pour mettre un frein à la cupidité et au crime ; pourquoi il n'a pas annoncé expreſſément l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenſes après la mort, dogmes reçus dès long-temps en Egypte, en Phénicie, en Méſopotamie, en Perſe et dans l'Inde. *Vous avez été inſtruit*, lui dirions-nous, *dans la ſageſſe des Egyptiens ; vous êtes légiſlateur, et vous négligez abſolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus néceſſaire aux hommes, croyance ſi ſalutaire et ſi ſainte, que vos propres Juifs, tout groſſiers qu'ils étaient, l'ont embraſſée long-temps après vous ; du moins, elle fut adoptée en partie par les Eſſéniens et les Phariſiens au bout de mille années.*

Cette objection accablante, contre un légiſlateur ordinaire, tombe et perd, comme on voit, toute ſa force, quand il s'agit d'une loi donnée par DIEU même, qui, ayant daigné être le roi du peuple juif, le puniſſait et le récompenſait temporellement, et qui ne voulait lui révéler la connaiſſance de l'immortalité de

l'ame, et les ſupplices éternels de l'enfer, que dans les temps marqués par ſes décrets. Preſque tout événement, purement humain chez le peuple juif, eſt le comble de l'horreur. Tout ce qui eſt divin eſt au-deſſus de nos faibles idées. L'un et l'autre nous réduiſent toujours au ſilence.

Il s'eſt trouvé des hommes d'une ſcience profonde, qui ont pouſſé le pyrrhoniſme de l'hiſtoire juſqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïſe;* ſa vie, qui eſt toute prodigieuſe depuis ſon berceau juſqu'à ſon ſépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables arabes, et particulièrement de celle de l'ancien *Bacchus* (*u*). Ils ne ſavent en quel temps placer *Moïſe;* le nom même du Pharaon, ou roi d'Egypte, ſous lequel on le fait vivre, eſt inconnu. Nul monument, nulles traces ne nous reſtent du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impoſſible que *Moïſe* ait gouverné deux ou trois millions d'hommes, pendant quarante ans, dans des déſerts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne compoſent pas trois à quatre mille hommes. Nous ſommes bien loin d'adopter ce ſentiment téméraire, qui ſapperait tous les fondemens de l'hiſtoire ancienne du peuple juif.

(*u*) Voyez l'article BACCHUS.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben-Eſra*, de *Maimonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques ; quoique le docte *le Clerc*, *Midleton*, les ſavans connus ſous le titre de *théologiens de Hollande*, et même le grand *Newton*, aient fortifié ce ſentiment. Ces illuſtres ſavans prétendent que ni *Moïſe*, ni *Joſué*, ne purent écrire les livres qui leur ſont attribués : ils diſent que leurs hiſtoires et leurs lois auraient été gravées ſur la pierre, ſi en effet elles avaient exiſté ; que cet art exige des ſoins prodigieux, et qu'il n'était pas poſſible de le cultiver dans des déſerts. Ils ſe fondent, comme on peut le voir ailleurs, ſur des anticipations, ſur des contradictions apparentes. Nous embraſſons, contre ces grands hommes, l'opinion commune, qui eſt celle de la ſynagogue et de l'Egliſe, dont nous reconnaiſſons l'infaillibilité.

Ce n'eſt pas que nous oſions accuſer les *le Clerc*, les *Midleton*, les *Newton* d'impiété ; à DIEU ne plaiſe ! Nous ſommes convaincus que, ſi les livres de *Moïſe* et de *Joſué*, et le reſte du Pentateuque, ne leur paraiſſaient pas être de la main de ces héros iſraélites, ils n'en ont pas été moins perſuadés que ces livres ſont inſpirés. Ils reconnaiſſent le doigt de DIEU à chaque ligne dans la Genèſe, dans Joſué, dans Samſon, dans Ruth. L'écrivain

juif n'a été, pour ainſi dire, que le ſecrétaire de DIEU; c'eſt DIEU qui a tout dicté. *Newton*, ſans doute, n'a pu penſer autrement, on le ſent aſſez. DIEU nous préſerve de reſſembler à ces hypocrites pervers, qui ſaiſiſſent tous les prétextes d'accuſer tous les grands hommes d'irréligion, comme on les accuſait autrefois de magie! Nous croirions, non-ſeulement agir contre la probité, mais inſulter cruellement la religion chrétienne, ſi nous étions aſſez abandonnés pour vouloir perſuader au public que les plus ſavans hommes et les plus grands génies de la terre ne ſont pas de vrais chrétiens. Plus nous reſpectons l'Egliſe, à laquelle nous ſommes ſoumis, plus nous penſons que cette Egliſe tolère les opinions de ces ſavans vertueux avec la charité qui fait ſon caractère.

DES JUIFS APRÈS MOÏSE, JUSQU'A SAUL.

JE ne recherche point pourquoi *Joſuah* ou *Joſué*, capitaine des Juifs, feſant paſſer ſa horde, de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jéricho, a beſoin que DIEU ſuſpende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, ſur lequel il était ſi aiſé de jeter un pont de planches, et qu'il était plus aiſé encore de paſſer à gué. Il y avait pluſieurs gués à cette rivière; témoin

celui auquel les Iſraélites égorgèrent les quarante-deux mille Iſraélites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth.*

Je ne demande point pourquoi Jéricho tombe au ſon des trompettes ; ce ſont de nouveaux prodiges que DIEU daigne faire en faveur du peuple dont il s'eſt déclaré le roi ; cela n'eſt pas du reſſort de l'hiſtoire. Je n'examine point de quel droit *Joſué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs diſaient : Nous deſcendons d'*Abraham ; Abraham* voyagea chez vous, il y a quatre cents quarante années ; donc votre pays nous appartient ; et nous devons égorger vos mères, vos femmes et vos enfans.

Fabricius et *Holſtenius* ſe ſont fait l'objection ſuivante : Que dirait-on ſi un norwégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ſes compatriotes, et diſait aux Allemands : Il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne ; ainſi l'Autriche nous appartient, et nous venons tout maſſacrer au nom du Seigneur ? Les mêmes auteurs conſidèrent que le temps de *Joſué* n'eſt pas le nôtre ; que ce n'eſt pas à nous à porter un œil profane dans les choſes divines ; et ſur-tout, que DIEU avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il eſt dit qu'à peine Jéricho eſt ſans défenſe, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mamelle, et tous les animaux, excepté une femme proſtituée, qui avait gardé chez elle les eſpions juifs ; eſpions d'ailleurs inutiles, puiſque les murs devaient tomber au ſon des trompettes. Pourquoi tuer auſſi tous les animaux qui pouvaient ſervir ?

A l'égard de cette femme que la Vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puiſqu'elle fut aïeule de *David*, et même du ſauveur des chrétiens, qui ont ſuccédé aux Juifs. Tous ces événemens ſont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grâce. Ce ſont, encore une fois, des myſtères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Joſué* rapporte que ce chef, s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ſes rois au nombre de trente-un ; c'eſt-à-dire, trente-un chefs de bourgades, qui avaient oſé défendre leurs foyers, leurs femmes et leurs enfans. Il faut ſe proſterner ici devant la Providence, qui châtiait les péchés de ces rois par le glaive de *Joſué*.

Il n'eſt pas bien étonnant que les peuples voiſins ſe réuniſſent contre les Juifs, qui, dans

l'esprit des peuples aveuglés, ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables, et non pour les instrumens sacrés de la vengeance divine et du futur salut du genre humain. Ils furent réduits en esclavage par *Cusan*, roi de Mésopotamie. Il y a loin, il est vrai, de la Mésopotamie à Jéricho ; il fallait donc que *Cusan* eût conquis la Syrie et une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit, ils sont esclaves huit années, et restent ensuite soixante-deux ans sans remuer. Ces soixante-deux ans sont une espèce d'asservissement, puisqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate ; que tout ce vaste pays (*x*) leur était promis ; et qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous *Eglon*, roi des Moabites, assassiné par *Aod* ; ils sont ensuite, pendant vingt années, esclaves d'un peuple cananéen qu'ils ne nomment pas, jusqu'au temps où la prophétesse guerrière, *Débora*, les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans, jusqu'à *Gédéon*.

Ils sont esclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philistins, jusqu'à *Jephté*. Ils sont encore esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre

(*x*) Genèse, chap. XV, v. 18 ; Deuter. chap. I, v. 7.

notre jugement, c'eſt qu'ils étaient eſclaves du temps même de *Samſon*, pendant qu'il ſuffiſait à *Samſon* d'une ſimple mâchoire d'âne pour tuer mille Philiſtins, et que DIEU opérait, par les mains de *Samſon*, les plus étonnans prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour obſerver combien de juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de DIEU même, depuis qu'ils errèrent dans les déſerts, juſqu'au temps où ils eurent un roi élu par le ſort.

Les lévites, après l'adoration du veau d'or, jeté en fonte par le frère de *Moïſe*, égorgent	23000 juifs.
Conſumés par le feu, pour la révolte de *Coré*, . . .	250
Egorgés pour la même révolte, ...	14700
Egorgés pour avoir eu commerce avec les filles madianites,	24000
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer *Shiboleth*, ...	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait, ...	40000
	143950 juifs.

Ci-contre, . . .	143950 juifs.
Benjamites tués par les autres tribus, ...	45000
Lorſque l'arche fut priſe par les Philiſtins, et que DIEU, pour les punir, les ayant affligés d'hémorrhoïdes, ils ramenèrent l'arche à Bethſamès, et qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or et cinq rats d'or; les Bethſamites, frappés de mort pour avoir regardé l'arche, au nombre de	50070
Somme totale, . .	239020 juifs.

Voilà deux cents trente-neuf mille vingt juifs exterminés par l'ordre de DIEU même, ou par leurs guerres civiles, ſans compter ceux qui périrent dans le déſert, et ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c. ce qui peut aller à plus d'un million d'hommes.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pu produire une race aſſez nombreuſe pour ſupporter une telle perte. Mais DIEU qui les conduiſait, DIEU qui les éprouvait et les puniſſait, rendit cette

nation ſi différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reſte de la terre, et ne point juger de ces événemens, comme on juge des événemens ordinaires.

DES JUIFS DEPUIS SAUL.

Les Juifs ne paraiſſent pas jouir d'un ſort plus heureux ſous leurs rois que ſous leurs juges.

Leur premier roi, *Saül*, eſt obligé de ſe donner la mort. *Isboſeth* et *Miphiboſeth*, ſes fils, ſont aſſaſſinés.

David livre aux Gabaonites ſept petits-fils de *Saül*, pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon*, ſon fils, de faire mourir *Adonias*, ſon autre fils, et ſon général *Joab*. Le roi *Aſa* fait tuer une partie du peuple dans Jéruſalem. *Baaſa* aſſaſſine *Nadab*, fils de *Jéroboam*, et tous ſes parens. *Jéhu* aſſaſſine *Joram* et *Ochoſias*, ſoixante et dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochoſias*, et tous leurs amis. *Athalie* aſſaſſine tous ſes petits-fils, excepté *Joas*; elle eſt aſſaſſinée par le grand-prêtre *Joiadad*. *Joas* eſt aſſaſſiné par ſes domeſtiques; *Amaſias* eſt tué; *Zacharias* eſt aſſaſſiné par *Sellum*, qui eſt aſſaſſiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes groſſes, dans Tapſa. *Phacëia*, fils de *Manahem*, eſt

assassiné par *Phacée*, fils de *Roméli*, qui est assassiné par *Osée*, fils d'*Ela*. *Manassé* fait tuer un grand nombre de juifs, et les Juifs assassinent *Ammon*, fils de *Manassé*, &c.

Au milieu de ces massacres, dix tribus enlevées par *Salmanasar*, roi des Babyloniens, sont esclaves et dispersées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux tribus qui bientôt sont esclaves à leur tour, pendant soixante et dix ans : au bout de ces soixante et dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs et de leurs maîtres, la permission de retourner à Jérusalem. Ces deux tribus, ainsi que le peu de juifs qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, sont toujours sujettes des rois de Perse.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perse, la Judée est comprise dans ses conquêtes. Après *Alexandre*, les Juifs demeurèrent soumis tantôt aux *Séleucides*, ses successeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolémées*, ses successeurs en Egypte; toujours assujettis, et ne se soutenant que par le métier de courtiers qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte, *Ptolémée-Epiphanes*. Un juif, nommé *Joseph*, devint fermier général des impôts sur la basse Syrie et la Judée, qui appartenaient à ce

Ptolémée. C'eſt-là l'état le plus heureux des Juifs; car c'eſt alors qu'ils bâtirent la troiſième partie de leur ville, appelée depuis l'enceinte des *Machabées*, parce que les *Machabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolémée*, ils repaſſent à celui du roi de Syrie, *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux, et ſe révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'eſt le temps des *Machabées*, dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage et les grandes actions; mais les *Machabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus-Eupator*, fils d'*Antiochus-Epiphanes*, ne fît raſer les murailles du temple, en laiſſant ſubſiſter ſeulement le ſanctuaire, et qu'on ne fît trancher la tête au grand-prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que ſous les rois de Syrie; ils n'adorèrent plus de divinités étrangères; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée, et cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toujours ſur leur délivrance, ſur les promeſſes de leurs prophètes, ſur le ſecours de leur DIEU, mais abandonnés par la Providence, dont les décrets ne ſont pas connus des hommes.

Ils reſpirèrent quelque temps par les guerres inteſtines des rois de Syrie; mais bientôt les

Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois, et que la dignité de grand ſacrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis; on n'était grand-prêtre que les armes à la main, et on n'arrivait au ſanctuaire que ſur les cadavres de ſes rivaux.

Hircan, de la race des *Machabées*, devenu grand-prêtre, mais toujours ſujet des Syriens, fit ouvrir le ſépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Joſephe* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtiſſait le temple, ſous *Néhémie*, qu'il eût fallu chercher ce prétendu tréſor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus-Sidétès* le droit de battre monnaie: mais comme il n'y eut jamais de monnaie juive, il y a grande apparence que le tréſor du tombeau de *David* n'avait pas été conſidérable.

Il eſt à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était ſaducéen, et qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges; ſujet nouveau de querelle qui commençait à diviſer les ſaducéens et les phariſiens. Ceux-ci conſpirèrent contre *Hircan*, et voulurent le condamner à la priſon et au fouet. Il ſe vengea d'eux, et gouverna deſpotiquement.

Son fils, *Ariſtobule*, oſa ſe faire roi pendant les troubles de Syrie et d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient

opprimé le peuple juif. *Ariſtobule*, exact, à la vérité, à prier dans le temple, et ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim ſa mère, et fit égorger *Antigone*, ſon frère. Il eut pour ſucceſſeur un nommé *Jean* ou *Jeanné*, auſſi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, ſouillé de crimes, laiſſa deux fils qui ſe firent la guerre. Ces deux fils étaient *Ariſtobule* et *Hircan*. *Ariſtobule* chaſſa ſon frère, et ſe fit roi. Les Romains alors ſubjuguaient l'Aſie. *Pompée*, en paſſant, vint mettre les Juifs à la raiſon, prit le temple, fit pendre les ſéditieux aux portes, et chargea de fers le prétendu roi *Ariſtobule*.

Cet *Ariſtobule* avait un fils qui oſait ſe nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, et finit par être pendu par ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs un arabe iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'eſt ce même *Hérode* que St *Matthieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, ſur ce qu'il apprit qu'il était né un *roi des Juifs* dans ce village, et que trois mages, conduits par une étoile, étaient venus lui offrir des préſens.

Ainſi les Juifs furent preſque toujours ſubjugués ou eſclaves. On ſait comme ils ſe

révoltèrent contre les Romains, et comme *Titus*, et enſuite *Adrien* les firent tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils eſſuyèrent un ſort encore plus funeſte ſous les empereurs *Trajan* et *Adrien*, et ils le méritèrent. Il y eut, du temps de *Trajan*, un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le ſignal de la colère de DIEU contre les Romains; ils ſe raſſemblèrent, ils s'armèrent en Afrique et en Chypre : une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux; mais bientôt tous les coupables moururent dans les ſupplices. Ce qui reſtait fut animé de la même rage ſous *Adrien*, quand *Barchochebas*, ſe diſant leur meſſie, ſe mit à leur tête. Ce fanatiſme fut étouffé dans des torrens de ſang.

Il eſt étonnant qu'il reſte encore des juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, rabbin très-ſavant, qui voyagea dans l'Europe et dans l'Aſie, au douzième ſiècle, en comptait environ trois cents quatre-vingts mille, tant juifs que ſamaritains; car il ne faut pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompeur ou trompé ſur cet article, prétend qu'il y avait trois cents mille juifs des dix anciennes tribus,

raſſemblés ſous un ſouverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Veſpaſien*, excepté quelques bourgades dans les déſerts de l'Arabie heureuſe, vers la mer Rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager; mais à la fin il détruiſit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'eſt depuis *Mahomet* qu'ils ont ceſſé réellement de compoſer un corps de peuple.

En ſuivant ſimplement le fil hiſtorique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle ſe vante elle-même d'être ſortie d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens : elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieilleſſe, ni le ſexe, ni l'enfance, dans les villages et dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle oſe étaler une haine irréconciliable contre toutes les nations (*y*) ; elle ſe révolte contre tous ſes

(*y*) Voici ce qu'on trouve dans une réponſe à l'évêque *Warburton*, lequel, pour juſtifier la haine des Juifs contre les nations, écrivit avec beaucoup de haine et d'injures contre pluſieurs auteurs français.

„ Venons maintenant à la haine invétérée que les Iſraélites „ avaient conçue contre toutes les nations. Dites-moi ſi on „ égorge les pères et les mères, les fils et les filles, les enfans „ à la mamelle, et les animaux même, ſans haïr ? Si un „ homme avait trempé dans le ſang ſes mains dégouttantes „ de fiel et d'encre, oſerait-il dire qu'il aurait aſſaſſiné ſans „ colère et ſans haine ? Reliſez tous les paſſages où il eſt „ ordonné aux Juifs de ne pas laiſſer une ame en vie, et dites „ après cela qu'il ne leur était pas permis de haïr. C'eſt ſe

maîtres.

maîtres. Toujours ſuperſtitieuſe, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur, et inſolente dans la proſpérité, voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs et des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurſeurs, ils nous ont préparé la voie, ils ont été les hérauts de la Providence.

Les deux autres nations, qui ſont errantes comme la juive dans l'Orient, et qui, comme elle, ne s'allient avec aucun autre peuple, ſont les Banians et les Parſis nommés Guèbres. Ces Banians, adonnés au commerce ainſi que les Juifs, ſont les deſcendans des premiers habitans paiſibles de l'Inde ; ils n'ont jamais mêlé leur ſang à un ſang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parſis ſont ces mêmes

„ tromper groſſièrement ſur la haine ; c'eſt un uſurier qui ne „ ſait pas compter.

„ Quoi ! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont „ un étranger s'eſt ſervi, de ne pas toucher ſes habits ; ce „ n'eſt pas ordonner l'averſion pour les étrangers ? Les Juifs, „ dites-vous, ne haïſſaient que l'idolâtrie, et non les ido- „ lâtres : plaiſante diſtinction !

„ Un jour un tigre, raſſaſié de carnage, rencontra des brebis „ qui prirent la fuite, il courut après elles, et leur dit : Mes „ enfans, vous vous imaginez que je ne vous aime point, „ vous avez tort ; c'eſt votre bêlement que je hais ; mais j'ai „ du goût pour vos perſonnes, et je vous chéris au point que „ je ne veux faire qu'une chair avec vous : je m'unis à vous „ par la chair et le ſang ; je bois l'un, je mange l'autre, pour „ vous incorporer à moi. Jugez ſi on peut aimer plus inti- „ mement. „

Perſes, autrefois dominateurs de l'Orient, et ſouverains des Juifs. Ils ſont diſperſés depuis *Omar*, et labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent ; fidèles à cette antique religion des mages, adorant un ſeul Dieu, et conſervant le feu ſacré qu'ils regardent comme l'ouvrage et l'emblême de la Divinité.

Je ne compte point ces reſtes d'Egyptiens, adorateurs ſecrets d'*Iſis*, qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

DES PROPHÈTES JUIFS.

NOUS nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Roheim* des Hébreux, avec les impoſteurs des autres nations. On ſait que DIEU ne ſe communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers ; comme, par exemple, quand il inſpira *Balaam*, prophète de Méſopotamie, et qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophète d'un autre Dieu, et cependant il n'eſt point dit qu'il fût un faux prophète (z). Nous avons déjà remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophètes et voyans. Quel ſens attachait-on à ce mot? celui d'inſpiré. Tantôt l'inſpiré devinait le paſſé, tantôt l'avenir ; ſouvent il ſe contentait

(z) Nombres, chap. XXII.

de parler dans un ſtyle figuré : c'eſt pourquoi l'on a donné le même nom aux poëtes et aux prophètes.

Le titre, la qualité de prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un miniſtère particulier attaché par la loi à certaines perſonnes choiſies, comme la dignité de pythie à Delphes ? non ; les prophètes étaient ſeulement ceux qui ſe ſentaient inſpirés, ou qui avaient des viſions. Il arrivait de-là que ſouvent il s'élevait de faux prophètes ſans miſſion, qui croyaient avoir l'eſprit de DIEU, et qui ſouvent causèrent de grands malheurs ; comme les prophètes des Cévènes, au commencement de ce ſiècle.

Il était très-difficile de diſtinguer le faux prophète du véritable. C'eſt pourquoi *Manaſſé*, roi de Juda, fit périr *Iſaïe* par le ſupplice de la ſcie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* et *Ananie*, qui prédiſaient des choſes contraires, et il fit mettre *Jérémie* en priſon. *Ezéchiel* fut tué par des juifs compagnons de ſon eſclavage. *Michée* ayant prophétiſé des malheurs aux rois *Achab* et *Joſaphat*, un autre prophète, *Tſedekia*, fils de *Canaa* (*a*), lui donna un ſoufflet, en lui diſant : L'eſprit de l'Eternel a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue. *Oſée*, chap. IX, déclare que les prophètes

(*a*) Paralipomènes, chap. XVIII.

ſont des fous, *ſtultum prophetam*, *inſanum virum ſpiritualem*. Les prophètes ſe traitaient les uns les autres de viſionnaires et de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de diſcerner le vrai du faux, que d'attendre l'accompliſſement des prédictions.

Eliſée étant allé à Damas en Syrie, le roi, qui était malade, lui envoya quarante chameaux chargés de préſens, pour ſavoir s'il guérirait ; *Eliſée* répondit, *que le roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le roi mourut en effet. Si *Eliſée* n'avait pas été un prophète du vrai DIEU, on aurait pu le ſoupçonner de ſe ménager une évaſion à tout événement ; car, ſi le roi n'était pas mort, *Eliſée* avait prédit qu'il pouvait mourir, et qu'il n'avait pas ſpécifié le temps de ſa mort. Mais, ayant confirmé ſa miſſion par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de ſa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici, avec les commentateurs, ce que c'était que l'eſprit double qu'*Eliſée* reçut d'*Elie*, ni ce que ſignifie le manteau que lui donna *Elie*, en montant au ciel dans un char de feu, traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poëſie le char d'*Apollon*. Nous n'approfondirons point quel eſt le type, quel eſt le ſens myſtique de ces quarante-deux petits enfans qui, en voyant *Eliſée* dans le chemin

eſcarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant : *Monte*, *chauve*, *monte;* et de la vengeance qu'en tira le prophète, en feſant venir ſur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits ſont connus; et le ſens peut en être caché.

Il faut obſerver ici une coutume de l'Orient, que les Juifs pouſsèrent à un point qui nous étonne. Cet uſage était non-ſeulement de parler en allégories, mais d'exprimer, par des actions ſingulières, les choſes qu'on voulait ſignifier. Rien n'était plus naturel alors que cet uſage; car les hommes n'ayant écrit longtemps leurs penſées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainſi les Scythes (ſi on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appelons *Darius*, un oiſeau, une ſouris, une grenouille et cinq flèches; cela voulait dire que ſi *Darius* ne s'enfuyait auſſi vîte qu'un oiſeau, ou s'il ne ſe cachait comme une ſouris et comme une grenouille, il périrait par leurs flèches.

Le conte peut n'être pas vrai, mais il eſt toujours un témoignage des emblêmes en uſage dans ces temps reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de Saba. *Tarquin le ſuperbe*, conſulté

dans ſon jardin par ſon fils, ſur la manière dont il faut ſe conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-deſſus des autres fleurs. Il feſait aſſez entendre qu'il fallait exterminer les grands, et épargner le peuple.

C'eſt à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable eſt bien plus ancienne que l'hiſtoire.

Il faut être un peu familiariſé avec l'antiquité, pour n'être point effarouché des actions et des diſcours énigmatiques des prophètes juifs.

Iſaïe veut faire entendre au roi *Achas* qu'il ſera délivré, dans quelques années, du roi de Syrie et du *Melk* ou roitelet de Samarie, unis contre lui; il lui dit : *Avant qu'un enfant ſoit en âge de diſcerner le mal et le bien, vous ſerez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un raſoir de louage, pour raſer la tête, le poil du pénil* (qui eſt figuré par les pieds) *et la barbe, &c.* Alors le prophète prend deux témoins, *Zacharie* et *Urie;* il couche avec la prophéteſſe, elle met au monde un enfant. Le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas, *Partagez vîte les dépouilles*; et ce nom ſignifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le ſens allégorique, et infiniment reſpectable, qu'on donne à cette

prophétie ; je me borne à l'examen de ces uſages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Iſaïe* marche tout nu dans Jéruſalem, pour marquer que les Egyptiens ſeront entièrement dépouillés par le roi de Babylone.

Quoi ! dira-t-on, eſt-il poſſible qu'un homme marche tout nu dans Jéruſalem, ſans être repris de juſtice ? Oui, ſans doute : *Diogène* ne fut pas le ſeul dans l'antiquité, qui eut cette hardieſſe. *Strabon*, dans ſon quinzième livre, dit qu'il y avait dans les Indes une ſecte de brachmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encore on voit des pénitens dans l'Inde, qui marchent nus, et chargés de chaînes, avec un anneau de fer, attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique et dans la Turquie. Ces mœurs ne ſont pas nos mœurs, et je ne crois pas que du temps d'*Iſaïe*, il y eût un ſeul uſage qui reſſemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Eſprit. DIEU étendit ſa main, et lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord; cette chaudière repréſente les peuples qui viendront du ſeptentrion, et l'eau bouillante figure les malheurs de Jéruſalem.

Il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins, et va la cacher, par l'ordre de DIEU, dans un trou auprès de l'Euphrate : il retourne ensuite la prendre et la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole, en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules; il envoie ces cordes, ces chaînes, et ce joug aux rois voisins, pour les avertir de se soumettre au roi de Babylone, *Nabuchodonosor*, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, et que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumière, et quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poêle de fer; il couche trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, et le couvrir d'excrémens humains. *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfans d'Israël mangeront leur pain souillé, parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés.* Mais après avoir mangé de ce pain de douleur,

douleur, DIEU lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ſes cheveux, et les diviſe en trois parts ; il en met une partie au feu, coupe la ſeconde avec une épée autour de la ville, et jette au vent la troiſième.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encore plus ſurprenantes. Il introduit le Seigneur, qui parle ainſi, chap. XVI : *Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni ſalée.... tu es devenue grande, ta gorge s'eſt formée, ton poil a paru.... J'ai paſſé, j'ai connu que c'était le temps des amans. Je t'ai couverte, et je me ſuis étendu ſur ton ignominie.... Je t'ai donné des chauſſures et des robes de coton, des bracelets, un collier, des pendans d'oreille.... Mais, pleine de confiance en ta beauté, tu t'es livrée à la fornication.... et tu as bâti un mauvais lieu ; tu t'es proſtituée dans les carrefours ; tu as ouvert tes jambes à tous les paſſans.... tu as recherché les plus robuſtes.... On donne de l'argent aux courtiſannes, et tu en as donné à tes amans, &c.*

(*b*) Oolla *a forniqué ſur moi ; elle a aimé avec fureur ſes amans ; princes, magiſtrats, cavaliers..... Sa ſœur*, Ooliba, *s'eſt proſtituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché*

(*b*) *Ezéch.* chap. XXIII.

ceux qui avaient le... d'un âne, et qui..... comme les chevaux (*c*).

Ces expreſſions nous ſemblent bien indécentes, et bien groſſières; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles ſignifiaient les apoſtaſies de Jéruſalem et de Samarie. Ces apoſtaſies étaient repréſentées très-ſouvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des uſages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne ſe reſſemblent pas plus que la langue françaiſe ne reſſemble au chaldéen et à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète *Oſée*, chap. I, de prendre pour ſa femme une proſtituée, et il obéit. Cette proſtituée lui donne un fils. DIEU appelle ce fils *Jezraël*: c'eſt un type de la maiſon de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans Jezraël. Enſuite le Seigneur ordonne à *Oſée*, chap. III, d'épouſer une femme adultère, qui ſoit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'Iſraël, qui regardent les dieux étrangers, et qui aiment le marc de raiſin. Le Seigneur, dans la prophétie d'*Amos*, chap. IV, menace

(*c*) On a très-approfondi cette matière dans pluſieurs livres nouveaux, ſur-tout dans le Dictionnaire philoſophique, et dans l'Avis important de milord *Bolingbrock*. Voyez ces ouvrages dans cette collection.

les vaches de Samarie de les mettre dans la chaudière. Enfin, tout eſt l'oppoſé de nos mœurs et de notre tour d'eſprit ; et, ſi l'on examine les uſages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également oppoſés à nos coutumes, non-ſeulement dans les temps reculés, mais aujourd'hui même, lorſque nous les connaiſſons mieux.

DES PRIÈRES DES JUIFS.

Il nous reſte peu de prières des anciens peuples ; nous n'avons que deux ou trois formules des myſtères, et l'ancienne prière à *Iſis*, rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conſervé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à DIEU, on s'apercevra aiſément que les Juifs étaient un peuple charnel et ſanguinaire. Ils paraiſſent, dans leurs pſaumes, ſouhaiter la mort du pécheur, plutôt que ſa converſion ; et ils demandent au Seigneur, dans le ſtyle oriental, tous les biens terreſtres.

(*d*) *Tu arroſeras les montagnes, la terre ſera raſſaſiée de fruits.*

(*e*) *Produis le foin pour les bêtes, et l'herbe pour l'homme. Tu fais ſortir le pain de la terre,*

(*d*) Pſaume LXXXVIII.

(*e*) Pſaume CIII.

et le vin qui réjouit le cœur ; tu donnes l'huile qui répand la joie ſur le viſage.

(*f*) *Juda eſt une marmite remplie de viandes ; la montagne du Seigneur eſt une montagne coagulée, une montagne graſſe. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées ?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudiſſent leurs ennemis dans un ſtyle non moins figuré.

(*g*) *Demande-moi, et je te donnerai en héritage toutes les nations ; tu les régiras avec une verge de fer.*

(*h*) *Mon* DIEU, *traitez mes ennemis ſelon leurs œuvres, ſelon leurs deſſeins méchans ; puniſſez-les comme ils le méritent.*

(*i*) *Que mes ennemis impies rougiſſent, qu'ils ſoient conduits dans le ſépulcre.*

(*k*) *Seigneur, prenez vos armes et votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les paſſages ; que mes ennemis ſoient couverts de confuſion ; qu'ils ſoient comme la pouſſière, emportée par le vent ; qu'ils tombent dans le piége.*

(*l*) *Que la mort les ſurprenne, qu'ils deſcendent tout vivans dans la foſſe.*

(*m*) *Dieu briſera leurs dents dans leur bouche ; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions.*

(*f*) Pſaume CVII.
(*g*) Pſaume II.
(*h*) Pſaume XXVII.
(*i*) Pſaume XXX.
(*k*) Pſaume XXXIV.
(*l*) Pſaume LIV.
(*m*) Pſaume LVII.

(*n*) *Ils ſouffriront la faim comme des chiens, ils ſe diſperſeront pour chercher à manger, et ne ſeront point raſſaſiés.*

(*o*) *Je m'avancerai vers l'Idumée, et je la foulerai aux pieds.*

(*p*) *Réprimez ces bêtes ſauvages, c'eſt une aſſemblée de peuples ſemblables à des taureaux et à des vaches.... Vos pieds ſeront baignés dans le ſang de vos ennemis, et la langue de vos chiens en ſera abreuvée.*

(*q*) *Faites fondre ſur eux tous les traits de votre colère; qu'ils ſoient expoſés à votre fureur; que leur demeure et leurs tentes ſoient déſertes.*

(*r*) *Répandez abondamment votre colère ſur les peuples à qui vous êtes inconnu.*

(*s*) *Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu.*

(*t*) *Aſſerviſſez le pécheur; que le malin ſoit toujours à ſon côté droit.*

Qu'il ſoit toujours condamné quand il plaidera.

Que ſa prière lui ſoit imputée à péché; que ſes enfans ſoient orphelins, et ſa femme veuve; que ſes

(*n*) Pſaume LVIII.
(*o*) Pſaume LIX.
(*p*) Pſaume LXVII.
(*q*) Pſaume LXVIII.
(*r*) Pſaume LXXVIII.
(*s*) Pſaume LXXXII.
(*t*) Pſaume CVIII.

enfans ſoient des mendians vagabonds ; que l'uſurier enlève tout ſon bien.

(*u*) *Le Seigneur juſte, coupera leurs têtes : que tous les ennemis de Sion ſoient comme l'herbe ſèche des toits.*

(*x*) *Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mamelle, et qui les écraſera contre la pierre,*

On voit que ſi DIEU avait exaucé toutes les prières de ſon peuple, il ne ſerait reſté que des Juifs ſur la terre ; car ils déteſtaient toutes les nations, ils en étaient déteſtés ; et, en demandant ſans ceſſe que DIEU exterminât tous ceux qu'ils haïſſaient, ils ſemblaient demander la ruine de la terre entière. Mais il faut toujours ſe ſouvenir que non-ſeulement les Juifs étaient le peuple chéri de DIEU, mais l'inſtrument de ſes vengeances. C'était par lui qu'il puniſſait les péchés des autres nations, comme il puniſſait ſon peuple par elles. Il n'eſt plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, et de lui demander qu'on éventre les mères, et les enfans encore à la mamelle, et qu'on les écraſe contre la pierre. DIEU étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ſes voiſins. Nous avons été auſſi cruels quelquefois que les Juifs ; mais

(*u*) Pſaume CXXVIII. (*x*) Pſaume CXXXVI.

en chantant leurs pſaumes, nous n'en détournons pas le ſens contre les peuples qui nous font la guerre. C'eſt un des grands avantages que la loi de grâce a ſur la loi de rigueur : et plût à DIEU, que ſous une loi ſainte, et avec des prières divines, nous n'euſſions pas répandu le ſang de nos frères, et ravagé la terre au nom d'un DIEU de miſéricorde!

DE JOSEPHE, HISTORIEN DES JUIFS.

ON ne doit pas s'étonner que l'hiſtoire de *Flavien-Joſephe* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il eſt vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires; il fallait au moins trois mois à un copiſte habile pour la tranſcrire. Les livres étaient très-chers et très-rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'eſclaves, pour qui les grands et les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponſe de *Joſephe* à *Apion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs ; et l'on voit auſſi que ce petit nombre le traita de menteur et de viſionnaire.

Il faut ſe mettre à la place des Romains du temps de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur, les vainqueurs de la terre connue, et les légiſlateurs des nations, devaient regarder l'hiſtoire du peuple juif.

Ces Romains ne pouvaient guère ſavoir que *Joſephe* avait tiré la plupart des faits des livres ſacrés, dictés par le ſaint Eſprit. Ils ne pouvaient pas être inſtruits que *Joſephe* avait ajouté beaucoup de choſe à la Bible, et en avait paſſé beaucoup ſous ſilence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fond de quelques hiſtoriettes dans le troiſième livre d'*Eſdras*, et que ce livre d'*Eſdras* eſt un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penſer un ſénateur romain, en liſant ces contes orientaux? *Joſephe* rapporte, liv. X, ch. XII, que *Darius*, fils d'*Aſtiage*, avait fait le prophète *Daniel* gouverneur de trois cents ſoixante villes, lorſqu'il défendit ſous peine de la vie de prier aucun dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cents ſoixante villes.

Joſephe ſemble ſuppoſer enſuite que toute la Perſe ſe fit juive.

Le même *Joſephe* donne au ſecond temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une ſingulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius*. Un eſclave juif intime ami du roi des rois! c'eſt à peu près comme ſi un de nos hiſtoriens nous diſait qu'un fanatique des Cévènes, délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV*.

Quoi qu'il en ſoit, ſelon *Flavien-Joſephe*, *Darius*, qui était un prince de beaucoup d'eſprit, propoſa à toute ſa cour une queſtion digne du mercure galant, ſavoir : qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes ? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompenſe avoir une thiare de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, ſe promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, et avoir des patentes de couſin du roi.

Darius s'aſſit ſur ſon trône d'or, pour écouter les réponſes de ſon académie de beaux eſprits. L'un differta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois ; *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de ſi puiſſant qu'elles, car j'ai vu, dit-il, *Apamée*, la maîtreſſe du roi, mon ſeigneur, donner de petits ſoufflets ſur les joues de ſa ſacrée majeſté, et lui ôter ſon turban pour s'en coiffer.

Darius trouva la réponſe de *Zorobabel* ſi comique, que ſur le champ il fit rebâtir le temple de Jéruſalem.

Ce conte reſſemble aſſez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman*, et d'un nez retrouſſé, lequel a ſervi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous ſommes contraints d'avouer que l'auteur

du nez retrouſſé n'a eu ni lit d'or, ni carroſſe d'or ; et que le roi de France ne l'a point appelé mon couſin : nous ne ſommes plus au temps des *Darius*.

Ces rêveries dont *Joſephe* ſurchargeait les livres ſaints, firent tort, ſans doute, chez les païens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient diſtinguer ce qui avait été puiſé dans une ſource impure, de ce que *Joſephe* avait tiré d'une ſource ſacrée. Cette Bible, ſacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou auſſi mépriſée d'eux que *Joſephe* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries et du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'hiſtoire juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le paſſage de la mer rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple juif en ſi peu de temps, et dans un auſſi petit terrain ; le ſoleil et la lune s'arrêtant en plein midi, pour donner le temps à ce peuple brigand de maſſacrer quelques payſans, déjà exterminés par une pluie de pierres ; tous les prodiges qui ſignalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris, qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui DIEU s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple barbare, réduit en eſclavage.

Joſephe ſentait bien que tout ce qu'il écrivait révolterait des auteurs profanes ; il dit, en pluſieurs endroits : *Le lecteur en jugera comme il voudra.* Il craint d'effaroucher les eſprits ; il diminue, autant qu'il le peut, la foi qu'on doit aux miracles. On voit, à tout moment, qu'il eſt honteux d'être juif, lors même qu'il s'efforce de rendre ſa nation recommandable à ſes vainqueurs. Il faut, ſans doute, pardonner aux Romains qui n'avaient que le ſens commun, qui n'avaient pas encore la foi, de n'avoir regardé l'hiſtorien *Joſephe*, que comme un miſérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ſes maîtres. Béniſſons DIEU, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonin*, et que tout le ſénat et les chevaliers romains nos maîtres ; nous qui, éclairés par des lumières ſupérieures, pouvons diſcerner les fables abſurdes de *Joſephe*, et les ſublimes vérités que la ſainte Ecriture nous annonce.

D'UN MENSONGE DE FLAVIEN-JOSEPHE, CONCERNANT ALEXANDRE ET LES JUIFS.

LORSQUE *Alexandre*, élu par tous les Grecs comme ſon père, et comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des

injures de l'Asie, eut remporté la victoire d'Issus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de *Darah* ou *Darius ;* il voulait s'assurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate et le Tigre, et ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein, qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut assiéger Tyr. Cette ville était sous la protection des rois de Perse, et souveraine de la mer ; *Alexandre* la prit après un siége opiniâtre de sept mois, et y employa autant d'art que de courage ; la digue qu'il osa faire sur la mer est encore aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent suivre tous les généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant *Alexandre* que le duc *de Parme* prit Anvers, et le cardinal *de Richelieu*, la Rochelle (s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes). *Rollin*, à la vérité, dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr, que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, et que DIEU voulut venger l'honneur de son peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encore d'autres raisons : il fallait, après avoir soumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainsi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour surprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul-Orose* même, le

rapportent fidellement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Joſephe* pour relever ſa nation ſujette des Perſes, tombée ſous la puiſſance d'*Alexandre*, avec toute la Syrie, et honorée depuis de quelques priviléges par ce grand homme? Il prétend qu'*Alexandre*, en Macédoine, avait vu en ſonge le grand-prêtre des Juifs, *Jaddus*, (ſuppoſé qu'il y eût, en effet, un prêtre juif dont le nom finît en *us;*) que ce prêtre l'avait encouragé à ſon expédition contre les Perſes; que c'était par cette raiſon qu'*Alexandre* avait attaqué l'Aſie. Il ne manqua donc pas, après le ſiége de Tyr, de ſe détourner de cinq ou ſix journées de chemin pour aller voir Jéruſalem. Comme le grand-prêtre *Jaddus* avait autrefois apparu en ſonge à *Alexandre*, il reçut auſſi en ſonge un ordre de DIEU d'aller ſaluer ce roi; il obéit; et revêtu de ſes habits pontificaux, ſuivi de ſes lévites en ſurplis, il alla en proceſſion au-devant d'*Alexandre*. Dès que ce monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en ſonge, ſept ou huit ans auparavant, de venir conquérir la Perſe, et il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait ſur ſa tête ſon bonnet orné d'une lame d'or, ſur laquelle était gravé un mot hébreu. *Alexandre* qui, ſans doute, entendait l'hébreu parfaitement, reconnut

auſſitôt le nom *Jehovah*, et ſe proſterna humblement, ſachant bien que DIEU ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra auſſitôt des prophéties qui diſaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'Empire des Perſes, prophéties qui n'avaient point été faites après la bataille d'Iſſus. Il le flatta que DIEU l'avait choiſi pour ôter à ſon peuple chéri toute eſpérance de régner ſur la terre promiſe : ainſi qu'il avait choiſi autrefois *Nabuchodonoſor* et *Cyrus* qui avaient poſſédé la terre promiſe l'un après l'autre. Ce conte abſurde du romancier *Joſephe* ne devait pas, ce me ſemble, être copié par *Rollin*, comme s'il était atteſté par un écrivain ſacré.

Mais c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire ancienne, et bien ſouvent la moderne.

DES PRÉJUGÉS POPULAIRES AUXQUELS LES ÉCRIVAINS SACRÉS ONT DAIGNÉ SE CONFORMER PAR CONDESCENDANCE.

LES livres ſaints ſont faits pour enſeigner la morale, et non la phyſique.

Le ſerpent paſſait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le ſerpent fut aſſez ſubtil pour ſéduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain

ſacré fait parler le ſerpent et l'âneſſe de *Balaam*. Pluſieurs juifs et pluſieurs docteurs chrétiens ont regardé cette hiſtoire comme une allégorie ; mais ſoit emblême, ſoit réalité, elle eſt également reſpectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin ſe proportionne à cette idée vulgaire, et dit que la lune fut faite pour préſider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient ſolides ; on les nommait en hébreu *Rakiak*, mot qui répond à une plaque de métal, à un corps étendu et ferme, et que nous traduisîmes par *firmament*. Il portait des eaux, leſquelles ſe répandaient par des ouvertures. L'Ecriture ſe proportionne à cette phyſique ; et enfin, on a nommé firmament, c'eſt-à-dire plaque, cette profondeur immenſe de l'eſpace dans lequel on aperçoit à peine les étoiles les plus éloignées à l'aide des téleſcopes.

Les Indiens, les Chaldéens, les Perſans imaginaient que DIEU avait formé le monde en ſix temps. L'auteur de la Genèſe, pour ne pas effaroucher la faibleſſe des Juifs, repréſente DIEU formant le monde en ſix jours, quoiqu'un mot et un inſtant ſuffiſent à ſa toute-puiſſance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans des pays ſecs et

brûlés du ſoleil ; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : DIEU eſt toujours repréſenté comme un homme ; il ſe promène à midi dans le jardin, il parle, et on lui parle.

Le mot ame, *Ruah*, ſignifie le ſouffle, la vie : l'ame eſt toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, et la Genèſe veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges et des filles des hommes.

On accordait aux brutes une eſpèce de raiſon. DIEU daigne faire alliance, après le déluge, avec les brutes comme avec les hommes.

Perſonne ne ſavait ce que c'eſt que l'arc-en-ciel, il était regardé comme une choſe ſurnaturelle, et *Homère* en parle toujours ainſi. L'Ecriture l'appelle l'arc de DIEU, le ſigne d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en préſentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçuſſent : l'auteur de la Genèſe dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute

Toute l'antiquité ſe ſervait des charmes contre la morſure des ſerpens ; et, quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureuſement ſucée par des charlatans nommés *Pſilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec ſuccès des topiques convenables ; on ne doutait pas que les charmes n'euſſent opéré. *Moïſe* éleva un ſerpent d'airain dont la vue guériſſait ceux que les ſerpens avaient mordus. DIEU changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion, que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée ſur l'expérience journalière de voir des mouches et des vermiſſeaux couvrir les corps des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption eſt le principe de la génération. Puiſqu'on croyait qu'un corps mort produiſait des mouches, on ſe figurait que le moyen sûr de ſe procurer des abeilles, était de préparer les peaux ſanglantes des animaux de la manière requiſe pour opérer cette métamorphoſe. On ne feſait pas réflexion combien les abeilles ont d'averſion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur eſt contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réuſſir ; mais on

croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile*, dans ſon quatrième chant des Géorgiques, dit que cette opération fut heureuſement faite par *Ariſtée ;* mais auſſi il ajoute que c'eſt un miracle : *Mirabile monſtrum.*

C'eſt en rectifiant cet antique préjugé qu'il eſt rapporté que *Samſon* trouva un eſſaim d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ſes mains.

C'était encore une opinion vulgaire que l'aſpic ſe bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le Pſalmiſte ſe prête à cette erreur en diſant, pſaume LVIII : *Tel que l'aſpic ſourd qui bouche ſes oreilles, et qui n'entend point les enchanteurs.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin et le lait, empêchent le beurre de ſe figer, et font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, ſubſiſte encore dans le petit peuple, ainſi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un ſang corrompu, et que ſi un homme approchait de ſa femme dans ce temps critique, il feſait néceſſairement des enfans lépreux et eſtropiés, cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique, chap. XX, condamne à mort l'homme et la femme qui ſe feront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

Enfin l'Eſprit ſaint veut bien ſe conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais de vin nouveau dans de vieilles futailles, et qu'il faut que le blé pourriſſe pour mûrir.

St Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur perſuader la réſurrection : *Inſenſez, ne ſavez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour ſe vivifier?* On ſait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourriſſait, il ne lèverait pas ; mais alors on était dans cette erreur ; et le Saint-Eſprit daignait en tirer des comparaiſons utiles. C'eſt ce que *St Jérôme* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulſions paſsèrent pour des poſſeſſions de diable, dès que la doctrine des diables fut admiſe. L'épilepſie, chez les Romains et chez les Grecs, fut appelée le *mal ſacré*. La mélancolie, accompagnée d'une eſpèce de rage, fut encore un mal dont la cauſe était ignorée ; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appelés démoniaques, lycanthropes chez les Grecs. L'Ecriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient ſouvent tourmentés des furies ; elles avaient

réduit *Oreſte* à tel déſeſpoir, qu'il s'était mangé un doigt, dans un accès de fureur; elles avaient pourſuivi *Alcméon*, *Etéocle* et *Polinice*. Les Juifs helléniſtes, qui furent inſtruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des eſpèces de furies, des eſprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il eſt vrai que les Saducéens ne reconnaiſſaient point de diables: mais les Phariſiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorciſtes qui chaſſaient les diables; ils ſe ſervaient d'une racine qu'ils mettaient ſous le nez des poſſédés, et employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin, ils étaient tellement en poſſeſſion de chaſſer les diables, que notre Sauveur lui-même accuſé, ſelon *St Matthieu*, de les chaſſer par les enchantemens de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, et leur demande ſi c'eſt par *Belzébuth* qu'ils triomphent des eſprits malins?

Certes, ſi les mêmes Juifs, qui firent mourir JESUS, avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, ſi les Phariſiens chaſſaient en effet les diables, ils feſaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur. Ils avaient le don que JESUS communiquait à ſes diſciples; et s'ils ne l'avaient pas, JÉSUS ſe conformait donc au préjugé populaire, en daignant

ſuppoſer que ſes implacables ennemis, qu'il appelait race de vipères, avaient le don des miracles et dominaient ſur les démons. Il eſt vrai que ni les juifs ni les chrétiens ne jouiſſent plus aujourd'hui de cette prérogative long-temps ſi commune. Il y a toujours des exorciſtes, mais on ne voit plus de diables ni de poſſédés (22) : tant les choſes changent avec le temps ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des poſſédés, et il eſt bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges néceſſaires pour élever un édifice divin, ſont inutiles

(22) M. *de Voltaire* fait trop d'honneur à notre ſiècle. Nous avons encore des poſſédés, non-ſeulement à Beſançon, où le diable les conduit tous les ans pour avoir le plaiſir de ſe faire chaſſer par la préſence du ſaint *Suaire*, mais à Paris même. Pendant la ſemaine ſainte, la nuit, dans l'égliſe de la ſainte Chapelle, on joue une farce religieuſe, où des poſſédés tombent en convulſion à la vue d'un prétendu morceau de la vraie croix. On imaginerait difficilement un ſpectacle plus indécent ou plus dégoûtant ; mais auſſi, on en trouverait difficilement un qui prouvât mieux juſqu'à quel point la ſuperſtition peut dégrader l'eſpèce humaine ; et ſur-tout juſqu'à quel point l'amour de l'argent, et l'envie de dominer ſur le peuple, peuvent endurcir des prêtres contre la honte, et les déterminer à ſe dévouer au mépris public. Il eſt étonnant que les chefs du clergé et ceux de la magiſtrature n'aient pas daigné ſe réunir pour abolir ce ſcandale, qui ſouille également et l'Egliſe de JESUS-CHRIST, et le temple de la juſtice.

En 1777, un de ces prétendus poſſédés profita de cette qualité pour proférer, devant le peuple aſſemblé, tous les blaſphêmes dont il ſe put aviſer. Un homme raiſonnable, qui aurait parlé avec la même franchiſe, eût été brûlé vif. Le poſſédé en fut quitte pour une double doſe d'eau bénite. L'année d'après, la bonne compagnie y courut en foule, dans l'eſpérance d'entendre blaſphémer ; mais la police avait ordonné au diable de ſe taire, et le diable obéit.

quand il eſt au comble. Tout a changé ſur la terre : la vertu ſeule ne change jamais. Elle eſt ſemblable à la lumière du ſoleil, qui ne tient preſque rien de la matière connue, et qui eſt toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens ſe confondent ſans ceſſe. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir ſon auteur.

DES ANGES, DES GÉNIES, DES DIABLES, CHEZ LES ANCIENNES NATIONS ET CHEZ LES JUIFS.

TOUT a ſa ſource dans la nature de l'eſprit humain. Tous les hommes puiſſans, les magiſtrats, les princes avaient leurs meſſagers ; il était vraiſemblable que les dieux en avaient auſſi. Les Chaldéens et les Perſes ſemblent être les premiers hommes connus de nous, qui parlèrent des anges comme d'huiſſiers céleſtes, et de porteurs d'ordre. Mais avant eux, les Indiens, de qui toute eſpèce de théologie nous eſt venue, avaient inventé les anges et les avaient repréſentés dans leur ancien livre du Shaſta comme des créatures immortelles, participantes de la divinité, et dont un grand nombre ſe révolta dans le ciel contre le créateur. (Voyez le chapitre de l'Inde.)

Les Parſis ignicoles, qui ſubſiſtent encore, ont communiqué à l'auteur de la religion des

anciens Perſes (*y*) les noms des anges que les premiers Perſes reconnaiſſaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi leſquels ne ſont ni *Raphaël* ni *Gabriel*, que les Perſes n'adoptèrent que long-temps après. Ces mots ſont chaldéens, ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité ; car avant l'hiſtoire de *Tobie*, on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perſes dans leur ancien catalogue, qu'on trouve au-devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables ; et *Arimane* était le premier. C'était du moins une choſe conſolante de reconnaître plus de génies bienfeſans, que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été ſuivie des Egyptiens. Les Grecs, au lieu de génies tutélaires, eurent des divinités ſecondaires, des héros et des demi-dieux. Au lieu de diables, ils eurent *Até*, *Erynnis*, les *Euménides*. Il me ſemble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon et d'un mauvais génie, qui préſidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs et les Romains ſe piquèrent d'avoir chacun deux génies ; et le mauvais eut toujours plus d'occupations et de ſuccès que ſon antagoniſte.

(*y*) Hide : *De religione veterum Perſarum.*

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleſte, ils la diſtinguèrent en dix claſſes : les ſaints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne ſe trouve que dans le Talmud et dans le Targum, et non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toujours la forme humaine, et c'eſt ainſi que nous les peignons encore aujourd'hui en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduiſit *Tobie*. Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Lot*, burent et mangèrent avec ces patriarches ; et la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Lot* avaient un corps. Il ſerait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, et comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru ſous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de DIEU. Il parle le langage humain avec *Adam* et *Eve ;* il parle même au ſerpent ; il ſe promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converſer avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moïſe*. Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Genèſe, *feſons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre ; que le plus

parfait

parfait des êtres de la terre était une faible reſſemblance de la forme de ſon créateur, et que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des anges transformés en diables, en démons, ſoit le fondement de la religion juive et de la chrétienté; il n'en eſt pourtant rien dit dans la Genèſe, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèſe dit expreſſément qu'un ſerpent parla à *Eve* et la ſéduiſit. Elle a ſoin de remarquer que le ſerpent était le plus habile, le plus ruſé de tous les animaux; et nous avons obſervé que toutes les nations avaient cette opinion du ſerpent. La Genèſe marque encore poſitivement que la haine des hommes pour les ſerpens vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain; que c'eſt depuis ce temps-là qu'il cherche à nous mordre; que nous cherchons à l'écraſer; et qu'enfin il eſt condamné, pour ſa mauvaiſe action, à ramper ſur le ventre, et à manger la pouſſière de la terre. Il eſt vrai que le ſerpent ne ſe nourrit point de terre; mais toute l'antiquité le croyait.

Il ſemble, à notre curioſité, que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce ſerpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer ſa vengeance ſur l'ouvrage

de DIEU, et le corrompre. Cependant, il n'eſt aucun paſſage dans le Pentateuque dont nous puiſſons inférer cette interprétation, en ne conſultant que nos faibles lumières.

Satan paraît dans *Job*, le maître de la terre ſubordonné à DIEU. Mais quel homme, un peu verſé dans l'antiquité, ne ſait que ce mot *Satan* était chaldéen; que ce *Satan* était l'*Arimane* des Perſes, adopté par les Chaldéens; le mauvais principe qui dominait ſur les hommes? *Job* eſt repréſenté comme un paſteur arabe, vivant ſur les confins de la Perſe. Nous avons déjà dit que les mots arabes, conſervés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flavien-Joſephe*, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laiſſe aucun doute ſur ce ſujet.

Les démons, les diables chaſſés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, et s'échappant de leur priſon pour tenter les hommes, ſont regardés, depuis pluſieurs ſiècles, comme les auteurs de notre damnation. Mais, encore une fois, c'eſt une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien Teſtament. C'eſt une vérité de tradition, tirée du livre ſi antique et ſi long-temps inconnu, écrit par les premiers

Brachmanes, et que nous devons enfin aux recherches de quelques ſavans anglais qui ont réſidé long-temps dans le Bengale.

Quelques commentateurs ont écrit que ce paſſage d'Iſaïe : *Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, qui paraiſſais le matin ?* déſigne la chute des anges, et que c'eſt *Lucifer* qui ſe déguiſa en ſerpent, pour faire manger la pomme à *Eve* et à ſon mari.

Mais, en vérité, une allégorie ſi étrange reſſemble à ces énigmes qu'on feſait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les colléges. On expoſait, par exemple, un tableau repréſentant un vieillard et une jeune fille. L'un diſait : c'eſt l'hiver et le printemps ; l'autre, c'eſt la neige et le feu ; un autre, c'eſt la roſe et l'épine, ou bien c'eſt la force et la faibleſſe : et celui qui avait trouvé le ſens le plus éloigné du ſujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en eſt préciſément de même de cette application ſingulière de l'étoile du matin au diable. *Iſaïe*, dans ſon quatorzième chapitre, en inſultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit : *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les ſapins, les cèdres, s'en ſont réjouis. Il n'eſt venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur eſt-elle deſcendue au tombeau, malgré le ſon de tes muſettes ?*

comment es-tu couché avec les vers et la vermine? Comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin? Hélel, toi qui preſſais les nations, tu es abattue en terre!

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer:* on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait aſſurément peu de rapport entre le diable et l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant tombé du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à DIEU : il ne pouvait la faire lui ſeul, il avait donc des compagnons. La fable des géans armés contre les dieux, répandue chez toutes les nations, eſt, ſelon pluſieurs commentateurs, une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient ſoulevés contre leur maître.

Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de St *Jude*, où il eſt dit : *Dieu a gardé, dans les ténèbres, enchaînés juſqu'au jugement du grand jour, les anges qui ont dégénéré de leur origine, et qui ont abandonné leur propre demeure..... Malheur à ceux qui ont ſuivi les traces de Caïn..... deſquels Enoch, ſeptième homme après Adam, a prophétiſé, en diſant : Voici, le Seigneur eſt venu avec ſes millions de ſaints, &c.*

On s'imagina qu'*Enoch* avait laiſſé par écrit l'hiſtoire de la chûte des anges. Mais il y a deux choſes importantes à obſerver ici. Premièrement, *Enoch* n'écrivit pas plus que *Seth*,

à qui les Juifs attribuèrent des livres ; et le faux *Enoch*, que cite St *Jude*, eſt reconnu pour être forgé par un juif (z). Secondement, ce faux *Enoch* ne dit pas un mot de la rebellion et de la chûte des anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit de ſes *Egregori*.

Le nombre des hommes s'étant prodigieuſement accru, ils eurent de très-belles filles; les anges, les veillans, Egregori, en devinrent amoureux, et furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entre eux; ils ſe dirent : Choiſiſſons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. Semiaxas, leur prince, dit : Je crains que vous n'oſiez accomplir un tel deſſein, et que je ne demeure ſeul chargé du crime. Tous répondirent : Feſons ſerment d'exécuter notre deſſein, et dévouons-

(z) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoch* ait quelque antiquité, car on le trouve cité pluſieurs fois dans le teſtament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier ſiècle : et ce teſtament des douze patriarches eſt même cité par ſaint *Paul*, dans ſa première épître aux Theſſaloniciens ; ſi c'eſt citer un paſſage que de le répéter mot pour mot. Le teſtament du patriarche *Ruben* porte, au chapitre VI : *La colère du Seigneur tomba enfin ſur eux ;* et ſaint *Paul* dit préciſémeut les mêmes paroles. Au reſte, ces douze teſtamens ne ſont pas conformes à la Genèſe dans tous les faits. L'inceſte de *Juda*, par exemple, n'y eſt pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abuſa de ſa belle-fille étant ivre. Le teſtament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme ſept organes de ſens au lieu de cinq ; il compte la vie et l'acte de la génération pour deux ſens. Au reſte, tous ces patriarches ſe repentent, dans ce teſtament, d'avoir vendu leur frère *Joſeph*.

nous à l'anathème, ſi nous y manquons. Ils s'unirent donc par ſerment, et firent des imprécations. Ils étaient deux cents en nombre. Ils partirent enſemble, du temps de Jared, et allèrent ſur la montagne appelée Hermonim, à cauſe de leur ſerment. Voici le nom des principaux : Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel-Hoſampſich, Zaciel-Parmar, Thauſaël, Samiel, Tirel, Sumiel.

Eux et les autres prirent des femmes, l'an onze cent ſoixante et dix de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géans Naphilim, &c.

L'auteur de ce fragment écrit de ce ſtyle, qui ſemble appartenir aux premiers temps ; c'eſt la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions, point de maximes, c'eſt l'ancienne manière orientale.

On voit que cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixième chapitre de la Genèſe : *Or en ce temps il y avait des géans ſur la terre ; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puiſſans du ſiècle.*

Le livre d'*Enoch* et la Genèſe, ſont entièrement d'accord ſur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, et ſur la race des géans qui en naquit. Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Teſtament, ne parle

de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Il n'eſt queſtion des eſprits malins et du diable, que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'eſt pas un livre juif; et dans l'aventure de *Tobie*. Le diable *Aſmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les ſept premiers maris de *Sara*, et que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poiſſon, n'était point un diable juif, mais perſan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Egypte ; mais il eſt conſtant que les Juifs, n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame et un enfer, et ce fut quand la ſecte des phariſiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penſer que le ſerpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui ſert de fondement à tout l'édifice, ne fut poſée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'hiſtoire de la chute des anges devenus diables; mais nous ne ſavons où en trouver l'origine.

On appela diables *Belzébuth*, *Belphégor*, *Aſtaroth ;* mais c'étaient d'anciens dieux de Syrie. *Belphégor* était le Dieu du mariage ; *Belzébuth*, ou *Bel-ſe-puth*, ſignifiait le Seigneur qui préſerve des inſectes. Le roi *Ochoſias* même,

l'avait consulté comme un dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie ; et *Elie* indigné de cette démarche, avait dit : *N'y a-t-il point de dieu en Israël, pour aller consulter le dieu d'Accaron ?*

Astaroth était la lune, et la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude*, dit encore *que le diable se querella avec l'ange Michaël, au sujet du corps de Moïse.* Mais on ne trouve rien de semblable dans le canon des Juifs. Cette dispute de *Michaël* avec le diable, n'est que dans un livre apocryphe, intitulé, *Analypse de Moïse*, cité par *Origène*, dans le troisième livre de ses principes.

Il est donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables jusque vers le temps de leur captivité à Babylone. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perses, qui la tenaient de *Zoroastre.*

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme et la mauvaise foi, qui puissent nier tous ces faits ; et il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conséquences. DIEU a certainement permis que la croyance aux bons et mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenses et aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité, avant de parvenir au peuple juif. Notre sainte

religion a consacré cette doctrine ; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; et ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ LES AUTRES NATIONS, OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.

Les livres sacrés n'ayant jamais décidé si les Juifs avaient été les maîtres ou les disciples des autres peuples, il est permis d'examiner cette question.

Philon, dans la relation de sa mission auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Israël* est un terme chaldéen ; que c'est un nom que les Chaldéens donnèrent aux justes consacrés à DIEU ; qu'*Israël* signifie *voyant Dieu*. Il paraît donc prouvé par cela seul que les Juifs n'appelèrent Jacob *Israël*, qu'ils ne se donnèrent le nom d'*Israëlites*, que lorsqu'ils eurent quelque connaissance du chaldéen. Or, ils ne purent avoir connaissance de cette langue que quand ils furent esclaves en Chaldée. Est-il vraisemblable que dans les déserts de l'Arabie pétrée, ils eussent appris déjà le chaldéen ?

Flavien-Josephe, dans sa réponse à *Apion*, à *Lysimaque* et à *Molon*, liv. II, ch. V, avoue en propres termes, *Que ce sont les Egyptiens qui*

apprirent à d'autres nations à ſe faire circoncire, comme Hérodote le témoigne. En effet, ſerait-il probable que la nation antique et puiſſante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, et qui, de ſon aveu, ne fut circoncis que ſous *Joſué?*

Les livres ſacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïſe* avait été nourri dans les ſciences des Egyptiens, et ils ne diſent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut bâtir ſon temple, ſon palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr? il eſt dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers et des cèdres : c'était ſans doute payer bien chèrement; et le marché eſt étrange : mais les Tyriens demandèrent-ils des artiſtes juifs?

Le même *Joſephe*, dont nous avons parlé, avoue que ſa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut long-temps aucun commerce avec les autres nations;* qu'elle fut *ſur-tout inconnue des Grecs, qui connaiſſaient les Scythes, les Tartares. Faut-il s'étonner*, ajoute-t-il, liv. I, ch. X, *que notre nation éloignée de la mer, et ne ſe piquant point de rien écrire, ait été ſi peu connue?*

Lorſque le même *Joſephe* raconte avec ſes exagérations ordinaires, la manière auſſi honorable qu'incroyable, dont le roi *Ptolémée-*

Philadelphe acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des hébreux dans la ville d'Alexandrie ; *Joſephe*, dis-je, ajoute que *Démétrius* de Phalère, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de ſon roi, demanda à l'un des traducteurs, *comment il ſe pouvait faire qu'aucun hiſtorien, aucun poëte étranger, n'eût jamais parlé des lois juives.* Le traducteur répondit : *Comme ces lois ſont toutes divines, perſonne n'a oſé entreprendre d'en parler, et ceux qui ont voulu le faire ont été châtiés de Dieu. Théopompe, voulant en inférer quelque choſe dans ſon hiſtoire, perdit l'eſprit durant trente jours ; mais ayant reconnu dans un ſonge qu'il était devenu fou, pour avoir voulu pénétrer dans les choſes divines, et en faire part aux profanes* (*a*), *il apaiſa la colère de* DIEU, *par ſes prières, et rentra dans ſon bon ſens.*

Théodecte, poëte grec, ayant mis dans une tragédie quelques paſſages qu'il avait tirés de nos livres ſaints, devint auſſitôt aveugle, et ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu ſa faute.

Ces deux contes de *Joſephe*, indignes de l'hiſtoire, et d'un homme qui a le ſens commun, contrediſent, à la vérité, les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs ; car ſi c'était un crime d'en inférer quelque choſe dans une autre langue, c'était

(*a*) *Joſephe*, hiſt. des Juifs, liv. XII, chap. II.

ſans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins, *Joſephe*, en rapportant ces deux hiſtoriettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaiſſance des livres de ſa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques; on les appela les Juifs helléniſtes. Il eſt donc indubitable que les Juifs, depuis *Alexandre*, prirent beaucoup de choſes des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Aſie mineure, et d'une partie de l'Egypte, et que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

DES ROMAINS. COMMENCEMENS DE LEUR EMPIRE ET DE LEUR RELIGION: LEUR TOLÉRANCE.

Les Romains ne peuvent être comptés parmi les nations primitives : ils ſont trop nouveaux. Rome n'exiſte que ſept cents cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites et des lois, elle les tint des Toſcans et des Grecs. Les Toſcans lui communiquèrent la ſuperſtition des augures, ſuperſtition pourtant fondée ſur des obſervations phyſiques, ſur le paſſage des oiſeaux, dont on augurait les changemens de l'atmoſphère. Il ſemble que toute ſuperſtition ait une

choſe naturelle pour principe, et que bien des erreurs ſoient nées d'une vérité dont on abuſe.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des lois et des dieux chez un autre, devait être un peuple petit et barbare ; auſſi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire, du temps des rois et des premiers conſuls, n'était pas ſi étendu que celui de Raguſe. Il ne faut pas ſans doute, entendre par ce nom de roi, des monarques tels que *Cyrus*, et ſes ſucceſſeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être deſpotique. Les dépouilles ſe partagent en commun, et chacun défend ſa liberté comme ſon bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibuſtiers.

Si l'on en croit les hiſtoriens romains, ce petit peuple commença par ravir les filles et les biens de ſes voiſins. Il devait être exterminé ; mais la férocité et le beſoin qui le portaient à ces rapines, rendirent ſes injuſtices heureuſes ; il ſe ſoutint étant toujours en guerre ; et enfin, au bout de cinq ſiècles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les ſoumit tous, les uns après les autres, depuis le fond du golfe Adriatique juſqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours jusqu'au temps de *Sylla*. Cet amour de la patrie consista pendant plus de quatre cents ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer et dépouiller les autres hommes ; mais dans le sein de la république il y eut de grandes vertus. Les Romains policés avec le temps, policèrent tous les barbares vaincus, et devinrent enfin les législateurs de l'Occident.

Les Grecs paraissent dans les premiers temps de leurs républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des repaires de leurs sept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins : ceux-là, au contraire, ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volsques, les Antiates. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand roi de Perse, et triomphent de lui sur terre et sur mer. Ces Grecs, vainqueurs, cultivent et perfectionnent tous les beaux arts ; et les Romains les ignorent tous, jusque vers le temps de *Scipion-l'Africain*.

J'observerai ici sur leur religion deux choses

importantes; c'eſt qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs : et qu'au fond, le ſénat et les empereurs reconnurent toujours un DIEU ſuprême, ainſi que la plupart des philoſophes et des poëtes de la Grèce (*b*).

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penſer comme lui ? mais quand un peuple eſt raſſemblé, quand la religion eſt devenue une loi de l'Etat, il faut ſe ſoumettre à cette loi : or, les Romains, par leurs lois, adoptèrent tous les dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les dieux inconnus, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent : *Separatim nemo habeſſit deos neve advenas niſi publicè adſcitos :* que perſonne n'ait des dieux étrangers et nouveaux, ſans la ſanction publique. On donna cette ſanction à pluſieurs cultes ; tous les autres furent tolérés. Cette aſſociation de toutes les divinités du monde, cette eſpèce d'hoſpitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être, chez un ou deux petits peuples.

(*b*) Voyez l'article DIEU dans le Dictionn. philoſophique.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine versassent le sang humain, sans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encore très-remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa manière de penser. Il n'y en a pas un seul exemple depuis *Romulus* jusqu'à *Domitien*; et chez les Grecs il n'y eut que le seul *Socrate*.

Il est encore inconteſtable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un DIEU suprême. Leur *Jupiter* était le seul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le seul que l'on nommât le Dieu très-grand et très-bon, *Deus optimus*, *maximus*. Ainsi, de l'Italie à l'Inde et à la Chine, vous trouverez le culte d'un Dieu suprême, et la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaissance d'un Dieu, à cette indulgence universelle, qui sont par-tout le fruit de la raison cultivée, se joignit une foule de superstitions, qui étaient le fruit ancien de la raison commencée et erronée.

On sait bien que les poulets sacrés, et la déesse *Pertunda*, et la déesse *Cloacina*, sont ridicules. Pourquoi les vainqueurs et les législateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces sottises? c'est qu'étant anciennes, elles étaient

étaient chères au peuple, et qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul-Emile*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *Céſars* avaient autre choſe à faire qu'à combattre les ſuperſtitions de la populace. Quand une vieille erreur eſt établie, la politique s'en ſert comme d'un mors, que le vulgaire s'eſt mis lui-même dans la bouche; juſqu'à ce qu'une autre ſuperſtion vienne la détruire, et que la politique profite de cette ſeconde erreur, comme elle a profité de la première.

QUESTIONS SUR LES CONQUÊTES DES ROMAINS, ET LEUR DÉCADENCE.

POURQUOI les Romains, qui, ſous *Romulus*, n'étaient que trois mille habitans, et qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit, devinrent-ils, avec le temps, les plus grands conquérans de la terre? et d'où vient que les Juifs, qui prétendent avoir eu ſix cents trente mille ſoldats en ſortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient ſous le DIEU des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir ſeulement Tyr et Sidon dans leur voiſinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils preſque toujours dans l'eſclavage? Ils avaient tout l'enthouſiaſme et toute la férocité qui devaient faire

des conquérans ; le DIEU des armées était toujours à leur tête ; et cependant ce ſont les Romains, éloignés d'eux de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les ſubjuguer et les vendre au marché.

N'eſt-il pas clair, (humainement parlant, et ne conſidérant que les cauſes ſecondes), que ſi les Juifs, qui eſpéraient la conquête du monde, ont été preſque toujours aſſervis, ce fut leur faute ? Et ſi les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage et par leur prudence ? Je demande très-humblement pardon aux Romains, de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains, pendant plus de quatre cents cinquante ans, ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues ? N'eſt-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, et qu'ils n'avaient ſucceſſivement à combattre que de petits peuples comme eux ? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voiſins vaincus, ils eurent aſſez de force pour réſiſter à *Pyrrhus*.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier, aſſez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils ſept cents années à ſe donner enfin un Empire à

peu-près auſſi vaſte que celui qu'*Alexandre* conquit en ſept ou huit années ? eſt-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des nations belliqueuſes, et qu'*Alexandre* eut affaire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet Empire fut-il détruit par des barbares? ces barbares n'étaient-ils pas plus robuſtes, plus guerriers que les Romains, amollis à leur tour ſous *Honorius* et ſous ſes ſucceſſeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie, du temps de *Marius*, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'eſt-à-dire, les peuples du Nord, déchireraient l'Empire lorſqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faibleſſe des empereurs, les factions de leurs miniſtres et de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles ſanglantes élevées dans le chriſtianiſme, les diſputes théologiques ſubſtituées au maniement des armes, et la molleſſe à la valeur ; des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs et les ſoldats, tout appelait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, et qui accablèrent Rome languiſſante, ſous des empereurs cruels, efféminés et dévots.

Lorſque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns inondèrent l'Empire romain, quelles meſures les deux empereurs prenaient-ils

pour détourner ces orages ? La différence de l'*Omooſios* à l'*Omouſios* mettait le trouble dans l'Orient et dans l'Occident. Les perſécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Neſtorius*, patriarche de Conſtantinople, qui eut d'abord un grand crédit ſous *Théodoſe ſecond*, obtint de cet empereur qu'on perſécutât ceux qui penſaient qu'on devait rebaptiſer les chrétiens apoſtats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux qui ne feſaient pas plonger trois fois les baptiſés; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appela la ſainte Vierge, *Anthropotokos*; ſes ennemis, qui voulaient qu'on l'appelât *Théotokos*, et qui, ſans doute, avaient raiſon, puiſque le concile d'Ephèſe décida en leur faveur, lui ſuſcitèrent une perſécution violente. Ces querelles occupèrent tous les eſprits; et, pendant qu'on diſputait, les barbares partageaient l'Europe et l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric*, qui, au commencement du cinquième ſiècle, marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Conſtantinople, lorſqu'il était maître de la Thrace ? Comment haſarda-t-il de ſe trouver preſſé entre l'Empire d'Orient et celui d'Occident ? Eſt-il naturel qu'il voulût

paſſer les Alpes et l'Apennin, lorſque Conſtantinople tremblante s'offrait à ſa conquête ? Les hiſtoriens de ces temps-là, auſſi mal inſtruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce myſtère ; mais il eſt aiſé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée ſous *Théodoſe I*, prince violent, dévot et imprudent, qui perdit l'Empire, en confiant ſa défenſe aux Goths. Il vainquit avec eux ſon compétiteur, *Eugène*; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodoſe* ſoudoyait *Alaric* et ſes Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius*, fils de *Théodoſe*, fut ſur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc ſon tributaire pour aller tomber ſur *Honorius* et ſur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le ſeul qui pouvait défendre l'Italie, et qui avait déjà arrêté les efforts des barbares. *Honorius*, ſur de ſimples ſoupçons, lui fit trancher la tête ſans forme de procès. Il était plus aiſé d'aſſaſſiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur, retiré à Ravenne, laiſſa le barbare, qui lui était ſupérieur en tout, mettre le ſiége devant Rome. L'ancienne maîtreſſe du monde ſe racheta du pillage au prix ce cinq mille livres peſant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de ſoie, trois mille de pourpre, et trois mille livres

d'épiceries. Les denrées de l'Inde ſervirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité ; il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina ; il entra dans Rome, en 409, et un goth y créa un empereur qui devint ſon premier ſujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en ſaccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré ; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, et les empereurs d'Orient ne ſe maintinrent qu'en ſe rendant tributaires.

C'eſt ainſi que *Théodoſe II* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de *Conſtantin*, qui avait transféré l'Empire romain en Thrace.

N'y a-t-il pas viſiblement une deſtinée qui fait l'accroiſſement et la ruine des Etats ? Qui aurait prédit à *Auguſte* qu'un jour le capitole ſerait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Auguſte*. Pourquoi ce prêtre s'eſt-il enfin emparé de la ville des *Scipions* et des *Céſars ?* c'eſt qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en eſt rendu le maître, preſque ſans effort ; comme les évêques d'Allemagne, vers le treizième ſiècle, devinrent ſouverains des peuples dont ils étaient paſteurs.

Tout événement en amène un autre, auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome, ni pour les princes Goths, ni pour des évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs ; et *Conſtantin* n'avait pas bâti Conſtantinople pour *Mahomet II.*

DES PREMIERS PEUPLES QUI ÉCRIVIRENT L'HISTOIRE, ET DES FABLES DES PREMIERS HISTORIENS.

Il eſt inconteſtable que les plus anciennes annales du monde ſont celles de la Chine. Ces annales ſe ſuivent ſans interruption. Preſque toutes circonſtanciées, toutes ſages, ſans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées ſur des obſervations aſtronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans, elles remontent encore à pluſieurs ſiècles au-delà, ſans dates préciſes à la vérité, mais avec cette vraiſemblance qui ſemble approcher de la certitude. Il eſt bien probable que des nations puiſſantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient auſſi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de

moyens que les autres d'avoir des archives et de les conſerver ; parce qu'ils ont peu de beſoins, peu de lois, peu d'événemens ; qu'ils ne ſont occupés que d'une ſubſiſtance précaire, et qu'une tradition orale leur ſuffit. Une bourgade n'eut jamais d'hiſtoire, un peuple errant encore moins, une ſimple ville très-rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard ; on commence par quelques regiſtres très-ſommaires, qui ſont conſervés, autant qu'ils peuvent l'être, dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, et il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation. Ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiècles qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces regiſtres informes, et cette première hiſtoire eſt toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtième Olympiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius-Pictor*, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du temps de la ſeconde guerre contre Carthage, environ cinq cents quarante ans après la fondation de Rome.

Or

Or ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs et les Romains nos maîtres, ont commencé ſi tard leur hiſtoire; ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſtorien avant *Grégoire* de Tours; croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment ſur la neige, ou des Troglodytes qui ſe cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans et voleurs, qui errent dans des montagnes de ſable, aient eu des *Thucydide* et des *Xénophon?* peuvent-ils ſavoir quelque choſe de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaiſſance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appelé tous les arts dont ils étaient privés?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Eſquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de pluſieurs ſiècles, remplies des plus étonnans faits d'armes, et d'une ſuite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne ſe moquerait-on pas de ces pauvres ſauvages? Et ſi quelques perſonnes, amoureuſes du merveilleux, ou intéreſſées à le faire croire, donnaient la torture à leur eſprit pour rendre ces ſottiſes vraiſemblables, ne ſe moquerait-on pas de leurs efforts? et s'ils joignaient à leur abſurdité l'inſolence d'affecter du mépris pour les ſavans, et la cruauté de

perſécuter ceux qui douteraient, ne feraient-ils pas les plus exécrables des hommes ? Qu'un ſiamois vienne me conter les métamorphoſes de *Sammonocodom*, et qu'il me menace de me brûler ſi je lui fais des objections, comment dois-je en uſer avec ce ſiamois ?

Les hiſtoriens romains nous content, à la vérité, que le dieu *Mars* fit deux enfans à une veſtale, dans un ſiècle où l'Italie n'avait point de veſtales ; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déjà vu ; que *Caſtor* et *Pollux* combattirent pour les Romains ; que *Curtius* ſe jeta dans un gouffre, et que le gouffre ſe referma ; mais le ſénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'hiſtoire romaine des événemens très-poſſibles, qui ſont très-peu vraiſemblables. Pluſieurs ſavans hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui ſauvèrent Rome, et celle de *Camille* qui détruiſit entièrement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live* ; mais *Polybe*, plus ancien que *Tite-Live*, et plus homme d'Etat, dit préciſément le contraire ; il aſſure que les Gaulois, craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait

la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live*, ou de *Polybe ?* au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encore du ſupplice de *Régulus* qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer ? Ce genre de mort eſt aſſurément unique. Comment ce même *Polybe*, preſque contemporain, *Polybe* qui était ſur les lieux, qui a écrit ſi ſupérieurement la guerre de Rome et de Carthage, aurait-il paſſé ſous ſilence un fait auſſi extraordinaire, auſſi important, et qui aurait ſi bien juſtifié la mauvaiſe foi des Romains envers les Carthaginois ? Comment ce peuple aurait-il oſé violer d'une manière auſſi barbare le droit des gens avec *Régulus*, dans le temps que les Romains avaient entre leurs mains pluſieurs principaux citoyens de Carthage, ſur leſquels ils auraient pu ſe venger ?

Enfin, *Diodore* de Sicile rapporte dans un de ſes fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des priſonniers carthaginois, le ſénat romain les réprimanda, et fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juſte vengeance aux fils de *Régulus*, ſi leur père avait été aſſaſſiné à Carthage ? L'hiſtoire du ſupplice de *Régulus* s'établit avec le temps, la haine contre Carthage lui donna cours ; *Horace* la chanta, et on n'en douta plus.

Si nous jetons les yeux ſur les premiers temps de notre hiſtoire de France, tout en eſt peut-être auſſi faux qu'obſcur et dégoûtant; du moins il eſt bien difficile de croire l'aventure de *Childeric* et d'une *Bazine*, femme d'un *Bazin*, et d'un capitaine romain, élu roi des Francs, qui n'avaient point encore de rois.

Grégoire de Tours eſt notre *Hérodote*, à cela près que le tourangeau eſt moins amuſant, moins élégant que le grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire* furent-ils plus éclairés et plus véridiques? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des aſſaſſins qui leur avaient donné des terres? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes ſages qui ne leur avaient rien donné?

Je ſais bien que les Francs qui envahirent la Gaule, furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, et que les Viſigoths qui régnèrent en Eſpagne. On voit autant de meurtres, autant d'aſſaſſinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierri*, des *Childebert*, des *Chilperic* et des *Clotaire*, que dans celles des rois de *Juda* et d'*Iſraël*.

Rien n'eſt aſſurément plus ſauvage que ces temps barbares; cependant, n'eſt-il pas permis de douter du ſupplice de la reine *Brunehaut*? Elle était âgée de près de quatre-vingts ans quand elle mourut, en 613 ou

614. *Frédegaire*, qui écrivait sur la fin du huitième siècle, cent cinquante ans après la mort de *Brunehaut;* (et non pas dans le septième siècle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique, par une faute d'impression) *Frédegaire*, dis-je, nous assure que le roi *Clotaire*, prince très-pieux, très-craignant DIEU, humain, patient et débonnaire, fit promener la reine *Brunehaut* sur un chameau, autour de son camp; ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras et par une jambe à la queue d'une cavale indomptée qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux et la mit en pièces; après quoi elle fut brûlée et réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingts ans attachée par les cheveux et par un pied à la queue de cette cavale, ne sont pas des choses bien communes.

Il est peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puissent tenir à une queue, et qu'on soit lié à la fois à cette queue par les cheveux et par un pied. Et comment eut-on la pieuse attention d'inhumer *Brunehaut* dans un tombeau, à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? les moines, *Frédegaire* et *Aimoin* le disent; mais ces moines, sont-ils des de *Thou* et des *Hume?*

Il y a un autre tombeau érigé à cette

reine, au quinzième ſiècle, dans l'abbaye de Saint-Martin d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce ſépulcre un reſte d'éperon. C'était, dit-on, l'épéron que l'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'eſt dommage qu'on n'y ait pas trouvé auſſi la corne du chameau ſur lequel on avait fait monter la reine. N'eſt-il pas poſſible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? car, au quinzième ſiècle, un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuſpendre ſon jugement ſur cette étrange aventure ſi mal conſtatée? Il eſt vrai que *Paſquier* dit que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la ſibylle.*

Tous ces ſiècles de barbarie ſont des ſiècles d'horreurs et de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit? ils étaient preſque les ſeuls qui ſuſſent lire et écrire, lorſque *Charlemagne* ne ſavait pas ſigner ſon nom. Ils nous ont inſtruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que *Charles Martel* battit les Sarrazins; mais qu'il en ait tué trois cents ſoixante mille dans la bataille, en vérité, c'eſt beaucoup.

Ils diſent que *Clovis*, ſecond du nom, devint fou; la choſe n'eſt pas impoſſible; mais que DIEU ait affligé ſon cerveau pour le punir

d'avoir pris un bras de *St Denis* dans l'égliſe de ces moines, pour le mettre dans ſon oratoire, cela n'eſt pas ſi vraiſemblable.

Si l'on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'hiſtoire de France, ou plutôt de l'hiſtoire des rois francs et de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire; mais comment ſupporter les menſonges groſſiers dont elle eſt pleine? On y aſſiége continuellement des villes et des fortereſſes qui n'exiſtaient pas. Il n'y avait par de-là le Rhin que des bourgades ſans murs, défendues par des paliſſades de pieux, et par des foſſés. On ſait que ce n'eſt que ſous *Henri l'Oiſeleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées et fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là ſont autant de fables, et qui pis eſt, de fables ennuyeuſes.

DES LÉGISLATEURS QUI ONT PARLÉ AU NOM DES DIEUX.

TOUT légiſlateur profane qui oſa feindre que la Divinité lui avait dicté ſes lois, était viſiblement un blaſphémateur et un traître: un blaſphémateur, puiſqu'il calomniait les dieux; un traître, puiſqu'il aſſerviſſait ſa patrie et ſes propres opinions. Il y a deux ſortes de lois, les unes naturelles, communes

à tous, et utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain; tu auras un ſoin reſpectueux de ceux qui t'ont donné le jour, et qui ont élevé ton enfance; tu ne raviras pas la femme de ton frère; tu ne mentiras pas pour lui nuire; tu l'aideras dans ſes beſoins, pour mériter d'en être ſecouru à ton tour :* voilà les lois que la nature a promulguées du fond des îles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa*, n'avaient beſoin que *Jupiter* vînt, au bruit du tonnerre, annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié : Arrête, ne compromets point ainſi la Divinité ; tu veux me tromper ſi tu la fais deſcendre pour enſeigner ce que nous ſavons tous ; tu veux, ſans doute, la faire ſervir à quelqu'autre uſage ; tu veux te prévaloir de mon conſentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon conſentement à ton uſurpation : je te défère au peuple comme un tyran qui blaſphème.

Les autres lois ſont les politiques : lois purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établiſſent des éphores, tantôt des conſuls; des comices par centuries, ou des comices par tribus; un aréopage ou un ſénat;

l'ariſtocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce ſerait bien mal connaître le cœur humain de ſoupçonner qu'il ſoit poſſible qu'un légiſlateur profane eût jamais établi une ſeule de ces lois politiques au nom des dieux, que dans la vue de ſon intérêt. On ne trompe ainſi les hommes que pour ſon profit.

Mais tous les légiſlateurs profanes ont-ils été des fripons dignes du dernier ſupplice? non. De même qu'aujourd'hui, dans les aſſemblées des magiſtrats, il ſe trouve toujours des ames droites et élevées qui propoſent des choſes utiles à la ſociété, ſans ſe vanter qu'elles leur ont été révélées; de même auſſi parmi les légiſlateurs, il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont inſtitué des lois admirables, ſans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le ſénat romain, qui donna des lois à l'Europe, à la petite Aſie et à l'Afrique, ſans les tromper; et tel de nos jours a été *Pierre le grand*, qui eût pu en impoſer à ſes ſujets plus facilement qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, et *Zamolxis* aux anciens Scythes.

ESSAI

SUR LES MOEURS

ET L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE,
DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

AVANT-PROPOS,

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, et les raiſons pour leſquelles on commence cet eſſai par l'Orient.

Vous voulez enfin ſurmonter le dégoût que vous cauſe l'hiſtoire moderne, (*c*) depuis la décadence de l'empire romain, et prendre une idée générale des nations qui habitent et qui déſolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immenſité que ce qui mérite d'être connu de vous; l'eſprit, les mœurs, les uſages des nations principales, appuyés des faits qu'il

(*c*) Cet ouvrage fut compoſé en 1740, pour madame du *Châtelet*, amie de l'auteur. Aucune des compilations univerſelles qu'on a vues depuis n'exiſtait alors.

n'eſt pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'eſt pas de ſavoir en quelle année un prince indigne d'être connu ſuccéda à un prince barbare chez une nation groſſière. Si l'on pouvait avoir le malheur de mettre dans ſa tête la ſuite chronologique de toutes les dynaſties, on ne ſaurait que des mots. Autant il faut connaître les grandes actions des ſouverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs et plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des rois, qui ne pourrait que charger la mémoire. A quoi vous ſerviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes, qui ſe ſont diſputé des provinces englouties enſuite dans de grands royaumes? preſque chaque ville a aujourd'hui ſon hiſtoire vraie ou fauſſe, plus ample, plus détaillée que celle d'*Alexandre*. Les ſeules annales d'un ordre monaſtique contiennent plus de volumes que celles de l'empire romain.

Dans tous ces recueils immenſes qu'on ne peut embraſſer, il faut ſe borner et choiſir. C'eſt un vaſte magaſin où vous prendrez ce qui eſt à votre uſage.

L'illuſtre *Boſſuet*, qui, dans ſon diſcours ſur une partie de l'hiſtoire univerſelle, en a ſaiſi le véritable eſprit, au moins dans ce qu'il dit de l'empire romain, s'eſt arrêté à *Charlemagne*.

C'eſt en commençant à cette époque, que votre deſſein eſt de vous faire un tableau du monde ; mais il faudra ſouvent remonter à des temps antérieurs. Cet éloquent écrivain, en diſant un mot des Arabes, qui fondèrent un ſi puiſſant empire et une religion ſi floriſſante, n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il paraît avoir écrit uniquement pour inſinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation juive ; que ſi DIEU donna l'empire de l'Aſie aux Babyloniens, ce fut pour punir les Juifs ; ſi DIEU fit régner *Cyrus*, ce fut pour les venger ; ſi DIEU envoya les Romains, ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être; mais les grandeurs de *Cyrus* et des Romains ont encore d'autres cauſes ; et *Boſſuet* même ne les a pas omiſes en parlant de l'eſprit des nations.

Il eût été à ſouhaiter qu'il n'eût pas oublié entièrement les anciens peuples de l'Orient, comme les Indiens et les Chinois, qui ont été ſi conſidérables avant que les autres nations fuſſent formées.

Nourris de productions de leurs terres, vêtus de leurs étoffes, amuſés par les jeux qu'ils ont inventés, inſtruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connaître l'eſprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont

voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin juſqu'à elles ?

En vous inſtruiſant en philoſophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue ſur l'Orient, berceau de tous les arts, et qui a tout donné à l'Occident.

Les climats orientaux, voiſins du midi, tiennent tout de la nature, et nous, dans notre Occident ſeptentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une induſtrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits ſauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates et des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine ; (23) mais le froment, le riz, les fruits délicieux croiſſaient vers l'Euphrate, à la Chine et dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant, depuis la Gréce juſqu'aux extrémités de notre hémiſphère, fut long-temps célèbre avant que nous en fuſſions aſſez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut ſavoir quelque choſe des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs et

Stérilité naturelle de nos climats.

(23) Il croît naturellement en Sicile une plante dont le grain reſſemble beaucoup au froment, et qu'on a pris pour du froment naturel ; mais les botaniſtes ont obſervé des différences très-marquées entre cette plante et le froment.

aux Romains, nations encore très-poſtérieures aux Aſiatiques.

Si, par exemple, des Gaulois voiſins des Alpes, joints aux habitans de ces montagnes, s'étant établis ſur les bords de l'Eridan, vinrent juſqu'à Rome, trois cents ſoixante et un ans après ſa fondation; s'ils aſſiégèrent le capitole; ce ſont les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres gaulois, environ cent ans après, entrèrent dans la Theſſalie, dans la Macédoine, et paſsèrent ſur le rivage du Pont-Euxin; ce ſont les Grecs qui nous le racontent, ſans nous dire quels étaient ces gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne reſte chez nous aucun monument de ces émigrations qui reſſemblent à celles des Tartares; elles prouvent ſeulement que la nation était très-nombreuſe, mais non civiliſée. La colonie de Grecs qui fonda Marſeille, ſix cents ans avant notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule : la langue grecque ne s'étendit pas même au-delà de ſon territoire.

Nul ancien monument en Europe.

Gaulois, Allemands, Eſpagnols, Bretons, Sarmates, nous ne ſavons rien de nous, avant dix-huit ſiècles, ſinon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre; nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas oſé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet occident fut peuplé par *Gomer*, fils de *Japhet*, ſont des fables orientales.

Anciens Toſcans.

Si les anciens Toſcans, qui enſeignèrent les premiers Romains, ſavaient quelque choſe de plus que les autres peuples occidentaux, c'eſt que les Grecs avaient envoyé chez eux des colonies ; ou plutôt, c'eſt parce que, de tout temps, une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes et de Lacédémone. Mais quel monument avons-nous de l'ancienne Toſcane ? aucun. Nous nous épuiſons en vaines conjectures ſur quelques inſcriptions inintelligibles, que les injures du temps ont épargnées, et qui probablement ſont des premiers ſiècles de la république romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reſte d'elles, dans leur ancien langage, aucun monument antérieur à notre ère.

Anciens Eſpagnols

L'Eſpagne maritime fut découverte par les Phéniciens, ainſi que l'Amérique le fut depuis par les Eſpagnols. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains y trouvèrent tour-à-tour de quoi s'enrichir, dans les tréſors que la terre produiſait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique et du Pérou ; le temps les a épuiſées, comme il épuiſera celles du nouveau monde. *Pline* rapporte qu'en neuf ans les Romains en tirèrent huit mille marcs d'or, et environ

environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus descendans de *Gomer* avaient bien mal profité des présens que leur fesait la terre en tout genre, puisqu'ils furent subjugués par les Carthaginois, par les Romains, par les Vandales, par les Goths et par les Arabes.

Gaule barbare.

Ce que nous savons des Gaulois par *Jules-César* et par les autres auteurs romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait besoin d'être soumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique, étaient affreuses : l'empereur *Julien*, sous qui ce langage se parlait encore, dit, dans son Misopogon, qu'il ressemblait au croassement des corbeaux. Les mœurs, du temps de *César*, étaient aussi barbares que le langage. Les druides, imposteurs grossiers, faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes et hideuses statues d'osier. Les druidesses plongeaient des couteaux dans le cœur des prisonniers, et jugeaient de l'avenir à la manière dont le sang coulait. De grandes pierres un peu creusées, qu'on a trouvées sur les confins de la Germanie et de la Gaule, vers Strasbourg, sont, dit-on, les autels où l'on fesait ces sacrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biscaye et de la

Gaſcogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces temps ſauvages qui ſont la honte de la nature.

Ridicule des hiſtoires anciennes.

Comptons, parmi les folies de l'eſprit humain, l'idée qu'on a eue de nos jours de faire deſcendre les Celtes des Hébreux. Ils ſacrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephté* avait immolé ſa fille. Les druides étaient vêtus de blanc, pour imiter les prêtres des Juifs; ils avaient comme eux un grand pontife. Leurs druideſſes ſont des images de la ſœur de *Moïſe* et de *Débora*. Le pauvre qu'on nourriſſait à Marſeille, et qu'on immolait couronné de fleurs et chargé de malédictions, avait pour origine le *bouc émiſſaire*. On va juſqu'à trouver de la reſſemblance entre trois ou quatre mots celtiques et hébraïques, qu'on prononce également mal; et l'on en conclut que les Juifs et les nations des Celtes ſont la même famille. C'eſt ainſi qu'on inſulte à la raiſon dans des hiſtoires univerſelles, et qu'on étouffe ſous un amas de conjectures forcées, le peu de connaiſſance que nous pourrions avoir de l'antiquité.

Hommes ſacrifiés.

Les Germains avaient à peu-près les mêmes mœurs que les Gaulois, ſacrifiaient comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différens particuliers par le duel, et avaient ſeulement plus de groſſièreté

et moins d'induſtrie. *Céſar*, dans ſes mémoires, nous apprend que leurs magiciennes réglaient toujours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois, *Arioviſte*, amena cent mille de ſes germains errans, pour piller les Gaules, lui qui voulait les aſſervir, et non pas les piller, ayant envoyé deux officiers romains pour entrer en conférence avec ce barbare, *Arioviſte* les fit charger de chaînes; que les deux officiers furent deſtinés à être ſacrifiés aux dieux des Germains, et qu'ils allaient l'être, lorſqu'il les délivra par ſa victoire.

Germains barbares.

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie, pour uniques retraites, des cabanes où, d'un côté, le père, la mère, les ſœurs, les frères, les enfans, couchaient nus ſur la paille, et de l'autre côté étaient leurs animaux domeſtiques. Ce ſont-là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* loue les mœurs des Germains, mais comme *Horace* chantait celles des barbares nommés Gètes; l'un et l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, et voulaient ſeulement faire la ſatire de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de ſes éloges, avoue que tout le monde ſavait que les Germains aimaient mieux vivre de rapine que de cultiver la terre; et qu'après avoir pillé leurs voiſins, ils retournaient chez

eux manger et dormir. C'eſt la vie des voleurs de grand chemin d'aujourd'hui, et des coupeurs de bourſe, que nous puniſſons de la roue et de la corde; et voilà ce que *Tacite* a le front de louer pour rendre la cour des empereurs romains mépriſable, par le contraſte de la vertu germanique! Il appartient à un eſprit auſſi juſte que le vôtre, de regarder *Tacite* comme un ſatirique ingénieux, auſſi profond dans ſes idées que concis dans ſes expreſſions, qui a fait la critique plutôt que l'hiſtoire de ſon pays, et qui eût mérité l'admiration du nôtre s'il avait été impartial.

Anciens Anglais.

Quand *Céſar* paſſe en Angleterre, il trouve cette île plus ſauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes. Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de roſeaux, et leurs ornemens des figures que les hommes et les femmes s'imprimaient ſur la peau en y feſant des piqûres, et en y verſant le ſuc des herbes, ainſi que le pratiquent encore les ſauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée pendant une longue ſuite de ſiècles dans cet état ſi approchant de celui des brutes, et inférieur à pluſieurs égards; c'eſt ce qui n'eſt

que trop vrai. La raiſon en eſt, comme on l'a dit, qu'il n'eſt pas dans la nature de l'homme de *déſirer ce qu'il ne connaît pas*. Il a fallu par-tout, non-ſeulement un eſpace de temps prodigieux, mais des circonſtances heureuſes, pour que l'homme s'élevât au-deſſus de la vie animale.

Vous avez donc grande raiſon de vouloir paſſer tout d'un coup aux nations qui ont été civiliſées les premières. Il ſe peut que long-temps avant les Empires de la Chine et des Indes, il y ait eu des nations inſtruites, polies, puiſſantes, que des déluges de barbares auront enſuite replongées dans le premier état d'ignorance et de groſſièreté qu'on appelle l'état de pure nature.

La ſeule priſe de Conſtantinople a ſuffi pour anéantir l'eſprit de l'ancienne Gréce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique, autrefois ſi floriſſantes, ne ſont preſque plus que des repaires de brigands. Des changemens encore plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les cauſes phyſiques ont dû ſe joindre aux cauſes morales; car ſi l'Océan n'a pu changer entièrement ſon lit, du moins il eſt conſtant qu'il a couvert tour à tour, et abandonné de vaſtes terrains. La nature a dû être expoſée à un grand nombre de fléaux et de

Changemens dans le globe.

viciſſitudes. Les terres les plus belles, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes baſſes, arroſées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuſe multitude de ſiècles : c'eſt ce que vous avez déjà vu dans la Philoſophie de l'hiſtoire.

Nous redirons encore qu'il n'eſt pas ſi sûr que les montagnes qui traverſent l'ancien et le nouveau monde, aient été autrefois des plaines couvertes par les mers; car 1°. pluſieurs de ces montagnes ſont élevées de quinze mille pieds, et plus, au-deſſus de l'Océan.

2°. S'il eût été un temps où ces montagnes n'euſſent pas exiſté, d'où ſeraient partis les fleuves qui ſont ſi néceſſaires à la vie des animaux? Ces montagnes ſont les réſervoirs des eaux ; elles ont, dans les deux hémiſphères, des directions diverſes ; ce ſont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appelé *la Terre*. Nous voyons que les moindres plantes ont une ſtructure invariable ; comment la terre ſerait-elle exceptée de la loi générale ?

3°. Si les montagnes étaient ſuppoſées avoir porté des mers, ce ſerait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des lois de la gravitation et de l'hydroſtatique.

4°. Le lit de l'Océan eſt creuſé, et dans ce creux il n'eſt point de chaînes de montagnes

d'un pôle à l'autre, ni d'orient en occident, comme ſur la terre ; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été long-temps mer, parce que pluſieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes et les Cordelières, parce qu'elle a couvert la partie baſſe de la Gaule, de la Gréce, de la Germanie, de l'Afrique et de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines et des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toujours à peu-près ce qu'elles ſont. (24) Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé une ancre de vaiſſeau ſur la cime des montagnes de la Suiſſe ? cela eſt pourtant auſſi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en phyſique que ce qui eſt prouvé, et en hiſtoire que ce qui eſt de la plus grande probabilité reconnue. Il ſe peut que les pays montagneux aient éprouvé par les volcans, et par les ſecouſſes de la terre, autant de changemens que les pays plats ; mais par-tout où il y a eu des ſources de fleuves, il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une

(24) Voyez une note des éditeurs ſur l'ouvrage intitulé : *Des changemens arrivés au globe.*

partie du globe, dans le phyſique et dans le moral ; mais nous ne les connaiſſons pas ; et les hommes ſe ſont aviſés ſi tard d'écrire l'hiſtoire, que le genre humain, tout ancien qu'il eſt, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au temps où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme, après la chute de l'Empire romain. Parcourons donc enſemble ce globe : voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il paraît avoir été civiliſé, c'eſt-à-dire, depuis les pays orientaux juſqu'aux nôtres ; et portons notre première attention ſur un peuple qui avait une hiſtoire ſuivie dans une langue déjà fixée, lorſque nous n'avions pas encore l'uſage de l'écriture.

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de ſon antiquité, de ſes forces, de ſes lois, de ſes uſages et de ſes ſciences.

L'EMPIRE de la Chine dès-lors était plus vaſte que celui de *Charlemagne*, ſur-tout en y comprenant la Corée et le Tunquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude, et vingt-quatre en latitude, forment ſon étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet Etat ſubſiſte avec ſplendeur depuis plus de quatre mille ans, ſans que les lois, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, aient ſouffert d'altération ſenſible.

Son hiſtoire, inconteſtable dans les choſes générales, la ſeule qui ſoit fondée ſur des obſervations céleſtes, remonte, par la chronologie la plus sûre, juſqu'à une éclipſe, obſervée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, et vérifiée par les mathématiciens miſſionnaires qui, envoyés dans les derniers ſiècles chez cette nation inconnue, l'ont admirée et l'ont inſtruite. Le père *Gaubil* a examiné une ſuite de trente-ſix éclipſes de ſoleil, rapportées dans les livres de *Confutzée ;* et il n'en a trouvé que deux

Eclipſes calculées.

fauſſes et deux douteuſes. Les douteuſes ſont celles qui en effet ſont arrivées, mais qui n'ont pu être obſervées du lieu où l'on ſuppoſe l'obſervateur; et cela même prouve qu'alors les aſtronomes chinois calculaient les éclipſes, puiſqu'ils ſe trompèrent dans deux calculs.

Il eſt vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babylone en Gréce les obſervations des Chaldéens, qui remontaient un peu plus haut que les obſervations chinoiſes; et c'eſt, ſans contredit, le plus beau monument de l'antiquité: mais ces éphémérides de Babylone n'étaient point liées à l'hiſtoire des faits: les Chinois, au contraire, ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, et ont ainſi juſtifié l'une par l'autre.

Deux cents trente ans au delà du jour de l'éclipſe dont on a parlé, leur chronologie atteint ſans interruption, et par des témoignages authentiques, juſqu'à l'empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'aſtronomie, et qui, dans un règne d'environ quatre-vingts ans, chercha, dit-on, à rendre les hommes éclairés et heureux. Son nom eſt encore en vénération à la Chine, comme l'eſt en Europe celui des *Titus*, des *Trajan* et des *Antonin*. S'il fut pour ſon temps un mathématicien habile, cela ſeul montre qu'il était né chez une nation déjà très-policée. On ne

voit point que les anciens chefs des bourgades germaines ou gauloiſes, aient réformé l'aſtronomie : *Clovis* n'avait point d'obſervatoire.

Avant *Hiao* (*d*) on trouve encore ſix rois, ſes prédéceſſeurs ; mais la durée de leur règne eſt incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce ſilence de la chronologie, que de recourir à la règle de *Newton* qui, ayant compoſé une année commune des années qu'ont régné les rois des différens pays, réduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ. Suivant ce calcul, d'autant plus raiſonnable qu'il eſt plus modéré, ces ſix rois auront régné à peu-près cent trente ans ; ce qui eſt bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cents quarante ans qu'on donne, par exemple, aux ſept rois de Rome ; et que tant d'autres calculs démentis par l'expérience de tous les temps.

Le premier de ces rois, nommé *Fo-hi*, régnait donc plus de vingt-cinq ſiècles avant l'ère vulgaire, au temps que les Babyloniens avaient déjà une ſuite d'obſervations aſtronomiques ; et dès-lors la Chine obéiſſait à un ſouverain. Ses quinze royaumes, réunis ſous un ſeul homme, prouvent que long-temps

(*d*) Quelle étrange conformité n'y a-t-il pas entre ce nom de *Hiao*, et le *Iao* ou *Jeova* des Phéniciens et des Egyptiens ! cependant, gardons-nous de croire que ce nom de *Iao* ou *Jeova* vienne de la Chine.

auparavant cet Etat était très-peuplé, policé, partagé en beaucoup de ſouverainetés ; car jamais un grand Etat ne s'eſt formé que de pluſieurs petits ; c'eſt l'ouvrage de la politique, du courage, et ſur-tout du temps ; il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.

Il eſt rapporté dans les cinq Kings, le livre de la Chine le plus ancien et le plus autoriſé, que ſous l'empereur *Yo*, quatrième ſucceſſeur de *Fo-hi*, on obſerva une conjonction de ſaturne, jupiter, mars, mercure et vénus. Nos aſtronomes modernes diſputent entre eux ſur le temps de cette conjonction, et ne devraient pas diſputer. Mais quand même on ſe ſerait trompé à la Chine dans cette obſervation du ciel, il était beau même de ſe tromper. Les livres chinois diſent expreſſément, que de temps immémorial, on ſavait à la Chine que vénus et mercure tournaient autour du ſoleil. Il faudrait renoncer aux plus ſimples lumières de la raiſon, pour ne pas voir que de telles connaiſſances ſuppoſaient une multitude de ſiècles antérieurs, quand même ces connaiſſances n'auraient été que des doutes.

Ce qui rend ſur-tout ces premiers livres reſpectables, et qui leur donne une ſupériorité reconnue ſur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations, c'eſt qu'on n'y voit

aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces fourberies politiques, que nous attribuons aux fondateurs des autres Etats; excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fo-hi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vu ſes lois écrites ſur le dos d'un ſerpent ailé. Cette imputation même fait voir qu'on connaiſſait l'écriture avant *Fo-hi*. Enfin ce n'eſt pas à nous, au bout de notre Occident, à conteſter les archives d'une nation qui était toute policée quand nous n'étions que des ſauvages.

Un tyran, nommé *Chi-Hoangti*, ordonna, à la vérité, qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre inſenſé et barbare, avertiſſait de les conſerver avec ſoin, et ils reparurent après lui. Qu'importe, après tout, que ces livres renferment ou non une chronologie toujours sûre? Je veux que nous ne ſachions pas en quel temps préciſément vécut *Charlemagne*: dès qu'il eſt certain qu'il a fait de vaſtes conquêtes avec de grandes armées, il eſt clair qu'il eſt né chez une nation nombreuſe, formée en corps de peuple par une longue ſuite de ſiècles. Puis donc que l'empereur *Hiao*, qui vivait inconteſtablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ère, conquit tout le pays de la Corée, il eſt indubitable que ſon peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent

Prodigieuſe antiquité de la Chine prouvée.

un cycle, un comput, qui commence deux mille ſix cents deux ans avant le nôtre. Eſt-ce à nous à leur conteſter une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous, qui avons ſoixante ſyſtêmes différens pour compter les temps anciens, et qui, ainſi, n'en avons pas un ?

Ridicule ſuppoſition de la propagation de l'eſpèce humaine.

Répétons que les hommes ne multiplient pas auſſi aiſément qu'on le penſe. Le tiers des enfans eſt mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'eſpèce humaine ont remarqué qu'il faut des circonſtances favorables et rares, pour qu'une nation s'accroiſſe d'un vingtième au bout de cent années; et très-ſouvent il arrive que la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De ſavans chronologiſtes ont ſupputé qu'une ſeule famille, après le déluge, toujours occupée à peupler, et ſes enfans s'étant occupés de même, il ſe trouva en deux cents cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud et les Mille et une nuits contiennent rien de plus abſurde. Il a déjà été dit qu'on ne fait point ainſi des enfans à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenſes de l'Aſie, dont il ne ſort perſonne : les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans néceſſaire.

Tout cela eſt encore une nouvelle preuve de la prodigieuſe antiquité de la population de la Chine.

Elle était au temps de *Charlemagne*, comme long-temps auparavant, plus peuplée encore que vaſte. Le dernier dénombrement dont nous avons connaiſſance, fait ſeulement dans les quinze provinces qui compoſent la Chine proprement dite, monte juſqu'à près de ſoixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre; en ne comptant ni les ſoldats vétérans, ni les vieillards au-deſſus de ſoixante ans, ni la jeuneſſe au-deſſous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes, encore moins les femmes, qui ſont par-tout en pareil nombre que les hommes, à un quinzième ou ſeizième près, ſelon les obſervations de ceux qui ont calculé avec plus d'exactitude ce qui concerne le genre humain. A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine : notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie juſqu'en Dalmatie, huit dans la Grande-Bretagne et dans l'Irlande, huit dans l'Eſpagne et le Portugal, dix ou douze dans la Ruſſie européane, cinq dans la Pologne,

Population.

autant dans la Turquie d'Europe, dans la Gréce et les Iles, quatre dans la Suède, trois dans la Norwège et le Danemarck, près de quatre dans la Hollande et les Pays-Bas voiſins.

On ne doit donc pas être ſurpris ſi les villes chinoiſes ſont immenſes ; ſi Pékin, la nouvelle capitale de l'Empire, a près de ſix de nos grandes lieues de circonférence, et renferme environ trois millions de citoyens : ſi Nanquin, l'ancienne métropole, en avait autrefois davantage : ſi une ſimple bourgade, nommée Quientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'Empire Chinois, journal le plus authentique et le plus utile qu'on ait dans le monde, puiſqu'il contient le détail de tous les beſoins publics, des reſſources et des intérêts de tous les ordres de l'Etat ; ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre ère 1725, la femme que l'empereur *Yontchin* déclara impératrice, fit à cette occaſion, ſelon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine qui paſſaient ſoixante et dix ans. Le journal compte, dans la ſeule province de Kanton, quatre-vingt-dix-huit mille deux cents vingt femmes de ſoixante et dix ans qui reçurent ces préſens, quarante mille

Libéralités ſingulières.

huit cents quatre-vingt-treize qui paſſaient quatre-vingts ans, et trois mille quatre cents cinquante-trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce préſent ? En voilà, parmi celles qui ne ſont plus comptées au nombre des perſonnes utiles, plus de cent quarante-deux mille qui le reçurent dans une ſeule province. Quelle doit donc être la population de l'Etat ? et ſi chacune d'elles reçut la valeur de dix livres, dans toute l'étendue de l'Empire, à quelles ſommes dut monter cette libéralité ?

Etat des armées.

Les forces de l'Etat conſiſtent, ſelon les relations des hommes les plus intelligens qui aient jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cents mille ſoldats bien entretenus. Cinq cents ſoixante et dix mille chevaux ſont nourris, ou dans les écuries, ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, et pour les courriers publics. Pluſieurs miſſionnaires, que l'empereur *Cang-hi*, dans ces derniers temps, approcha de ſa perſonne par amour pour les ſciences, rapportent qu'ils l'ont ſuivi dans ces chaſſes magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers et ſoixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille : c'eſt un uſage immémorial dans ces climats.

Les villes chinoiſes n'ont jamais eu d'autres fortifications que celles que le bon ſens inſpirait à toutes les nations avant l'uſage de l'artillerie ; un foſſé, un rempart, une forte muraille et des tours ; depuis même que les Chinois ſe ſervent de canons, ils n'ont point ſuivi le modèle de nos places de guerre ; mais, au lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois fortifièrent leur empire. La grande muraille qui ſéparait et défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-ſept ans avant notre ère, ſubſiſte encore dans un contour de cinq cents lieues, s'élève ſur des montagnes, deſcend dans des précipices, ayant preſque par-tout vingt de nos pieds de largeur, ſur plus de trente de hauteur : monument ſupérieur aux pyramides d'Egypte, par ſon utilité comme par ſon immenſité.

Grande muraille.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter, dans la ſuite des temps, des diviſions de la Chine, et de la ſubjuguer ; mais la conſtitution de l'Etat n'en a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans eſt devenu une partie de l'Etat conquis ; et les Tartares Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre choſe que ſe ſoumettre, les armes à la main, aux lois du pays dont ils ont envahi le trône.

On trouve, dans le troiſième livre de

Confutzée, une particularité qui fait voir combien l'uſage des chariots armés eſt ancien. De ſon temps, les vice-rois, ou gouverneurs de provinces, étaient obligés de fournir au chef de l'Etat, ou empereur, mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère*, qui fleurit long-temps avant le philoſophe chinois, ne parle jamais que de chars à deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient ſans doute commencé, et étaient parvenus à ſe ſervir de quadriges : mais, ni chez les anciens Grecs, du temps de la guerre de Troye, ni chez les Chinois, on ne voit aucun uſage de la ſimple cavalerie. Il paraît pourtant inconteſtable que la méthode de combattre à cheval précéda celle des chariots. Il eſt marqué que les pharaons d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils ſe ſervaient auſſi de chars de guerre : cependant, il eſt à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte, et entrecoupé de tant de canaux, le nombre de chevaux fut toujours très-médiocre. Anciens quadriges.

Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empereur ſe monte, ſelon les ſupputations les plus vraiſemblables, à deux cents millions de taels d'argent fin. Il eſt à remarquer que le tael n'eſt pas préciſément égal à notre once, et que l'once d'argent ne vaut pas cinq livres françaiſes, valeur intrinsèque, comme le dit Finances.

l'hiſtoire de la Chine, compilée par le jéſuite *du Halde :* car il n'y a point de valeur intrinsèque numéraire ; mais deux cents millions de taels font deux cents quarante-ſix millions d'onces d'argent, ce qui, en mettant le marc d'argent fin à 54 livres 19 ſous, revient à environ mille ſix cents quatre-vingt-dix millions de notre monnaie, en 1768. Je dis en ce temps, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, et changera peut-être encore : c'eſt à quoi ne prennent pas aſſez garde les écrivains, plus inſtruits des livres que des affaires, qui évaluent ſouvent l'argent étranger d'une manière très-fautive.

Ils ont eu des monnaies d'or et d'argent frappées au marteau, long-temps avant que les dariques fuſſent fabriquées en Perſe. L'empereur *Cang-hi* avait raſſemblé une ſuite de trois mille de ces monnaies, parmi leſquelles il y en avait beaucoup des Indes ; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Aſie. Mais, depuis long-temps, l'or n'eſt plus une meſure commune à la Chine, il y eſt marchandiſe comme en Hollande ; l'argent n'y eſt plus monnaie ; le poids et le titre en font le prix ; on n'y frappe plus que du cuivre, qui ſeul dans ce pays a une valeur arbitraire. Le gouvernement, dans des temps difficiles, a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus

d'un Etat de l'Europe ; mais jamais la Chine n'a eu l'uſage des banques publiques , qui augmentent les richeſſes d'une nation , en multipliant ſon crédit.

Ce pays , favoriſé de la nature , poſsède preſque tous les fruits tranſplantés dans notre Europe, et beaucoup d'autres qui nous manquent. Le blé , le riz , la vigne , les légumes , les arbres de toute eſpèce y couvrent la terre ; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers temps , ſatisfaits d'une liqueur aſſez forte qu'ils ſavent tirer du riz.

L'inſecte précieux qui produit la ſoie eſt originaire de la Chine ; c'eſt de là qu'il paſſa en Perſe aſſez tard , avec l'art de faire des étoffes du duvet qui le couvre ; et ces étoffes étaient ſi rares, du temps même de *Juſtinien*, que la ſoie ſe vendait en Europe au poids de l'or. Manufactures.

Le papier fin et d'un blanc éclatant était fabriqué chez les Chinois de temps immémorial; on en feſait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connaît pas la première époque de la porcelaine , et de ce beau vernis qu'on commence à imiter et à égaler en Europe.

Ils ſavent , depuis deux mille ans , fabriquer le verre , mais moins beau et moins tranſparent que le nôtre.

L'imprimerie fut inventée par eux dans le même temps. On ſait que cette imprimerie Imprimerie.

eſt une gravure ſur des planches de bois, telle que *Guttemberg* la pratiqua le premier à Maïence, au quinzième ſiècle. L'art de graver les caractères ſur le bois eſt plus perfectionné à la Chine ; notre méthode d'employer les caractères mobiles et de fonte, beaucoup ſupérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux, parce qu'il aurait fallu recevoir l'alphabet, et qu'ils n'ont jamais voulu quitter l'écriture ſymbolique, tant ils ſont attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'uſage des cloches eſt chez eux de la plus haute antiquité. Nous n'en avons eu en France qu'au ſixième ſiècle de notre ère. Ils ont cultivé la chimie ; et, ſans devenir jamais bons phyſiciens, ils ont inventé la poudre ; mais ils ne s'en ſervaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont ſurpaſſé les autres nations. Ce furent les Portugais qui, dans ces derniers ſiècles, leur ont enſeigné l'uſage de l'artillerie, et ce ſont les jéſuites qui leur ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent pas à inventer ces inſtrumens deſtructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puiſqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Aſtronomie. Ils ne pouſsèrent loin l'aſtronomie qu'en tant qu'elle eſt la ſcience des yeux et le fruit de la patience. Ils obſervèrent le ciel aſſidument,

remarquèrent tous les phénomènes, et les tranſmirent à la poſtérité. Ils divisèrent, comme nous, le cours du ſoleil en trois cents ſoixante-cinq parties et un quart. Ils connurent, mais confuſément, la préceſſion des équinoxes et des ſolſtices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'eſt que, de temps immémorial, ils partagent le mois en ſemaines de ſept jours. Les Indiens en uſaient ainſi; la Chaldée ſe conforma à cette méthode, qui paſſa dans le petit pays de la Judée; mais elle ne fut point adoptée en Gréce.

On montre encore les inſtrumens dont ſe ſervit un de leurs fameux aſtronomes, mille ans avant notre ère vulgaire, dans une ville qui n'eſt que du troiſième ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conſerve un globe de bronze que trois hommes ne peuvent embraſſer, porté ſur un cube de cuivre qui s'ouvre, et dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, ſur lequel ſont tracés les méridiens et les parallèles.

Pékin a un obſervatoire rempli d'aſtrolabes et de ſphères armillaires; inſtrumens, à la vérité, inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de la ſupériorité des Chinois ſur les autres peuples d'Aſie.

La bouſſole, qu'ils connaiſſaient, ne ſervait pas à ſon véritable uſage de guider la route

des vaiſſeaux. Ils ne navigeaient que près des côtes. Poſſeſſeurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas beſoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La bouſſole, ainſi que la poudre à tirer, était pour eux une ſimple curioſité, et ils n'en étaient pas plus à plaindre.

Géométrie. Voyez les lettres de *Parennin.*

On eſt étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il eſt certain que les Chinois connaiſſaient ces élémens pluſieurs ſiècles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur *Cang-hi* aſſura de nos jours au père *Parennin*, l'un des plus ſavans et des plus ſages miſſionnaires qui aient approché de ce prince, que l'empereur *Yu* s'était ſervi des propriétés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cents ſoixante années ; et le père *Parennin* lui-même cite un livre, écrit onze cents ans avant notre ère, dans lequel il eſt dit que la fameuſe démonſtration, attribuée en Occident à *Pythagore*, était depuis long-temps au rang des théorêmes les plus connus.

On demande pourquoi les Chinois, ayant été ſi loin, dans des temps ſi reculés, ſont toujours reſtés à ce terme ; pourquoi l'aſtronomie eſt chez eux ſi ancienne et ſi bornée ; pourquoi dans la muſique ils ignorent encore

les

les demi-tons. Il ſemble que la nature ait donné à cette eſpèce d'homme, ſi différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était néceſſaire, et incapables d'aller au-delà. Nous, au contraire, nous avons eu des connaiſſances très-tard, et nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui eſt moins étonnant, c'eſt la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'aſtrologie judiciaire aux vraies connaiſſances céleſtes. Cette ſuperſtition a été celle de tous les hommes; et il n'y a pas long-temps que nous en ſommes guéris; tant l'erreur ſemble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts et de ſciences, cultivés ſans interruption, depuis ſi long-temps à la Chine, ont cependant fait ſi peu de progrès, il y en a peut-être deux raiſons : l'une eſt le reſpect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été tranſmis par leurs pères, et qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui eſt ancien; l'autre eſt la nature de leur langue, le premier principe de toutes les connaiſſances.

L'art de faire connaître ſes idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très-ſimple, eſt chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens:

un ſavant, à la Chine, eſt celui qui connaît le plus de ces caractères; quelques-uns ſont arrivés à la vieilleſſe avant que de ſavoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'eſt la morale et les lois. Le reſpect des enfans pour leurs pères eſt le fondement du gouvernement chinois. L'autorité paternelle n'y eſt jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre ſon père qu'avec le conſentement de tous les parens, des amis et des magiſtrats. Les mandarins lettrés y ſont regardés comme les pères des villes et des provinces, et le roi comme le père de l'empire. Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet Etat immenſe.

La Chine, monarchie tempérée.

La loi fondamentale étant donc que l'empire eſt une famille, on y a regardé, plus qu'ailleurs, le bien public comme le premier devoir. De-là vient l'attention continuelle de l'empereur et des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuſer des canaux, à favoriſer la culture des terres et les manufactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine; mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs, et ſur-tout les miſſionnaires, ont cru voir par-tout le

deſpotiſme. On juge de tout par l'extérieur; on voit des hommes qui ſe proſternent ; et dès-lors on les prend pour des eſclaves. Celui devant qui l'on ſe proſterne doit être maître abſolu de la vie et de la fortune de cent cinquante millions d'hommes ; ſa ſeule volonté doit ſervir de loi. Il n'en eſt poutant pas ainſi, et c'eſt ce que nous diſcuterons. Il ſuffit de dire ici que, dans les plus anciens temps de la monarchie, il fut permis d'écrire ſur une longue table, placée dans le palais, ce qu'on trouvait de répréhenſible dans le gouvernement; que cet uſage fut mis en vigueur ſous le règne de *Venti*, deux ſiècles avant notre ère vulgaire; et que, dans les temps paiſibles, les repréſentations des tribunaux ont toujours eu force de loi. Cette obſervation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans l'*Eſprit des lois* contre ce gouvernement, le plus ancien qui ſoit au monde.

Tous les vices exiſtent à la Chine comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des lois, parce que les lois ſont toujours uniformes. Le ſavant auteur des mémoires de l'amiral *Anſon* témoigne du mépris et de l'aigreur contre les Chinois, ſur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put : mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les

mœurs de la populace des frontières ? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils euſſent fait naufrage ſur nos côtes maritimes dans le temps où les lois des nations d'Europe confiſquaient les effets naufragés, et que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires ?

Uſages inutiles.

Les cérémonies continuelles qui, chez les Chinois, gênent la ſociété, et dont l'amitié ſeule ſe défait dans l'intérieur des maiſons, ont établi dans toute la nation une retenue et une honnêteté qui donnent à la fois aux mœurs de la gravité et de la douceur. Ces qualités s'étendent juſqu'aux derniers du peuple. Des miſſionnaires racontent que ſouvent, dans les marchés publics, au milieu de ces embarras et de ces confuſions qui excitent dans nos contrées des clameurs ſi barbares et des emportemens ſi fréquens et ſi odieux, ils ont vu les payſans ſe mettre à genoux les uns devant les autres, ſelon la coutume du pays, ſe demander pardon de l'embarras dont chacun s'accuſait, s'aider l'un l'autre, et débarraſſer tout avec tranquillité.

Loi admirable.

Dans les autres pays, les lois puniſſent les crimes ; à la Chine elles font plus, elles récompenſent la vertu. Le bruit d'une action généreuſe et rare ſe répand-il dans une province, le mandarin eſt obligé d'en avertir l'empereur ;

et l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a ſi bien méritée. Dans nos derniers temps, un pauvre payſan, nommé *Chicou*, trouve une bourſe remplie d'or qu'un voyageur a perdue ; il la tranſporte juſqu'à la province de ce voyageur, et remet la bourſe au magiſtrat du canton, ſans vouloir rien pour ſes peines. Le magiſtrat, ſous peine d'être caſſé, était obligé d'en avertir le tribunal ſuprême de Pékin; ce tribunal, obligé d'en avertir l'empereur; et le pauvre payſan fut créé mandarin du cinquième ordre: car il y a des places de mandarins pour les payſans qui ſe diſtinguent dans la morale, comme pour ceux qui réuſſiſſent le mieux dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous, on n'aurait diſtingué ce payſan qu'en le mettant à une taille plus forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à ſon aiſe. Cette morale, cette obéiſſance aux lois, jointes à l'adoration d'un être ſuprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs et des lettrés. L'empereur eſt, de temps immémorial, le premier pontife : c'eſt lui qui ſacrifie au *Tien*, au ſouverain du ciel et de la terre. Il doit être le premier philoſophe, le premier prédicateur de l'Empire : ſes édits ſont preſque toujours des inſtructions et des leçons de morale.

CHAPITRE II.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'eſt point athée ; que le chriſtianiſme n'y a point été prêché au ſeptième ſiècle. De quelques ſectes établies dans le pays.

DANS le ſiècle paſſé, nous ne connaiſſions pas aſſez la Chine. *Voſſius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot*, ſon rival, et l'ennemi des gens de lettres, pouſſait la contradiction juſqu'à feindre de mépriſer les Chinois, et juſqu'à les calomnier ; tâchons d'éviter ces excès.

Confutzée, que nous appelons *Confucius*, qui vivait il y a deux mille trois cents ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle conſiſte à être juſte. Il l'enſeigna, et la pratiqua dans la grandeur et dans l'abaiſſement : tantôt premier miniſtre d'un roi tributaire de l'empereur, tantôt exilé, fugitif et pauvre. Il eut, de ſon vivant, cinq mille diſciples ; et après ſa mort, ſes diſciples furent les empereurs, les *Colao*, c'eſt-à-dire, les mandarins, les lettrés, et tout ce qui n'eſt pas peuple. Il commence par dire dans ſon livre, que quiconque eſt deſtiné à gouverner, doit *rectifier la raiſon qu'il a reçue du ciel*, *comme on*

Morale de *Confutzée*.

eſſuie un miroir terni ; qu'il doit *auſſi ſe renouveler ſoi-même , pour renouveler le peuple par ſon exemple.* Tout tend à ce but ; il n'eſt point prophète, il ne ſe dit point inſpiré ; il ne connaît d'inſpiration que l'attention continuelle à réprimer ſes paſſions ; il n'écrit qu'en ſage : auſſi n'eſt-il regardé par les Chinois que comme un ſage. Sa morale eſt auſſi pure, auſſi ſévère, et en même temps auſſi humaine que celle d'*Epictète.* Il ne dit point, ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît ; mais, *Fais aux autres ce que tu veux qu'on te faſſe.* Il recommande le pardon des injures, le ſouvenir des bienfaits, l'amitié, l'humilité. Ses diſciples étaient un peuple de frères. Le temps le plus heureux et le plus reſpectable qui fût jamais ſur la terre, fut celui où l'on ſuivit ſes lois.

Sa famille ſubſiſte encore : et dans un pays où il n'y a d'autre nobleſſe que celle des ſervices actuels, elle eſt diſtinguée des autres familles, en mémoire de ſon fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins, qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus ſaines que puiſſe former l'eſprit humain. C'eſt pourquoi le père *le Comte*, et d'autres miſſionnaires, ont écrit *que les Chinois ont connu.*

Culte de DIEU très-ancien.

le vrai DIEU, *quand les autres peuples étaient idolâtres, et qu'ils lui ont ſacrifié dans le plus ancien temple de l'univers.*

Les reproches d'athéiſme, dont on charge ſi libéralement dans notre Occident quiconque ne penſe pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être auſſi inconſidérés que nous le ſommes dans toutes nos diſputes, pour avoir oſé traiter d'athée un gouvernement dont preſque tous les édits parlent (*e*) *d'un être ſuprême, père des peuples, récompenſant et puniſſant avec juſtice, qui a mis entre l'homme et lui une correſpondance de prières et de bienfaits, de fautes et de châtimens.*

Le parti oppoſé aux jéſuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jéſuites en étaient favoriſés : mais il faut que cette rage de parti ſe taiſe devant le teſtament de l'empereur *Cang-hi.* Le voici.

Je ſuis âgé de ſoixante et dix ans, j'en ai régné ſoixante et un; je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, et au DIEU *de toutes les récoltes de l'Empire : je ne puis l'attribuer à ma faible vertu.*

Il eſt vrai que leur religion n'admet point

(*e*) Voyez l'édit de l'empereur *Yontchin*, rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jéſuite *du Halde.* Voyez auſſi le poëme de l'empereur *Kienlong.*

de

de peines et de récompenſes éternelles ; et c'eſt ce qui fait voir combien cette religion eſt ancienne. Le Pentateuque ne parle point de l'autre vie dans ſes lois : les ſaducéens, chez les juifs, ne la crurent jamais.

On a cru que les lettrés chinois n'avaient pas une idée diſtincte d'un DIEU immatériel; mais il eſt injuſte d'inférer de-là qu'ils ſont athées. Les anciens Egyptiens, ces peuples ſi religieux, n'adoraient pas *Iſis* et *Oſiris* comme de purs eſprits. Tous les dieux de l'antiquité étaient adorés ſous une forme humaine ; et, ce qui montre bien à quel point les hommes ſont injuſtes, c'eſt que chez les Grecs on flétriſſait du nom d'athées ceux qui n'admettaient pas ces dieux corporels, et qui adoraient, dans la Divinité une nature inconnue, inviſible, inacceſſible à nos ſens.

Le fameux archevêque *Navarrète* dit que, ſelon tous les interprètes des livres ſacrés de la Chine, *l'ame eſt une partie aérée, ignée, qui en ſe ſéparant du corps ſe réunit à la ſubſtance du ciel.* Ce ſentiment ſe trouve le même que celui des ſtoïciens. C'eſt ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixième livre de l'Enéide. Or, certainement, ni le Manuel d'*Epictète*, ni l'Enéide, ne ſont infectés de l'athéiſme. Tous les premiers pères de l'Egliſe ont penſé ainſi. Nous avons calomnié les Chinois,

uniquement parce que leur métaphyſique n'eſt pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites qui condamnent à la fois les ſuperſtitions des païens et les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des lettrés ne fut déshonorée par des fables, ni ſouillée par des querelles et des guerres civiles.

Gouvernement chinois accuſé à la fois d'athéiſme et d'idolâtrie.

En imputant l'athéiſme au gouvernement de ce vaſte empire, nous avons eu la légéreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accuſation qui ſe contredit ainſi elle-même. Le grand mal-entendu, ſur les rites de la Chine, eſt venu de ce que nous avons jugé de leurs uſages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre eſprit contentieux. Une génuflexion, qui n'eſt chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'eſt ainſi que nous jugeons de tout. Nous verrons, en ſon temps, comment nos diviſions et nos diſputes ont fait chaſſer de la Chine nos miſſionnaires.

Secte de *Io*.

Quelque temps avant *Confucius*, *Laokiun* avait introduit une ſecte qui croit aux eſprits malins, aux enchantemens, aux preſtiges. Une ſecte, ſemblable à celle d'*Epicure*, fut reçue et combattue à la Chine, cinq cents ans avant JESUS-CHRIST : mais, dans le premier ſiècle de notre ère, ce pays fut inondé

de la ſuperſtition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou *Foé*, adorée ſous différens noms par les Japonais et les Tartares, prétendu dieu deſcendu ſur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, et par conſéquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion, née dans les Indes, près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Aſie orientale ; c'eſt ce dieu que prêchent les *bonzes* à la Chine, les *talapoins* à Siam, les *lamas* en Tartarie. C'eſt en ſon nom qu'ils promettent une vie éternelle, et que des milliers de bonzes conſacrent leurs jours à des exercices de pénitence qui effraient la nature. Quelques-uns paſſent leur vie enchaînés; d'autres portent un carcan de fer qui plie leur corps en deux, et tient leur front toujours baiſſé à terre. Leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à l'infini. Ils paſſent pour chaſſer des démons, pour opérer des miracles; ils vendent au peuple la rémiſſion des péchés. Cette ſecte ſéduit quelquefois des mandarins ; et, par une fatalité qui montre que la même ſuperſtition eſt de tous les pays, quelques mandarins ſe ſont fait tondre en bonzes par piété.

Ce ſont eux qui, dans la Tartarie, ont à leur tête le *Dalailama*, idole vivante qu'on adore, eſt c'eſt-là peut-être le triomphe de la ſuperſtition humaine.

Grand lama.

Ce *Dalailama*, ſucceſſeur et vicaire du Dieu *Fo*, paſſe pour immortel. Les prêtres nourriſſent toujours un jeune *lama*, déſigné ſucceſſeur ſecret du ſouverain pontife, qui prend ſa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, eſt mort. Les princes tartares ne lui parlent qu'à genoux : il décide ſouverainement tous les points de foi ſur leſquels les *lamas* ſont diviſés : enfin, il s'eſt depuis quelque temps fait ſouverain du Thibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit ſes ambaſſadeurs, et lui envoie des préſens conſidérables.

Ces ſectes ſont tolérées à la Chine pour l'uſage du vulgaire, comme des alimens groſſiers faits pour le nourrir ; tandis que les magiſtrats et les lettrés, ſéparés en tout du peuple, ſe nourriſſent d'une ſubſtance plus pure : il ſemble, en effet, que la populace ne mérite pas une religion raiſonnable. *Confucius* gémiſſait pourtant de cette foule d'erreurs : il y avait beaucoup d'idolâtres de ſon temps. La ſecte de *Laokiun* avait déjà introduit les ſuperſtitions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il dans un de ſes livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les lettrés ? c'eſt que le peuple eſt gouverné par les bonzes.*

Matérialiſtes.

Beaucoup de lettrés ſont, à la vérité, tombés dans le matérialiſme ; mais leur morale

n'en a point été altérée. Ils penſent que la vertu eſt ſi néceſſaire aux hommes, et ſi aimable par elle-même, qu'on n'a pas même beſoin de la connaiſſance d'un DIEU pour la ſuivre. D'ailleurs, il ne faut pas croire que tous les matérialiſtes chinois ſoient athées ; puiſque tant de pères de l'Egliſe croyaient DIEU et les anges corporels.

Nous ne ſavons point au fond ce que c'eſt que la matière ; encore moins connaiſſons-nous ce qui eſt immatériel. Les Chinois n'en ſavent pas ſur cela plus que nous ; il a ſuffi aux lettrés d'adorer un Etre ſuprême, on n'en peut douter.

Croire DIEU et les eſprits corporels, eſt une ancienne erreur métaphyſique ; mais ne croire abſolument aucun dieu, ce ſerait une erreur affreuſe en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement ſage. C'eſt une contradiction digne de nous, de s'élever avec fureur, comme on a fait, contre *Bayle*, ſur ce qu'il croit poſſible qu'une ſociété d'athées ſubſiſte ; et de crier, avec la même violence, que le plus ſage empire de l'univers eſt fondé ſur l'athéiſme.

Le père *Fouquet*, jéſuite, qui avait paſſé vingt-cinq ans à la Chine, et qui en revint ennemi des jéſuites, m'a dit pluſieurs fois qu'il y avait à la Chine très-peu de phi-

loſophes athées. Il en eſt de même parmi nous.

Fauſſe inſcription.

On prétend que, vers le huitième ſiècle avant *Charlemagne*, la religion chrétienne était connue à la Chine. On aſſure que nos miſſionnaires ont trouvé dans la province de Kingt-ching ou Quen-ſin, une inſcription en caractères ſyriacs et chinois. Ce monument, qu'on voit tout au long dans *Kirker*, atteſte qu'un ſaint homme, nommé *Olopüen*, conduit par des nuées bleues, et obſervant la règle des vents, vint de Tacin à la Chine, l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de notre ère; qu'auſſitôt qu'il fut arrivé au faubourg de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au-devant de lui, et lui fit bâtir une égliſe chrétienne.

Il eſt évident, par l'inſcription même, que c'eſt une de ces fraudes pieuſes qu'on s'eſt toujours trop aiſément permiſes. Le ſage *Navarrète* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette ère des *Séleucides*, ce nom d'*Olopüen*, qui eſt, dit-on, chinois, et qui reſſemble à un ancien nom eſpagnol, ces nuées bleues qui ſervent de guides, cette égliſe chrétienne, bâtie tout d'un coup à Pékin pour un prêtre de Paleſtine, qui ne pouvait mettre le pied à la Chine ſans encourir la peine de mort; tout cela fait voir le ridicule de la ſuppoſition.

Ceux qui s'efforcent de la ſoutenir, ne ſont pas réflexion que les prêtres, dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des Neſtoriens, et qu'ainſi ils ne combattent que pour des hérétiques. (*f*)

Il faut mettre cette inſcription avec celle de *Malabar*, où il eſt dit que St *Thomas* arriva dans le pays, en qualité de charpentier, avec une règle et un pieu, et qu'il porta ſeul une groſſe poutre pour preuve de ſa miſſion. Il y a aſſez de vérités hiſtoriques, ſans y mêler ces abſurdes menſonges.

Il eſt très-vrai qu'au temps de *Charlemagne*, la religion chrétienne, ainſi que les peuples qui la profeſſent, avait toujours été abſolument inconnue à la Chine. Il y avait des juifs : pluſieurs familles de cette nation, non moins errante que ſuperſtitieuſe, s'y étaient établies deux ſiècles avant notre ère vulgaire : elles y exerçaient le métier de courtier, que les Juifs ont fait dans preſque tout le monde. Juifs à la Chine.

Je me réſerve à jeter les yeux ſur Siam, ſur le Japon, et ſur tout ce qui eſt ſitué vers l'orient et le midi, lorſque je ſerai parvenu au temps où l'induſtrie des Européans s'eſt ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémiſphère.

(*f*) Voyez le Dictionnaire philoſophique.

CHAPITRE III.

Des Indes.

En ſuivant le cours apparent du ſoleil, je trouve d'abord l'Inde ou l'Indoſtan, contrée auſſi vaſte que la Chine, et plus connue par les denrées précieuſes que l'induſtrie des négocians en a tirées dans tous les temps, que par des relations exactes. Ce pays eſt l'unique dans le monde qui produiſe ces épiceries, dont la ſobriété de ſes habitans peut ſe paſſer, et qui ſont néceſſaires à la voracité des peuples ſeptentrionaux.

Une chaîne de montagnes peu interrompue, ſemble avoir fixé les limites de l'Inde entre la Chine, la Tartarie et la Perſe; le reſte eſt entouré de mers. L'Inde, en de-çà du Gange, fut long-temps ſoumiſe aux Perſans; et voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Gréce et vainqueur de *Darius*, pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux Indes, tributaires de ſon ennemi. Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté et dans la molleſſe qu'inſpirent la chaleur du climat et la richeſſe de la terre.

Les Grecs y voyageaient avant *Alexandre*, pour y chercher la ſcience. C'eſt là que le

célèbre *Pilpay* écrivit, il y a deux mille trois cents années, ſes *Fables morales*, traduites dans preſque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables et en allégories chez les orientaux, et particulièrement chez les Indiens. *Pythagore*, diſciple des gymnoſophiſtes, ſerait lui ſeul une preuve inconteſtable que les véritables ſciences étaient cultivées dans l'Inde. Un légiſlateur en politique et en géométrie n'eût pas reſté long-temps dans une école où l'on n'aurait enſeigné que des mots. Il eſt très-vraiſemblable même que *Pythagore* apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était ſi connu à la Chine, pouvait aiſément l'être dans l'Inde. On a écrit long-temps après lui qu'il avait immolé cent bœufs pour cette découverte : cette dépenſe eſt un peu forte pour un philoſophe. Il eſt digne d'un ſage de remercier d'une penſée heureuſe l'Etre dont nous vient toute penſée, ainſi que le mouvement et la vie ; mais il eſt bien plus vraiſemblable que *Pythagore* dut ce théorème aux gymnoſophiſtes, qu'il ne l'eſt, qu'il ait immolé cent bœufs. (25)

Pythagore n'eſt pas l'inventeur des propriétés du triangle rectangle.

(25) On ne peut former que des conjectures incertaines ſur ce que les Grecs ont dû de connaiſſances aſtronomiques ou géométriques, ſoit aux Orientaux, ſoit aux Egyptiens. Non-ſeulement nous n'avons point les écrits de *Pythagore* ou de *Thalès*, mais les ouvrages mathématiques de *Platon*,

Long-temps avant *Pilpay*, les ſages de l'Inde avaient traité la morale et la philoſophie en fables allégoriques, en paroles. Voulaient-ils exprimer l'équité d'un de leurs rois, ils diſaient: *Que les Dieux qui préſident aux divers élémens, et qui ſont en diſcorde entre eux, avaient pris ce roi pour leur arbitre.* Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui eſt à peu-près le même que celui de *Salomon.* Ils ont une fable qui eſt préciſément la même que celle de *Jupiter* et d'*Amphitrion;* mais elle eſt plus ingénieuſe. Un ſage découvre qui des deux eſt le Dieu, et qui eſt l'homme. (*g*) Ces

ceux même de ſes premiers diſciples ne ſont point venus juſqu'à nous. *Euclyde*, le plus ancien auteur de ce genre dont nous ayons les écrits, eſt poſtérieur d'environ trois ſiècles au temps où les philoſophes grecs allaient étudier les ſciences hors de leur pays. Ce n'était plus alors l'Egypte qui inſtruiſait la Gréce, mais la Gréce qui fondait une école grecque dans la nouvelle capitale de l'Egypte. Obſervons qu'il ne s'était paſſé qu'environ trois ſiècles entre le temps de *Pythagore*, qui découvrit la propriété ſi célèbre du triangle rectangle, et *Archimède.* Les Grecs, dans cet intervalle, avaient fait en géométrie des progrès prodigieux; tandis que les Indiens et les Chinois en ſont encore où ils en étaient il y a deux mille ans.

Ainſi, dès qu'il s'agit de découvertes, pour peu qu'il y ait de diſpute, la vraiſemblance paraît devoir toujours être en faveur des Grecs.

On leur reproche leur vanité nationale, et avec raiſon; mais ils étaient ſi ſupérieurs à leurs voiſins, ils ont été même ſi ſupérieurs à tous les autres hommes, ſi l'on en excepte les Européans des deux derniers ſiècles, que jamais la vanité nationale n'a été plus pardonnable.

(*g*) Voyez le Dictionnaire philoſophique.

traditions montrent combien ſont anciennes les paraboles qui font enfans des dieux les hommes extraordinaires. Les Grecs, dans leur mythologie, n'ont été que des diſciples de l'Inde et de l'Egypte. Toutes ces fables enveloppaient autrefois un ſens philoſophique, ce ſens a diſparu, et les fables ſont reſtées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encore une relation de deux voyageurs arabes, qui allèrent aux Indes et à la Chine un peu après le règne de *Charlemagne*, et quatre cents ans avant le célèbre *Marco-Paolo*. Ces arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine qui régnait alors; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grands rois dans le monde, et qu'il mettait de ce nombre, *le roi des éléphans et des Indiens, qu'on appelle le roi de la ſageſſe, parce que la ſageſſe vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains orientaux; mais enfin, il réſulte que les Indiens paſſaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'Orient, ſoit que l'empereur chinois ait fait cet aveu aux deux arabes, ſoit qu'ils aient parlé d'eux-mêmes.

Il eſt indubitable que les plus anciennes

théologies furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans, dans leur ancienne langue ſacrée, nommée le *Hanſcrit* ou le *Sanſcrit*. De ces deux livres, le premier eſt le *Shaſta*, et le ſecond le *Veidam*. Voici le commencement du *Shaſta*.

„ L'Eternel, abſorbé dans la contemplation „ de ſon exiſtence, réſolut, dans la pléni- „ tude des temps, de former des êtres partici- „ pans de ſon eſſence et de ſa béatitude. „ Ces êtres n'étaient pas : il voulut, et ils „ furent. (*h*) „

On voit aſſez que cet exorde, véritablement ſublime, et qui fut long-temps inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent les demi-dieux, les eſprits céleſtes, adoptés enſuite par les Chaldéens, et chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admirent quand ils furent captifs à Babylone ; ce fut là qu'ils apprirent les noms que les Chaldéens avaient donnés aux anges, et ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Iſraël* même, ſont des mots chaldéens qui ne furent jamais connus dans l'Inde.

C'eſt dans le *Shaſta* qu'on trouve l'hiſtoire

(*h*) Voyez le Dictionnaire philoſophique.

de la chute de ces anges. Voici comme le *Shaſta* s'exprime :

» Depuis la création des *Debtalog*, (c'eſt-à-
» dire des anges) la joie et l'harmonie
» environnèrent long-temps le trône de
» l'Eternel. Ce bonheur aurait duré juſqu'à
» la fin des temps; mais l'envie entra dans
» le cœur de *Moiſaor*, et des anges ſes ſui-
» vans. Ils rejetèrent le pouvoir de perfec-
» tibilité dont l'Eternel les avait doués dans
» ſa bonté : ils exercèrent le pouvoir d'im-
» perfection : ils firent le mal à la vue de
» l'Eternel. Les anges fidèles furent ſaiſis de
» triſteſſe. La douleur fut connue pour la
» première fois. »

Enſuite la rebellion des mauvais anges eſt décrite. Les trois miniſtres de DIEU, qui ſont peut-être l'original de la trinité *de Platon*, précipitent les mauvais anges dans l'abyme. A la fin des temps, DIEU leur fait grâce, et les envoie animer les corps des hommes.

Il n'y a rien dans l'antiquité de ſi majeſtueux et de ſi philoſophique. Ces myſtères des brachmanes percèrent enfin juſque dans la Syrie : il fallait qu'ils fuſſent bien connus, puiſque les Juifs en entendirent parler du temps d'*Hérode*. Ce fut alors qu'on forgea, ſuivant ces principes indiens, le faux livre d'*Hénoc*, cité par l'apôtre *Jude*, dans lequel

il eſt dit quelque choſe de la chute des anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion chrétienne. (*i*)

Les eſprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement tartare les a hébétés, comme le gouvernement turc a déprimé les Grecs et abruti les Egyptiens. Les ſciences ont preſque péri de même chez les Perſes, par les révolutions de l'Etat. Nous avons vu qu'elles ſe ſont fixées à la Chine, au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cauſe qui agiſſait ſur nous, c'eſt-à-dire, par un reſpect ſuperſtitieux pour l'antiquité, et par les règlemens même des écoles. Ainſi, dans tous pays, l'eſprit humain trouve des obſtacles à ſes progrès.

(*i*) Le ſerpent dont il eſt parlé dans la Genèſe devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de *Satan*, qui eſt un mot perſan; tantôt celui de *Lucifer*, étoile du matin, parce que la Vulgate traduiſit le mot *Hélel* par celui de *Lucifer*. *Iſaïe*, inſultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit, par une figure de rhétorique: *Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Lucifer?* On a pris ce nom pour celui du diable, et on a appliqué ce paſſage à la chute des anges. C'eſt encore le fondement du poëme de *Milton*. Mais *Milton* eſt bien moins raiſonnable que le *Shaſta* indien. Le *Shaſta* ne pouſſe point l'extravagance juſqu'à faire déclarer la guerre à DIEU par les anges, ſes créatures, et à rendre quelque temps la victoire indéciſe. Cet excès était réſervé à *Milton*.

N. B. Tout ce morceau eſt tiré principalement de M. *Holwel*, qui a demeuré trente ans avec les Brames, et qui entend très-bien leur langue ſacrée.

Cependant, juſqu'au treizième ſiècle de notre ère, l'eſprit vraiment philoſophique ne périt pas abſolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treizième ſiècle, traduiſit quelques écrits d'un brame, ſon contemporain. Voici comme ce brame indien s'explique : le paſſage mérite attention.

Belle idée d'un brame.

» J'ai vu toutes les ſectes s'accuſer réciproquement d'impoſture ; j'ai vu tous les mages diſputer avec fureur du premier principe, et de la dernière fin. Je les ai tous interrogés, et je n'ai vu, dans tous ces chefs de factions, qu'une opiniâtreté inflexible, un mépris ſuperbe pour les autres, une haine implacable. J'ai donc réſolu de n'en croire aucun. Ces docteurs, en cherchant la vérité, ſont comme une femme qui veut faire entrer ſon amant par une porte dérobée, et qui ne peut trouver la clef de la porte. Les hommes, dans leurs vaines recherches, reſſemblent à celui qui monte ſur un arbre où il y a un peu de miel, et à peine en a-t-il mangé, que les ſerpens qui ſont autour de l'arbre le dévorent. »

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur eſprit paraît encore davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu, que nous appelons *des échecs*, par corruption, fut inventé par eux, et nous n'avons rien qui

en approche ; il eſt allégorique comme leurs fables ; c'eſt l'image de la guerre. Les noms de *shak*, qui veut dire *prince*, et de *pion*, qui ſignifie *ſoldat*, ſe ſont conſervés encore dans cette partie de l'Orient. Les chiffres dont nous nous ſervons, et que les Arabes ont apportés en Europe, vers le temps de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, ſont une preuve que pluſieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

Chiffres indiens.

Année indienne.

On y a, de temps immémorial, diviſé la route annuelle du ſoleil en douze parties, &, dans des temps vraiſemblablement encore plus reculés, la route de la lune en vingt-huit parties. L'année des brachmanes, et des plus anciens gymnoſophiſtes, commença toujours quand le ſoleil entrait dans la conſtellation qu'ils nomment *Moſcham*, et qui eſt pour nous le bélier. Leurs ſemaines furent toujours de ſept jours ; diviſions que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des ſept planètes. Le jour du ſoleil eſt appelé chez eux *mitradinan* : reſte à ſavoir ſi ce mot *mitra*, qui chez les Perſes ſignifie auſſi le ſoleil, eſt originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des ſages de l'Inde.

Il eſt bien difficile de dire laquelle des deux nations

nations enſeigna l'autre ; mais s'il s'agiſſait de décider entre les Indes et l'Egypte, je croirais toujours les ſciences bien plus anciennes dans les Indes, comme nous l'avons déjà remarqué. Le terrain des Indes eſt bien plus aiſément habitable que le terrain voiſin du nil, dont les débordemens durent long-temps rebuter les premiers colons, avant qu'ils euſſent dompté ce fleuve en creuſant des canaux. Le ſol des Indes eſt d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, et qui a dû exciter davantage la curioſité et l'induſtrie humaine.

L'homme eſt-il originaire de l'Inde ?

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire de l'Indouſtan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, et ſur une terre qui produit ſans culture les fruits les plus nourriſſans, les plus ſalutaires, comme les dattes et les cocos. Ceux-ci ſur-tout donnent aiſément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir et le loger. Et de quoi d'ailleurs a beſoin un habitant de cette preſqu'île ? tout ouvrier y travaille preſque nu, deux aunes d'étoffe, tout au plus, ſervent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans reſtent entièrement nus, du moment où ils ſont nés, juſqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais et de ſoins, feraient une incommodité intolé-

rable pour ces peuples qui ne peuvent dormir qu'au frais, ſur la natte la plus légère. Nos maiſons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peſte dans le climat de l'Inde; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchiſſantes et pures; la nature leur a prodigué des forêts de citroniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, et des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuſte peut ne dépenſer qu'un ou doux ſous par jour pour ſes alimens. Nos ouvriers dépenſent plus en un jour qu'un malabare en un mois. Toutes ces conſidérations ſemblent fortifier l'ancienne opinion, que le genre humain eſt originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, et ne lui a laiſſé preſque rien à faire : mais cela prouve ſeulement que les Indiens ſont indigènes, et ne prouve point du tout que les autres eſpèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs et les nègres, et les rouges, et les Lappons, et les Samoyèdes, et les Albinos ne viennent certainement pas du même ſol. La différence entre toutes ces eſpèces eſt auſſi marquée qu'entre un lévrier et un barbet; il n'y a donc qu'un brame mal inſtruit et entêté qui puiſſe prétendre que tous les hommes deſcendent de l'Indien *Adimo* et de ſa femme.

L'Inde, au temps de *Charlemagne*, n'était connue que de nom; et les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes, seuls maîtres du commerce maritime, fourniſſaient à la fois les denrées des Indes à Conſtantinople et aux Francs. Veniſe les allait déjà chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encore conſidérable en France chez les particuliers; elles furent long-temps inconnues en Allemagne, et dans tout le Nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes dès qu'ils furent les maîtres de l'Egypte. Ainſi les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or et leur argent, et ont toujours enrichi ce pays déjà ſi riche par lui-même. De-là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois et les Gangarides, ſortir de leurs pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, ſoit juifs, ſoit ſarraſins; les Tartares et les Romains même qui, poſtés dans le plus mauvais pays de l'Italie, ſubſiſtèrent d'abord de la guerre, et ſubſiſtent aujourd'hui de la religion.

L'Inde autrefois plus étendue.

Il eſt inconteſtable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Ces îles, ces immenſes archipels, qui l'avoiſinent à l'orient et au midi, tenaient dans les temps reculés à la terre

ferme. On s'en aperçoit encore par la mer même qui les ſépare : ſon peu de profondeur, les arbres qui croiſſent ſur ſon fond, ſemblables à ceux des îles ; les nouveaux terrains qu'elle laiſſe ſouvent à découvert ; tout fait voir que ce continent a été inondé, et il a dû l'être inſenſiblement quand l'océan, qui gagne toujours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'eſt retiré de nos terres occidentales.

L'Inde, dans tous les temps connus commerçante et induſtrieuſe, avait néceſſairement une grande police ; et ce peuple, chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'inſtruire, devait avoir de bonnes lois, ſans leſquelles les arts ne ſont jamais cultivés ; mais les hommes avec des lois ſages ont toujours eu des coutumes inſenſées. Celles qui fait aux femmes un point d'honneur et de religion de ſe brûler ſur le corps de leurs maris, ſubſiſtait dans l'Inde, de temps immémorial. Les philoſophes indiens ſe jetaient eux-mêmes dans un bûcher, par un excès de fanatiſme et de vaine gloire. *Calan*, ou *Calanus* qui ſe brûla devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cet exemple ; et cette abominable dévotion n'eſt pas détruite encore. La veuve du roi de Tanjaor ſe brûla, en 1735, ſur le bûcher de ſon époux. M. *Dumas*, M. *Dupleix*, gouverneurs de Pondichéri, l'épouſe de l'amiral *Ruſſel*, ont été témoins

Affreuſe ſuperſtition.

de pareils ſacrifices : c'eſt le dernier effort des erreurs qui pervertiſſent le genre humain. Le plus auſtère des derviches n'eſt qu'un lâche en comparaiſon d'une femme de Malabar. Il ſemblerait qu'une nation chez qui les philoſophes et même les femmes ſe dévouaient ainſi à la mort, dût être une nation guerrière et invincible : cependant, depuis l'ancien *Séſac*, quiconque a attaqué l'Inde, l'a aiſément vaincue.

Il ſerait encore difficile de concilier les idées ſublimes que les Bramins conſervent de l'Etre ſuprême avec leurs ſuperſtitions et leur mythologie fabuleuſe, ſi l'hiſtoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs et chez les Romains.

Chrétiens de ſaint *Thomas*.

Il y avait des chrétiens ſur les côtes de Malabar depuis deux cents ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie, nommé *Mar-Thomas*, s'étant établi ſur les côtes de Malabar avec ſa famille et ſes facteurs, au ſixième ſiècle, y laiſſa ſa religion, qui était le neſtorianiſme; ces ſectaires orientaux, s'étant multipliés, ſe nommèrent les *chrétiens de St Thomas :* ils vécurent paiſiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point remuer eſt rarement perſécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaiſſance de l'Egliſe latine.

Ce n'eſt pas certainement le chriſtianiſme

qui fleuriſſait alors dans l'Inde, c'eſt le mahométiſme. Il s'y était introduit par les conquêtes des califes; et *Aaron-al-Raſchild*, cet illuſtre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perſe et d'une partie de l'Inde, envoya des miſſionnaires muſulmans des rives du Gange aux îles de l'Océan indien, et juſque chez des peuplades de nègres. Depuis ce temps il y eut beaucoup de muſulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand *Aaron* convertit à ſa religion les Indiens par le fer et par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens aient refuſé le joug et la loi d'*Aaron-al-Raſchild*, comme les Saxons refusèrent de ſe ſoumettre à *Charles*.

Les Indiens ont toujours été auſſi mous, que nos ſeptentrionaux étaient féroces. La molleſſe inſpirée par le climat ne ſe corrige jamais; mais la dureté s'adoucit.

En général, les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre occident; leur climat les diſpoſe à l'abſtinence des liqueurs fortes et de la chair des animaux, nourritures qui aigriſſent le ſang, et portent ſouvent à la férocité; et, quoique la ſuperſtition et les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs

conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance et de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le phyſique de l'Inde différant en tant de choſes du nôtre, il fallait bien que le moral différât auſſi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux dérèglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était, de temps immémorial, une maxime chez eux, et chez les chinois, que le ſage viendrait de l'occident. L'Europe au contraire diſait que le ſage viendrait de l'orient : toutes les nations ont toujours eu beſoin d'un ſage.

CHAPITRE IV.

Des Brachmanes; du Veidam, et de l'Ezourveidam.

Si l'Inde, de qui toute la terre a beſoin, et qui ſeule n'a beſoin de perſonne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conſéquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il eſt très-vraiſemblable que cette religion fut longtemps celle du gouvernement chinois, et qu'elle ne conſiſtait que dans le culte pur d'un

Etre ſuprême, dégagé de toute ſuperſtition et de tout fanatiſme.

Les premiers brachmanes avaient fondé cette religion ſimple, telle qu'elle fut établie à la Chine par ſes premiers rois : ces brachmanes gouvernaient l'Inde. Lorſque les chefs paiſibles d'un peuple ſpirituel et doux ſont à la tête d'une religion, elle doit être ſimple et raiſonnable, parce que ces chefs n'ont pas beſoin d'erreurs pour être obéis. Il eſt ſi naturel de croire un DIEU unique, de l'adorer, et de ſentir dans le fond de ſon cœur qu'il faut être juſte, que, quand des princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il faut du temps pour établir des lois arbitraires ; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes raſſemblés à croire un DIEU, et à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers brachmanes, étant donc à la fois rois et pontifes, ne pouvaient guère établir la religion que ſur la raiſon univerſelle. Il n'en eſt pas de même dans les pays où le pontificat n'eſt pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieuſes, qui appartiennent originairement aux pères de famille, forment une profeſſion ſéparée; le culte de DIEU devient un métier ; et pour faire valoir ce métier, il faut ſouvent des preſtiges, des fourberies et des cruautés.

La

La religion dégénéra donc chez les brachmanes dès qu'ils ne furent plus ſouverains.

Long-temps avant *Alexandre*, les brachmanes ne régnaient plus dans l'Inde; mais leur tribu, qu'on nomme *Caſte*, était toujours la plus conſidérée, comme elle l'eſt encore aujourd'hui; et c'eſt dans cette même tribu qu'on trouvait les ſages vrais ou faux, que les Grecs appelèrent gymnoſophiſtes. Il eſt difficile de nier qu'il n'y eût parmi eux, dans leur décadence, cette eſpèce de vertu qui s'accorde avec les illuſions du fanatiſme. Ils reconnaiſſaient toujours un DIEU ſuprême à travers la multitude de divinités ſubalternes que la ſuperſtition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expreſſément qu'au fond, les brachmanes n'adoraient qu'un ſeul DIEU. En cela ils étaient ſemblables à *Confucius*, à *Orphée*, à *Socrate*, à *Platon*, à *Marc-Aurèle*, à *Epictète*, à tous les ſages, à tous les hiérophantes des myſtères. Les ſept années de noviciat chez les brachmanes, la loi du ſilence pendant ces ſept années, étaient en vigueur du temps de *Strabon*. Le célibat, pendant ce temps d'épreuve, l'abſtinence de la chair des animaux qui ſervent l'homme, étaient des lois qu'on ne tranſgreſſa jamais, et qui ſubſiſtent encore chez les brames. Ils croyaient un DIEU créateur, rémunérateur

et vengeur. Ils croyaient l'homme déchu et dégénéré, et cette idée ſe trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima ſata eſt ætas* eſt la deviſe de toutes les nations.

Apulée, *Quinte-Curce*, *Clément* d'Alexandrie, *Philoſtrate*, *Porphyre*, *Pallade*, s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des brachmanes, à leur vie retirée et pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. St *Ambroiſe* préfère hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de ſon temps. Peut-être eſt-ce une de ces exagérations qu'on ſe permet quelquefois pour faire rougir ſes concitoyens de leurs déſordres. On loue les brachmanes, pour corriger les moines; et ſi St *Ambroiſe* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux brachmanes. Mais enfin il réſulte de tant de témoignages, que ces hommes ſinguliers étaient en réputation de ſainteté dans toute la terre.

Cette connaiſſance d'un DIEU unique, dont tous les philoſophes leur ſavaient tant de gré, ils la conſervent encore aujourd'hui au milieu des pagodes, et de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit dans une de ſes épîtres où le faux domine preſque toujours : (*k*)

(*k*) *Rouſſeau.*

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux brachmane
Déifier, brutalement zélé,
Le diable même en bronze ciselé.

Certainement des hommes qui ne croient point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches absurdes sont intolérables; on n'a jamais adoré le diable dans aucun pays du monde; les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe; on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroastre*. Il est temps que nous quittions l'indigne usage de calomnier toutes les sectes, et d'insulter toutes les nations.

Fausse idée qu'on a des brachmanes en Europe.

Nous avons, comme vous savez, l'*Ezour-veidam*, ancien commentaire composé par *Chumontou*, sur ce *Veidam*, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de DIEU aux hommes. Ce commentaire a été rédigé par un brame très savant, qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes; et il l'a traduit lui-même de la langue sacrée en français. (*l*)

Dans cet Ezour-veidam, dans ce commentaire, *Chumontou* combat l'odolâtrie, il rapporte les propres paroles du Veidam. *C'est*

Paroles tirées du Veidam même.

(*l*) Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi, où chacun peut le consulter.

l'Etre ſuprême qui a tout créé, le ſenſible et l'inſenſible; il y a eu quatre âges différens; tout périt à la fin de chaque âge, tout eſt ſubmergé, et le déluge eſt un paſſage d'un âge à l'autre, &c.

Lorſque DIEU *exiſtait ſeul, et que nul autre être n'exiſtait avec lui, il forma le deſſein de créer le monde : il créa d'abord le temps, enſuite l'eau et la terre; et du mélange des cinq élémens, à ſavoir, la terre, l'eau, le feu, l'air et la lumière, il en forma les différens corps, et leur donna la terre pour leur baſe. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre eſt la plus haute de toutes les montagnes, nommée Mérou,* (*c'eſt l'*Immaüs). Adimo, *c'eſt le nom du premier homme ſorti des mains de* DIEU. Procriti *eſt le nom de ſon épouſe. D'*Adimo *naquit* Brama, *qui fut le légiſlateur des nations et le père des brames.*

Que de choſes curieuſes dans ce peu de paroles! on y aperçoit d'abord cette grande vérité, que DIEU eſt le créateur du monde; on voit enſuite la ſource primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain et de fer. Tous les principes de la théologie des anciens ſont renfermés dans le Veidam. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre choſe que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les temps à deſſécher les terres que la

Le Veidam, origine des fables de la Gréce.

négligence des hommes a laiſſé long-temps inondées. Toutes les citations du Veidam, dans ce manuſcrit, ſont étonantes; on y trouve expreſſément ces paroles admirables : DIEU *ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur.* DIEU, *qui eſt la ſageſſe et la ſainteté, ne créa jamais que la vertu.*

Voici un morceau des plus ſinguliers du Veidam : *Le premier homme, étant ſorti des mains de* DIEU, *lui dit : Il y aura ſur la terre différentes occupations, tous ne ſeront pas propres à toutes; comment les diſtinguer entre eux?* DIEU *lui répondit : Ceux qui ſont nés avec plus d'eſprit et de goût pour la vertu que les autres, ſeront les brames; ceux qui participent le plus du* roſogoun, *c'eſt-à-dire, de l'ambition, ſeront les guerriers; ceux qui participent le plus du* tomogun, *c'eſt-à-dire, de l'avarice, ſeront les marchands; ceux qui participeront du* comogun, *c'eſt-à-dire, qui ſeront robuſtes et bornés, ſeront occupés aux œuvres ſerviles.*

On reconnaît dans ces paroles l'origine véritable des quatre caſtes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la ſociété humaine. En effet, ſur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, ſinon ſur l'inégalité primitive des talens? Le Veidam pourſuit et dit : *L'Etre ſuprême n'a ni corps ni figure*, et l'Ezourveidam ajoute : *Tous ceux qui lui donnent des*

pieds et des mains ſont inſenſés. Chumontou cite enſuite ces paroles du Veidam : *Dans le temps que* DIEU *tira toutes choſes du néant, il créa ſéparément un individu de chaque eſpèce, et voulut qu'il portât dans lui ſon germe, afin qu'il pût produire ; il eſt le principe de chaque choſe ; le ſoleil n'eſt qu'un corps ſans vie et ſans connaiſſance, il eſt entre les mains de* DIEU, *comme une chandelle entre les mains d'un homme.*

Après cela l'auteur du commentaire, combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient pluſieurs incarnations dans le dieu *Brama*, et dans le dieu ***Vitſnou***, s'exprime ainſi :

Dis-moi donc, homme étourdi et inſenſé, qu'eſt-ce que ce Kochiopo et cette Odité, que tu dis avoir donné naiſſance à ton DIEU ? *Ne ſont-ils pas des hommes comme les autres ? et ce* DIEU, *qui eſt pur de ſa nature, et éternel de ſon eſſence, ſe ſerait-il abaiſſé juſqu'à s'anéantir dans le ſein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine ? Ne rougis-tu pas de nous préſenter ce* DIEU *en poſture de ſuppliant devant une de ſes créatures ? As-tu perdu l'eſprit ? ou es-tu venu à ce point d'impiété de ne pas rougir de faire jouer à l'Etre ſuprême le perſonnage de fourbe et de menteur ?.... Ceſſe de tromper les hommes, ce n'eſt qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le Veidam ; car ſi tu reſtes dans les mêmes ſentimens, tu es*

incapable de l'entendre, et ce ſerait le proſtituer que de te l'enſeigner.

Au livre IIIe de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les nouveaux brames inventaient ſur une incarnation du dieu *Brama* qui, ſelon eux, parut dans l'Inde ſous le nom de *Kopilo*, c'eſt-à-dire, de pénitent; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de *Déhobuti*, femme d'un homme de bien, nommé *Kordomo.*

S'il eſt vrai, dit le commentateur, *que Brama ſoit né ſur la terre, pourquoi portait-il le nom d'Eternel? Celui qui eſt ſouverainement heureux, et dans qui ſeul eſt notre bonheur, aurait-il voulu ſe ſoumettre à tout ce que ſouffre un enfant? &c.*

On trouve enſuite une deſcription de l'enfer, toute ſemblable à celle que les Egyptiens et les Grecs ont donnée depuis, ſous le nom de Tartare. *Que faut-il faire*, dit-on, *pour éviter l'enfer? Il faut aimer* DIEU, répond le commentateur Chumontou *: il faut faire ce qui nous eſt ordonné par le Veidam, et le faire de la façon dont il nous le preſcrit. Il y a*, dit-il, *quatre amours de* DIEU. *Le premier eſt de l'aimer pour lui-même, ſans intérêt perſonnel: le ſecond, de l'aimer par intérêt: le troiſième, de ne l'aimer que dans les momens où l'on n'écoute pas ſes paſſions: le quatrième, de ne l'aimer que pour*

obtenir l'objet de ſes paſſions mêmes ; et ce quatrième amour n'en mérite pas le nom. (*m*)

Tel eſt le précis des principales ſingularités du *Veidam*, livre inconnu juſqu'aujourd'hui à l'Europe, et à preſque toute l'Aſie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur *Cormoveidam*, qui eſt leur rituel, eſt un ramas de cérémonies ſuperſtitieuſes, qui font rire quiconque n'eſt pas né ſur les bords du Gange ou de l'Indus, ou plutôt quiconque, n'étant pas philoſophe, s'étonne des ſottiſes des autres peuples, et ne s'étonne point de celles de ſon pays.

Le détail de ces minuties eſt immenſe : c'eſt un aſſemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'aſtrologie judiciaire a pu inſpirer à des ſavans ingénieux, mais extravagans ou fourbes. Toute la vie d'un brame eſt conſacrée à ces cérémonies ſuperſtitieuſes. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il ſemble que les hommes ſoient devenus faibles et lâches dans l'Inde, à meſure qu'ils ont été ſubjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête les ſuperſtitions et les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Séſac*, *Madiés*, les Aſſyriens, les Perſes, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares ; et de nos jours,

(*m*) Le Shaſta eſt beaucoup plus ſublime. Voyez le Dictionnaire philoſophique.

Sha-Nadir, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas ſu être guerrier.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les temps d'humiliation et de misère; toutes ces pagodes ont des revenus conſidérables, et les dévots les enrichiſſent encore de leurs offrandes. Quand un raya paſſe devant une pagode, il deſcend de ſon cheval, de ſon chameau, ou de ſon éléphant, ou de ſon palanquin, et marche à pied juſqu'à ce qu'il ait paſſé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du Veidam, dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'*Alexandre;* car on n'y trouve aucun des noms que les vainqueurs grecs imposèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées, en prononçant à leur manière, et ſoumettant aux terminaiſons de leurs langues les noms communs du pays. L'Inde s'appelle *Zomboudipo;* le mont Immaüs eſt *Mérou;* le Gange eſt nommé *Zanoubi.* Ces anciens noms ne ſont plus connus que des ſavans dans la langue ſacrée.

L'ancienne pureté de la religion des premiers brachmanes ne ſubſiſte plus que chez quelques-uns de leurs philoſophes; et ceux-là ne ſe donnent pas la peine d'inſtruire un

peuple qui ne veut pas être inſtruit, et qui ne le mérite pas. Il y aurait même du riſque à vouloir le détromper : les brames ignorans ſe ſoulèveraient ; les femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques ſuperſtitieuſes, crieraient à l'impiété. Quiconque veut enſeigner la raiſon à ſes concitoyens eſt perſécuté, à moins qu'il ne ſoit le plus fort ; et il arrive preſque toujours que le plus fort redouble les chaînes de l'ignorance, au lieu de les rompre.

Peu de chriſtianiſme dans l'Inde.

La religion mahométane ſeule a fait dans l'Inde d'immenſes progrès, ſur-tout parmi les hommes bien élevés, parce que c'eſt la religion du prince, et qu'elle n'enſeigne que l'unité de DIEU, conformément à l'ancienne doctrine des premiers brachmanes. Le chriſtianiſme n'a pas eu dans l'Inde le même ſuccès, malgré l'évidence et la ſainteté de ſa doctrine, et malgré les grands établiſſemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'eſt même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles ſe haïſſent toutes, et que pluſieurs d'entre elles font ſouvent la guerre dans ces climats, elles y ont fait haïr ce qu'elles enſeignent. Leurs uſages d'ailleurs révoltent les Indiens ; ils ſont ſcandaliſés de nous voir boire du vin et manger des viandes

qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes, qui fait que nous prononçons ſi mal les langues de l'Aſie, eſt encore un obſtacle preſque invincible ; mais le plus grand eſt la différence des opinions qui diviſent nos miſſionnaires. Le catholique y combat l'anglican qui combat le luthérien combattu par le calviniſte. Ainſi, tous contre tous, voulant annoncer chacun la vérité, et accuſant les autres de menſonge, ils étonnent un peuple ſimple et paiſible, qui voit accourir chez lui, des extrémités occidentales de la terre, des hommes ardens pour ſe déchirer mutuellement ſur les rives du Gange.

Nous avons eu dans ces climats, comme ailleurs, des miſſionnaires reſpectables par leur piété, et auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exagéré leurs travaux et leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux et inſtruits, envoyés d'Europe pour changer la croyance de l'Aſie. Le célèbre *Niecamp*, auteur de l'hiſtoire de la miſſion de Tranquebar, avoue, (*n*) *Que les Portugais remplirent le ſéminaire de Goa de malfaiteurs condamnés au banniſſement ; qu'ils en firent des miſſionnaires, et que ces miſſionnaires n'oublièrent pas leur premier métier.* Notre religion a fait peu de progrès ſur les côtes, et nul dans les

(*n*) Premier tome, page 223.

Etats soumis immédiatement au grand Mogol. La religion de *Mahomet* et celle de *Brama* partagent encore tout ce vaste continent. Il n'y a pas deux siècles que nous appelions toutes ces nations *la paganie*, tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaissaient que sous le nom d'idolâtres.

CHAPITRE V.

De la Perse, au temps de Mahomet, le prophète, et de l'ancienne religion de Zoroastre.

En tournant vers la Perse, on y trouve, un peu avant le temps qui me sert d'époque, la plus grande et la plus prompte révolution que nous connaissions sur la terre.

Une nouvelle domination, une religion et des mœurs jusqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées, et ce changement s'étendait déjà fort avant en Asie, en Afrique et en Europe.

Pour me faire une idée du mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'Empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination, avant *Alexandre*, de l'Egypte à la Bactriane, au-delà

du pays où eſt aujourd'hui Samarkande, et de la Thrace juſqu'au fleuve de l'Inde.

Diviſée et reſſerrée ſous les *Séleucides*, elle avait repris des accroiſſemens ſous *Arſaces*, le parthien, deux cents cinquante ans avant notre ère. Les Arſacides n'eurent, ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le Pont-Euxin; mais ils diſputèrent avec les Romains de l'empire de l'Orient, et leur opposèrent toujours des barrières inſurmontables.

Du temps d'*Alexandre-Sévère*, vers l'an 226 de notre ère, un ſimple ſoldat perſan, qui prit le nom d'*Artaxare*, enleva ce royaume aux Parthes, et rétablit l'empire des Perſes, dont l'étendue ne différait guère alors de ce qu'elle eſt de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perſes, ni comment ce peuple ſe vantait de quatre cents mille ans d'obſervations aſtronomiques, dont on ne put retrouver qu'une ſuite de dix-neuf cents années, du temps d'*Alexandre*. Vous ne voulez pas vous écarter de votre ſujet pour vous rappeler l'idée de la grandeur de Babylone, et de ces monumens plus vantés que ſolides, dont les ruines mêmes ſont détruites. Si quelque reſte des arts aſiatiques mérite un peu notre curioſité, ce ſont les ruines de Perſépolis, décrites dans

plusieurs livres, et copiées dans plusieurs estampes. Je sais quelle admiration inspirent ces masures échappées aux flambeaux dont *Alexandre* et la courtisanne *Taïs* mirent Persépolis en cendre. Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art, qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes, qui sont encore debout, ne sont assurément, ni dans de belles proportions, ni d'un dessein élégant. Les chapiteaux, surchargés d'ornemens grossiers, ont presque autant de hauteur que les fûts mêmes des colonnes. Toutes les figures sont aussi lourdes et aussi sèches que celles dont nos églises gothiques sont encore malheureusement ornées. Ce sont des monumens de grandeur, mais non pas de goût; et tout nous confirme que si l'on s'arrêtait à l'histoire des arts, on ne trouverait que quatre siècles dans les annales du monde; ceux d'*Alexandre*, d'*Auguste*, des *Médicis* et de *Louis XIV*.

Antiquité des Perses.

Cependant les Persans furent toujours un peuple ingénieux. *Lokman*, qui est le même qu'*Esope*, était né à Casbin. Cette tradition est bien plus vraisemblable que celle qui le fait originaire d'Ethiopie, pays où il n'y eut jamais de philosophes. Les dogmes de l'ancien *Zerdust*, appelé *Zoroastre* par les Grecs, qui ont changé tous les noms orientaux,

ſubſiſtaient encore. On leur donne mille ans d'antiquité ; car les Perſans, ainſi que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un ſecond *Zoroaſtre*, ſous *Darius*, fils d'*Hiſtaſpes*, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'eſt dans ces dogmes qu'on trouve, ainſi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, et une autre vie heureuſe ou malheureuſe. C'eſt là qu'on voit expreſſément un enfer. *Zoroaſtre*, dans les écrits rédigés dans le *Sadder*, dit que DIEU lui fit voir cet enfer, et les peines réſervées aux méchans. Il y voit pluſieurs rois, un entre autres auquel il manquait un pied ; il en demande à DIEU la raiſon ; DIEU lui répond : *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en ſa vie. Il vit, en allant à la chaſſe, un dromadaire qui était lié trop loin de ſon auge, et qui, voulant y manger, ne pouvait y atteindre ; il approcha l'auge d'un coup de pied : j'ai mis ſon pied dans le ciel, tout le reſte eſt ici.* Ce trait peu connu fait voir l'eſpèce de philoſophie qui régnait dans ces temps reculés, philoſophie toujours allégorique, et quelquefois très-profonde. Nous avons rapporté ailleurs ce trait ſingulier qu'on ne peut trop faire connaître. (*)

(*) Voyez le Dictionnaire philoſophique.

Vous ſavez que les Babyloniens furent les premiers, après les Indiens, qui admirent des êtres mitoyens entre la Divinité et l'homme. Les Juifs ne donnèrent des noms aux anges que dans le temps de leur captivité à Babylone. Le nom de *Satan* paraît pour la première fois dans le livre de *Job ;* ce nom eſt perſan, et l'on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* eſt employé par l'auteur, quel qu'il ſoit, de *Tobie*, qui était captif de Ninive, et qui écrivit en chaldéen. Le nom d'*Iſraël* même était chaldéen, et ſignifiait *voyant Dieu.* Ce *Sadder* eſt l'abrégé du *Zenda-Veſta* ou du *Zend*, l'un des trois plus anciens livres qui ſoient au monde, comme nous l'avons dit dans la Philoſophie de l'hiſtoire, qui ſert d'introduction à cet ouvrage. Ce mot *Zenda-Veſta* ſignifiait chez les Chaldéens le culte du feu ; le *Sadder* eſt diviſé en cent articles, que les Orientaux appelaient *Portes* ou *Puiſſances :* il eſt important de les lire, ſi l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité ſe figure toujours que nous avons tout inventé, que tout eſt venu des Juifs et de nous, qui avons ſuccédé aux Juifs ; on eſt bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques-unes de ces Portes qui ſerviront à nous tirer d'erreur.

Iere

Iere PORTE. Le décret du très-juſte DIEU eſt que les hommes ſoient jugés par le bien et le mal qu'ils auront fait : leurs actions ſeront péſées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière : la foi les délivrera de *Satan.*

IIe. Si tes vertus l'emportent ſur tes péchés, le ciel eſt ton partage : ſi tes péchés l'emportent, l'enfer eſt ton châtiment.

Ve. Qui donne l'aumône eſt véritablement un homme ; c'eſt le plus grand mérite dans notre ſainte religion, &c.

VIe. Célèbre quatre fois par jour le ſoleil ; célèbre la lune au commencement du mois.

N. B. Il ne dit point : Adore comme des dieux le ſoleil et la lune, mais célèbre le ſoleil et la lune comme ouvrages du Créateur. Les anciens Perſes n'étaient point ignicoles, mais déicoles, comme le prouve invinciblement l'hiſtorien de la religion des Perſes.

VIIe. Dis, *Ahunavar* et *Ashim Vuhû* quand quelqu'un éternue.

N. B. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt l'uſage de ſaluer ceux qui éternuent.

IXe. Fuis ſur-tout le péché contre nature, il n'y en a point de plus grand.

N. B. Ce précepte fait bien voir combien *Sextus Empiricus* ſe trompe, quand il dit que cette infamie était permiſe par les lois de Perſe.

XIe. Aye ſoin d'entretenir le feu ſacré ; c'eſt l'ame du monde, &c.

N. B. Ce feu ſacré devint un des rites de pluſieurs nations.

XIIe. N'enſevelis point les morts dans des draps neufs, &c.

N. B. Ce précepte prouve combien ſe ſont trompés tous les auteurs qui ont dit que les Perſes n'enſeveliſſaient point leurs morts. L'uſage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les expoſer à l'air ſur des collines, a varié ſouvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale ſeule ne change pas.

XIIIe. Aime ton père et ta mère, ſi tu veux vivre à jamais.

N. B. Voyez le décalogue.

XVe. Quelque choſe qu'on te préſente, bénis DIEU.

XIXe. Marie-toi dans ta jeuneſſe ; ce monde n'eſt qu'un paſſage : il faut que ton fils te ſuive, et que la chaîne des êtres ne ſoit point interrompue.

XXXe. Il eſt certain que DIEU a dit à *Zoroaſtre :* Quand on ſera dans le doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, qu'on ne la faſſe pas.

N. B. Ceci eſt un peu contre la doctrine des opinions probables.

XXXIIIe. Que les grandes libéralités ne ſoient répandues que ſur les plus dignes ; ce qui eſt confié aux indignes eſt perdu.

XXXVe. Mais s'il s'agit du néceſſaire, quand tu manges, donne auſſi à manger aux chiens.

XLe. Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être ſans péché ; qu'il ait du zèle, et que ce zèle ne ſoit point trompeur ; qu'il ne mente jamais ; que ſon caractère ſoit bon, ſon ame ſenſible à l'amitié, ſon cœur et ſa langue toujours d'intelligence ; qu'il ſoit éloigné de toute débauche, de toute injuſtice, de tout péché ; qu'il ſoit un exemple de bonté, de juſtice, devant le peuple de DIEU.

N. B. Quel exemple pour les prêtres de tout pays ! et remarquez que dans toutes les religions de l'Orient le peuple eſt appelé le peuple de DIEU.

XLIe. Quand les *Fervardagans* viendront, fais les repas d'expiation et de bienvaillance, cela eſt agréable au Créateur.

N. B. Ce précepte a quelque reſſemblance avec les *Agapes*.

LXVIIe. Ne mens jamais, cela eſt infame, quand même le menſonge ſerait utile.

N. B. Cette doctrine eſt bien contraire à celle du menſonge officieux.

LXIXe. point de familiarité avec les courtiſannes. Ne cherche à ſéduire la femme de perſonne.

LXXe. Qu'on s'abſtienne de tout vol, de toute rapine.

LXXIe. Que ta main, ta langue et ta penſée ſoient pures de tout péché. Dans tes afflictions, offre à DIEU ta patience; dans le bonheur, rends-lui des actions de grâce.

XCI^e^. Jour et nuit, penſe à faire du bien: la vie eſt courte. Si, devant ſervir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain,

fais pénitence. Célèbre les ſix *Gahambârs*; car DIEU a créé le monde en ſix fois dans l'eſpace d'une année, &c. Dans le temps des ſix *Gahambârs*, ne refuſe perſonne. Un jour le grand roi *Giemshid* ordonna au chef de ſes cuiſines de donner à manger à tous ceux qui ſe préſenteraient; le mauvais génie ou *Satan* ſe préſenta ſous la forme d'un voyageur: quand il eut dîné, il demanda encore à manger; *Giemshid* ordonna qu'on lui ſervît un bœuf; *Satan* ayant mangé le bœuf, *Giemshid* lui fit ſervir des chevaux; *Satan* en demanda encore d'autres. Alors le juſte DIEU envoya l'ange *Behman*, qui chaſſa le diable; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à DIEU.

N. B. On reconnaît bien le génie oriental dans cette allégorie.

Baptême des anciens Perſes.

Ce ſont-là les principaux dogmes des anciens Perſes. Preſque tous ſont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde; les cérémonies ſont par-tout différentes; la vertu eſt par-tout la même; c'eſt qu'elle vient de DIEU, le reſte eſt des hommes.

Nous remarquerons ſeulement que les Parſis eurent toujours un baptême, et jamais la circonciſion. Le baptême eſt commun à toutes les anciennes nations de l'Orient; la circonciſion des Egyptiens, des Arabes et des Juifs

eſt infiniment poſtérieure : car rien n'eſt plus naturel que de ſe laver, et il a fallu bien des ſiècles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature et contre la pudeur pût plaire à l'Etre des êtres.

Nous paſſons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des uſages que nous ne connaiſſons plus. Nous ſupprimons auſſi toutes les amplifications orientales, et toutes ces figures giganteſques, incohérentes et fauſſes, ſi familières à tous ces peuples, chez leſquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Eſope*, qui ait écrit naturellement.

Nous ſavons aſſez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'Orient, parce que les hommes n'y ayant jamais vécu en ſociété avec les femmes, et ayant preſque toujours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occaſions de ſe former l'eſprit, qu'eurent les Grecs et les Romains. Otez aux Arabes, aux Perſans, aux Juifs le ſoleil et la lune, les montagnes et les vallées, les dragons et les baſilics, il ne leur reſte preſque plus de poëſie.

Il ſuffit de ſavoir que ces préceptes de *Zoroaſtre*, rapportés dans le Sadder, ſont de l'antiquité la plus haute ; qu'il y eſt parlé de rois dont *Béroſe* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne ſavons pas quel était le premier *Zoroaſtre*, en quel temps il vivait, ſi c'eſt le *Brama* des Indiens, et l'*Abraham* des Juifs; mais nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que ſa religion enſeignait la vertu. C'eſt le but eſſentiel de toutes les religions; elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'eſt pas dans la nature humaine, quelque abrutie qu'elle puiſſe être, de croire d'abord à un homme qui viendrait enſeigner le crime.

Les dogmes du Sadder nous prouvent encore que les Perſes n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accuſa long-temps d'idolâtrie les Perſans, les Indiens, les Chinois, et juſqu'aux mahométans, ſi attachés à l'unité de DIEU, qu'ils nous traitent nous-même d'idolâtres. Tous nos anciens livres italiens, français, eſpagnols, appellent les mahométans *païens;* et leur empire, *la paganie.* Nous reſſemblions, dans ces temps-là, aux Chinois qui ſe croyaient le ſeul peuple raiſonnable, et qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raiſon eſt toujours venue tard; c'eſt une divinité qui n'eſt apparue qu'à peu de perſonnes.

Les Juifs imputèrent aux chrétiens des repas de *Thieſte* et des noces d'*Oedipe;* les chrétiens aux païens; toutes les ſectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes : l'univers s'eſt calomnié.

Les deux principes.

La doctrine des deux principes eſt de *Zoroaſtre*. *Oroſmade* ou *Oromaze* le dieu des jours, et *Arimane* le génie des ténèbres, ſont l'origine du manichéiſme. C'eſt l'*Oſiris* et le *Typhon* des Egyptiens ; c'eſt la *Pandore* des Grecs ; c'eſt le vain effort de tous les ſages, pour expliquer l'origine du bien et du mal. Cette théologie des mages fut reſpectée dans l'Orient ſous tous les gouvernemens ; et au milieu de toutes les révolutions, l'ancienne religion s'était toujours ſoutenue en Perſe : ni les dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu.

Noushirvan ou *Coſroès le grand*, ſur la fin du ſixième ſiècle, avait étendu ſon empire dans une partie de l'Arabie pétrée et de celle qu'on nommait heureuſe. Il en avait chaſſé les Abyſſins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proſcrivit, autant qu'il le put, le chriſtianiſme de ſes propres Etats, forcé à cette ſévérité par le crime d'un fils de ſa femme, qui, s'étant fait chrétien, ſe révolta contre lui.

Les enfans du grand *Noushirvan*, indignes d'un tel père, déſolaient la Perſe par des guerres civiles et par des parricides. Les ſucceſſeurs du légiſlateur *Juſtinien* aviliſſaient le nom de l'empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, par les intrigues du patriarche *Cyriaque*, par celles de quelques évêques,

évêques, que *Phocas* punit enſuite de l'avoir ſervi. Le ſang de *Maurice* et de ſes cinq fils avait coulé ſous la main du bourreau ; et le pape *Grégoire le grand*, ennemi des patriarches de Conſtantinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans ſon parti, en lui prodiguant des louanges, et en condamnant la mémoire de *Maurice*, qu'il avait loué pendant ſa vie.

L'empire de Rome en occident était anéanti. Un déluge de barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet* jetait dans les déſerts de l'Arabie les fondemens de la religion et de la puiſſance muſulmane.

CHAPITRE VI.

De l'Arabie et de Mahomet.

De tous les légiſlateurs et de tous les conquérans, il n'en eſt aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'authenticité et dans un plus grand détail, par ſes contemporains, que celle de *Mahomet*. Otez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde fut toujours infatuée, le reſte eſt d'une vérité reconnue. Il naquit dans la ville de Mecca, que nous nommons la Mecque, l'an 569 de notre ère vulgaire, au

mois de mai. Son père s'appelait *Abdala*, sa mère, *Emine :* il n'est pas douteux que sa famille ne fût une des plus considérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait descendre d'*Abraham* en droite ligne, est une de ces fables inventées par ce désir si naturel d'en imposer aux hommes.

Mœurs des Arabes.

Les mœurs et les superstitions des premiers âges que nous connaissons, s'étaient conservées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit son grand-père, *Abdala-Moutaleb*, de sacrifier un de ses enfans. Une prêtresse de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe fait monter au nombre de cent. Cette prêtresse était consacrée au culte d'une étoile, qu'on croit avoir été celle de *Syrius ;* car chaque tribu avait son étoile ou sa planète. (*a*) On rendait aussi un culte à des génies, à des dieux mitoyens : mais on reconnaissait un DIEU supérieur, et c'est en quoi presque tous les peuples se sont accordés.

Enfance de *Mahomet.*

Abdala-Moutaleb vécut, dit-on, cent dix ans : son petit-fils, *Mahomet*, porta les armes, dès l'âge de quatorze ans, dans une guerre

(*a*) Voyez le Koran et la préface du Koran, écrite par le savant et judicieux *Sale*, qui avait demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

ſur les confins de la Syrie; réduit à la pauvreté, un de ſes oncles le donna pour facteur à une veuve, nommée *Cadige*, qui feſait en Syrie un négoce conſidérable; il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve épouſa bientôt ſon facteur, et l'oncle de *Mahomet*, qui fit ce mariage, donna douze onces d'or à ſon neveu : environ neuf cents francs de notre monnaie furent tout le patrimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande et de la plus belle partie du monde. Il vécut obſcur, avec ſa première femme *Cadige*, juſqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendaient ſupérieur à ſes compatriotes. Il avait une éloquence vive et forte, dépouillée d'art et de méthode, telle qu'il la fallait à des Arabes; un air d'autorité et d'inſinuation, animé par des yeux perçans et par une phyſionomie heureuſe, l'intrépidité d'*Alexandre*, ſa libéralité, et la ſobriété dont *Alexandre* aurait eu beſoin pour être un grand homme en tout.

Marié à vingt-cinq ans.

Son caractère.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendait néceſſaire, et qui lui donna tant de femmes et de concubines, n'affaiblit ni ſon courage, ni ſon application, ni ſa ſanté : c'eſt ainſi qu'en parlent les contemporains; et ce portrait eſt juſtifié par ſes actions.

Après avoir bien connu le caractère de ſes

concitoyens, leur ignorance, leur crédulité et leur disposition à l'enthousiasme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophète. Il forma le dessein d'abolir dans sa patrie le sabisme, qui consiste dans le mélange du culte de DIEU et de celui des astres; le judaïsme, détesté de toutes les nations, et qui prenait une grande supériorité dans l'Arabie; enfin le christianisme, qu'il ne connaissait que par les abus de plusieurs sectes répandues autour de son pays. Il prétendait rétablir le culte simple d'*Abraham* ou *Ibrahim*, dont il se disait descendu, et rappeler les hommes à l'unité d'un DIEU, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'est en effet ce qu'il déclare expressément dans le troisième sura ou chapitre de son Koran. DIEU *connaît, et vous ne connaissez pas. Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais il était de la vraie religion. Son cœur était résigné à* DIEU; *il n'était point du nombre des idolâtres.*

D'abord prophète chez lui.

Il est à croire que *Mahomet*, comme tous les enthousiastes, violemment frappé de ses idées, les débita d'abord de bonne foi, les fortifia par des rêveries, se trompa lui-même en trompant les autres; et appuya enfin, par des fourberies nécessaires, une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par se faire croire dans sa maison, ce qui était probablement le plus difficile; sa femme et le jeune *Ali*, mari

de sa fille, *Fatime*, furent ses premiers disciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui ; il devait bien s'y attendre : sa réponse aux menaces des Coracites marque à la fois son caractère et la manière de s'exprimer commune de sa nation. *Quand vous viendriez à moi*, dit-il ; *avec le soleil à la droite et la lune à la gauche*, *je ne reculerais pas dans ma carrière.*

Ses premiers disciples.

Il n'avait encore que seize disciples, en comptant quatre femmes, quand il fut obligé de les faire sortir de la Mecque où ils étaient persécutés, et de les envoyer prêcher sa religion en Ethiopie. Pour lui, il osa rester à la Mecque où il affronta ses ennemis, et il fit de nouveaux prosélytes qu'il envoya encore en Ethiopie, au nombre de cent. Ce qui affermit le plus sa religion naissante, ce fut la conversion d'*Omar*, qui l'avait long-temps persécuté. *Omar*, qui depuis devint un si grand conquérant, s'écria, dans une assemblée nombreuse : *J'atteste qu'il n'y a qu'un* DIEU, *qu'il n'a ni compagnon ni associé, et que Mahomet est son serviteur et son prophète.*

Le nombre de ses ennemis l'emportait encore sur ses partisans. Ses disciples se répandirent dans Médine ; ils y formèrent une faction considérable. *Mahomet*, persécuté dans la Mecque, et condamné à mort, s'enfuit à Médine. Cette fuite, qu'on nomme *hégire*,

devint l'époque de ſa gloire et de la fondation de ſon empire. De fugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été perſécuté, il n'aurait peut-être pas réuſſi. Réfugié à Médine, il y perſuada le peuple, et l'aſſervit. Il battit d'abord, avec cent treize hommes, les Mecquois qui étaient venus fondre ſur lui, au nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de ſes ſectateurs, les perſuada que DIEU combattait pour eux, comme eux pour lui. Dès la première victoire, ils eſpérèrent la conquête du monde. *Mahomet* prit la Mecque, vit ſes perſécuteurs à ſes pieds, conquit en neuf ans, par la parole et par les armes, toute l'Arabie, pays auſſi grand que la Perſe, et que les Perſes ni les Romains n'avaient pu conquérir. Il ſe trouvait à la tête de quarante mille hommes, tous enivrés de ſon enthouſiaſme. Dans ſes premiers ſuccès, il avait écrit au roi de Perſe, *Coſroès ſecond;* à l'empereur *Héraclius;* au prince des Coptes, gouverneur d'Egypte; au roi des Abyſſins; à un roi, nommé *Mondar*, qui régnait dans une province près du golfe perſique.

Il oſa leur propoſer d'embraſſer ſa religion; et ce qui eſt étrange, c'eſt que de ces princes il y en eut deux qui ſe firent mahométans: ce furent le roi d'Abyſſinie et ce *Mondar*. *Coſroès* déchira la lettre de *Mahomet* avec indi-

gnation. *Héraclius* répondit par des préſens. Le prince des Coptes lui envoya une fille qui paſſait pour un chef-d'œuvre de la nature, et qu'on appelait *la belle Marie.*

Mahomet, au bout de neuf ans, ſe croyant aſſez fort pour étendre ſes conquêtes et ſa religion chez les Grecs et chez les Perſes, commença par attaquer la Syrie, ſoumiſe alors à *Héraclius*, et lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de diſputes métaphyſiques de religion, et qui avait pris le parti des monothélites, eſſuya en peu de temps deux propoſitions bien ſingulières; l'une de la part de *Coſroès ſecond*, qui l'avait long-temps vaincu, et l'autre de la part de *Mahomet*. *Coſroès* voulait qu'*Héraclius* embraſsât la religion des mages, et *Mahomet* qu'il ſe fît muſulman. Il attaque l'empire romain.

Le nouveau prophète donnait le choix à ceux qu'il voulait ſubjuguer, d'embraſſer ſa ſecte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé, par l'Alcoran, à treize dragmes d'argent par an, pour chaque chef de famille. Une taxe ſi modique eſt une preuve que les peuples qu'il ſoumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté depuis. De tous les légiſlateurs qui ont fondé des religions, il eſt le ſeul qui ait étendu la ſienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte, avec le fer et le feu, chez des nations étrangères; mais nul Ses progrès.

fondateur de ſecte n'avait été conquérant. Ce privilége unique eſt aux yeux des muſulmans l'argument le plus fort, que la Divinité prit ſoin elle-même de ſeconder leur prophète.

Sa mort, 632.

Enfin *Mahomet*, maître de l'Arabie, et redoutable à tous ſes voiſins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine, à l'âge de ſoixante-trois ans et demi, voulut que ſes derniers momens paruſſent ceux d'un héros et d'un juſte : *Que celui à qui j'ai fait violence et injuſtice paraiſſe*, s'écria-t-il, *et je ſuis prêt de lui faire réparation.* Un homme ſe leva, qui lui redemanda quelque argent; *Mahomet* le lui fit donner, et expira peu de temps après, regardé comme un grand homme par ceux même qui le connaiſſaient pour un impoſteur, et révéré comme un prophète par tout le reſte.

Mahomet, ſavant pour ſon temps.

Ce n'était pas ſans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il fallait bien même qu'il fût très-ſavant pour ſa nation et pour ſon temps, puiſqu'on a de lui quelques aphoriſmes de médecine, et qu'il réforma le calendrier des Arabes, comme *Céſar* celui des Romains. Il ſe donne, à la vérité, le titre de prophète non lettré; mais on peut ſavoir écrire, et ne pas s'arroger le nom de ſavant. Il était poëte; la plupart des derniers verſets de ſes chapitres ſont rimés; le reſte eſt en proſe cadencée. La poëſie ne ſervit pas peu à rendre

ſon Alcoran reſpectable. Les Arabes feſaient un très-grand cas de la poëſie; et lorſqu'il y avait un bon poëte dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambaſſade de félicitation à celle qui avait produit un auteur, qu'on regardait comme inſpiré et comme utile. On affichait les meilleures poëſies dans le temple de la Mecque; et quand on y afficha le ſecond chapitre de *Mahomet*, qui commence ainſi : *Il ne faut point douter, c'eſt ici la ſcience des juſtes, de ceux qui croient aux myſtères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec généroſité, &c.* alors le premier poëte de la Mecque, nommé *Abid*, déchira ſes propres vers affichés au temple, admira *Mahomet*, et ſe rangea ſous ſa loi. (*a*) Voilà des mœurs, des uſages, des faits ſi différens de tout ce qui ſe paſſe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers eſt varié, et combien nous devons être en garde contre notre habitude de juger de tout par nos uſages.

Les Arabes contemporains écrivirent la vie de *Mahomet* dans le plus grand détail. Tout y reſſent la ſimplicité barbare des temps qu'on nomme héroïques. Son contrat de mariage, avec ſa première femme, *Cadige*, eſt exprimé en ces mots : *Attendu que Cadige eſt amoureuſe de Mahomet, et Mahomet pareillement amoureux*

Naïveté des écrivains orientaux.

(*a*) Liſez le commencement du Koran; il eſt ſublime.

d'elle. On voit quels repas apprêtaient ſes femmes : on apprend le nom de ſes épées et de ſes chevaux. On peut remarquer ſur-tout dans ſon peuple des mœurs conformes à celles des anciens Hébreux, (je ne parle ici que des mœurs) la même ardeur à courir au combat, au nom de la Divinité ; la même ſoif du butin, le même partage des dépouilles, et tout ſe rapportant à cet objet.

Arabes infiniment ſupérieurs aux Juifs.

Mais en ne conſidérant ici que les choſes humaines, et en feſant toujours abſtraction des jugemens de DIEU, et de ſes voies inconnues ; pourquoi *Mahomet* et ſes ſucceſſeurs, qui commencèrent leurs conquêtes préciſément comme les Juifs, firent-ils de ſi grandes choſes, et les Juifs de ſi petites ? Ne ſerait-ce point parce que les muſulmans eurent le plus grand ſoin de ſoumettre les vaincus à leur religion, tantôt par la force, tantôt par la perſuaſion ? Les Hébreux, au contraire, aſſocièrent rarement les étrangers à leur culte. Les muſulmans arabes incorporèrent à eux les autres nations ; les Hébreux s'en tinrent toujours ſéparés. Il parait enfin que les Arabes eurent un enthouſiaſme plus courageux, une politique plus généreuſe et plus hardie. Le peuple hébreu avait en horreur les autres nations, et craignait toujours d'être aſſervi ; le peuple arabe, au contraire, voulut attirer tout à lui, et ſe crut fait pour dominer.

Si ces Iſmaélites reſſemblaient aux Juifs par l'enthouſiaſme et la ſoif du pillage, ils étaient prodigieuſement ſupérieurs par le courage, par la grandeur d'ame, par la magnanimité : leur hiſtoire, ou vraie ou fabuleuſe, avant *Mahomet*, eſt remplie d'exemples d'amitié, tels que la Gréce en inventa dans les fables de *Pilade* et d'*Oreſte*, de *Théſée* et de *Pirithoüs*. L'hiſtoire des *Barmécides* n'eſt qu'une ſuite de généroſités inouies qui élèvent l'ame. Ces traits caractériſent une nation. On ne voit, au contraire, dans toutes les annales du peuple hébreu, aucune action généreuſe. Ils ne connaiſſent ni l'hoſpitalité, ni la libéralité, ni la clémence. Leur ſouverain bonheur eſt d'exercer l'uſure avec les étrangers ; et cet eſprit d'uſure, principe de toute lâcheté, eſt tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'eſt l'objet continuel des figures qu'ils emploient dans l'eſpèce d'éloquence qui leur eſt propre. Leur gloire eſt de mettre à feu et à ſang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards et les enfans ; ils ne réſervent que les filles nubiles : ils aſſaſſinent leurs maîtres quand ils ſont eſclaves ; ils ne ſavent jamais pardonner quand ils ſont vainqueurs : ils ſont les ennemis du genre humain. Nulle politeſſe, nulle ſcience, nul art perfectionné dans aucun temps chez cette nation

atroce. Mais, dès le second siècle de l'hégire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe, dans les sciences et dans les arts, malgré leur loi qui semble l'ennemie des arts.

Abubéker. La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exécutée. Il avait nommé *Ali*, son gendre, époux de *Fatime*, pour l'héritier de son empire; mais l'ambition, qui l'emporte sur le fanatisme même, engagea les chefs de son armée à déclarer calife, c'est-à-dire, vicaire du prophète, le vieux *Abubéker*, son beau-père, dans l'espérance qu'ils pourraient bientôt eux-mêmes partager la succession. *Ali* resta dans l'Arabie, attendant le temps de se signaler.

Cette division fut la première semence du grand schisme qui sépare aujourd'hui les sectateurs d'*Omar* et ceux d'*Ali*, les Sunni et les Chias, les Turcs et les Persans modernes.

Abubéker rassembla d'abord en un corps les feuilles éparses de l'Alcoran. On lut, en présence de tous les chefs, les chapitres de ce livre, écrits les uns sur des feuilles de palmier, les autres sur du parchemin; et on établit ainsi son authenticité invariable. Le respect superstitieux pour ce livre alla jusqu'à se persuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la question fut de savoir s'il avait été écrit de toute éternité, ou seulement au

temps de *Mahomet* : les plus dévots se déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt *Abubéker* mena ses musulmans en Palestine, et y défit le frère d'*Héraclius*. Il mourut peu après, avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante sous de notre monnaie par jour, de tout le butin qu'on partageait, et ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inspirent.

Testament remarquable d'*Abubéker*.

Abubéker passe chez les Osmanlis pour un grand homme et pour un musulman fidèle : c'est un des saints de l'Alcoran. Les Arabes rapportent son testament conçu en ces termes : *Au nom de* DIEU *très-miséricordieux, voici le testament d'Abubéker, fait dans le temps qu'il est prêt à passer de ce monde à l'autre, dans le temps où les infidèles croient, où les impies cessent de douter, et où les menteurs disent la vérité.* Ce début semble être d'un homme persuadé. Cependant *Abubéker*, beau-père de *Mahomet*, avait vu ce prophète de bien près. Il faut qu'il ait été trompé lui-même par le prophète, ou qu'il ait été le complice d'une imposture illustre, qu'il regardait comme nécessaire. Sa place lui ordonnait d'en imposer aux hommes pendant sa vie et à sa mort.

Omar. *Omar*, élu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui aient déſolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de ſon territoire, par les ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ces étoffes de ſoie qui portent encore ſon nom. Il chaſſe de la Syrie et de la Phénicie les Grecs qu'on appelait Romains. Il reçoit à compoſition, après un long ſiége, la ville de Jéruſalem, preſque toujours occupée par des étrangers qui ſe ſuccédèrent les uns aux autres, depuis que *David* l'eut enlevée à ſes anciens citoyens : ce qui mérite la plus grande attention, c'eſt qu'il laiſſa aux juifs et aux chrétiens, habitans de Jéruſalem, une pleine liberté de conſcience.

Année 15 de l'hégire. 637 de l'ère vulgaire.

Dans le même temps, les lieutenans d'*Omar* s'avançaient en Perſe. Le dernier des rois perſans, que nous appelons *Hormiſdas IV*, livre bataille aux Arabes, à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille et la vie. Les Perſes paſſent ſous la domination d'*Omar*, plus facilement qu'ils n'avaient ſubi le joug d'*Alexandre*.

Alors tomba cette ancienne religion des mages que le vainqueur de *Darius* avait reſpectée ; car il ne toucha jamais au culte des peuples vaincus.

Des Mages. Les mages, adorateurs d'un ſeul DIEU, ennemis de tout ſimulacre, révéraient dans le

feu, qui donne la vie à la nature, l'emblême de la Divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne et la plus pure. La connaiſſance qu'ils avaient des mathématiques, de l'aſtronomie et de l'hiſtoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs, alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion conſacrée par tant de ſiècles, pour une ſecte ennemie qui venait de naître. La plupart ſe retirèrent aux extrémités de la Perſe et de l'Inde. C'eſt là qu'ils vivent aujourd'hui, ſous le nom de *Gaures* ou de *Guèbres*, de *Parſis*, d'*Ignicoles;* ne ſe mariant qu'entre eux, entretenant le feu ſacré, fidèles à ce qu'ils connaiſſent de leur ancien culte ; mais ignorans, mépriſés; et, à leur pauvreté près, ſemblables aux Juifs ſi long-temps diſperſés ſans s'allier aux autres nations, et plus encore aux Banians qui ne ſont établis et diſperſés que dans l'Inde et en Perſe. Il reſta un grand nombre de familles guèbres ou ignicoles à Iſpahan, juſqu'au temps de *Sha-Abbas* qui les bannit, comme *Iſabelle* chaſſa les juifs d'Eſpagne. Ils ne furent tolérés dans les faubourgs de cette ville que ſous ſes ſucceſſeurs. Les ignicoles maudiſſent depuis long-temps dans leur prière *Alexandre* et *Mahomet;* il eſt à croire qu'ils y ont joint *Sha-Abbas*.

Tandis qu'un lieutenant d'*Omar* ſubjugue

la Perſe, un autre enlève l'Egypte entière aux Romains, et une grande partie de la Lybie. C'eſt dans cette conquête que fut brûlée la fameuſe bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaiſſances et des erreurs des hommes, commencé par *Ptolémée Philadelphe*, et augmenté par tant de rois. Alors les Sarraſins ne voulaient de ſcience que l'Alcoran, mais ils feſaient déjà voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entrepriſe de renouveler en Egypte l'ancien canal creuſé par les rois, et rétabli enſuite par *Trajan*, et de rejoindre ainſi le Nil à la mer rouge, eſt digne des ſiècles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail ſous le califat d'*Omar*, et en vient à bout. Quelle différence entre le génie des Arabes et celui des Turcs! Ceux-ci ont laiſſé périr un ouvrage dont la conſervation valait mieux que la conquête d'une grande province.

Bibliothèque d'Alexandrie brûlée.

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui ſe plaiſent à comparer les génies des nations, verront avec plaiſir combien les mœurs, les uſages du temps de *Mahomet*, d'*Abubéker*, d'*Omar* reſſemblaient aux mœurs antiques dont *Homère* a été le peintre fidèle. On voit les chefs défier à un combat ſingulier les chefs ennemis; on les voit s'avancer hors des rangs, et combattre aux yeux des deux armées, ſpectatrices immobiles.

Mœurs des Arabes, ſemblables à celles des guerriers de l'Iliade.

immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils ſe parlent, ils ſe bravent, ils invoquent DIEU avant d'en venir aux mains. On livra pluſieurs combats ſinguliers dans ce genre, au ſiége de Damas.

Il eſt évident que les combats des Amazones, dont parlent *Homère* et *Hérodote*, ne ſont point fondés ſur des fables. Les femmes de la tribu d'*Imiar*, de l'Arabie heureuſe, étaient guerrières, et combattaient dans les armées d'*Abubéker* et d'*Omar*. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécuſſent ſans hommes; mais dans les temps et dans les pays où l'on menait une vie agreſte et paſtorale, il n'eſt pas ſurprenant que des femmes, auſſi durement élevées que les hommes, aient quelquefois combattu comme eux On voit ſur-tout, au ſiége de Damas, une de ces femmes, de la tribu d'*Imiar*, venger la mort de ſon mari tué à ſes côtés, et percer d'un coup de flèche le commandant de la ville. Rien ne juſtifie plus l'*Arioſte* et le *Taſſe*, qui dans leurs poëmes font combattre tant d'héroïnes.

L'hiſtoire vous en préſentera plus d'une dans le temps de la chevalerie. Ces uſages, toujours très-rares, paraiſſent aujourd'hui incroyables, ſur-tout depuis que l'artillerie ne laiſſe plus agir la valeur, l'adreſſe, l'agilité

de chaque combattant ; et que les armées ſont devenues des eſpèces de machines régulières, qui ſe meuvent comme par des reſſorts.

Les diſcours des héros arabes à la tête des armées, ou dans les combats ſinguliers, ou en jurant des trèves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans *Homère ;* mais ils ont incomparablement plus d'enthouſiaſme et de ſublime.

Vers l'an 11 de l'hégire, dans une bataille entre l'armée d'*Héraclius* et celle des Sarraſins, le général mahométan, nommé *Dérar*, eſt pris ; les Arabes en ſont épouvantés. *Raſi*, un de leurs capitaines, court à eux : *Qu'importe*, leur dit-il, *que Dérar ſoit pris ou mort?* DIEU *eſt vivant et vous regarde, combattez ;* il leur fait tourner tête, et remporte la victoire.

Un autre s'écrie : *Voilà le ciel, combattez pour* DIEU, *et il vous donnera la terre.*

Le genéral *Kaled* prend dans Damas la fille d'*Héraclius*, et la renvoie ſans rançon : on lui demande pourquoi il en uſe ainſi : *C'eſt*, dit-il, *que j'eſpère reprendre bientôt la fille avec le père dans Conſtantinople.*

Quand le calife *Moavia* prêt d'expirer, l'an 60 de l'hégire, fit aſſurer à ſon fils *Ieſid* le trône des califes, qui juſqu'alors était électif, il dit : *Grand* DIEU ! *ſi j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai cru digne, je te prie*

d'affermir mon fils ſur le trône ; mais ſi je n'ai agi que comme père, je te prie de l'en précipiter.

Tout ce qui arrive alors, caractériſe un peuple ſupérieur. Les ſuccès de ce peuple conquérant ſemblent dus encore plus à l'enthouſiaſme qui l'anime, qu'à ſes conducteurs ; car *Omar* eſt aſſaſſiné par un eſclave Perſe, l'an 653 de notre ère. *Othman*, ſon ſucceſſeur, l'eſt en 655, dans une émeute. *Ali*, ce fameux gendre de *Mahomet*, n'eſt élu et ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt aſſaſſiné au bout de cinq ans, comme ſes prédéceſſeurs, et cependant les armes muſulmanes ſont toujours heureuſes. Ce calife *Ali*, que les Perſans révèrent aujourd'hui, et dont ils ſuivent les principes, en oppoſition à ceux d'*Omar*, avait transféré le ſiége des califes de la ville de Médine, où *Mahomet* eſt enſeveli, dans celle de Cufa, ſur les bords de l'Euphrate : à peine en reſte-t-il aujourd'hui des ruines. C'eſt le ſort de Babylone, de Séleucie, et de toutes les anciennes villes de la Chaldée, qui n'étaient bâties que de briques.

Il eſt évident que le génie du peuple arabe, mis en mouvement par *Mahomet*, fit tout de lui-même pendant près de trois ſiècles, et reſſembla en cela au génie des anciens Romains. C'eſt en effet ſous *Valid*, le moins guerrier des califes, que ſe font les plus grandes conquêtes.

Beaux ſiècles des Arabes.

Un de ſes généraux étend ſon empire juſqu'à Samarkande, en 707. Un autre attaque en même temps l'Empire des Grecs vers la mer noire. Un autre, en 711, paſſe d'Egypte en Eſpagne, ſoumiſe aiſément tour à tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths et les Vandales, et enfin par ces Arabes qu'on nomme *Maures*. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le ſultan d'Egypte ſecoue, à la vérité, le joug du grand calife de Bagdat, et *Abdérame*, gouverneur de l'Eſpagne conquiſe, ne reconnaît plus le ſultan d'Egypte : cependant tout plie encore ſous les armes muſulmanes.

Cet *Abdérame*, petit-fils du calife *Heſcham*, prend les royaumes de Caſtille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc ; il s'empare de la Guienne et du Poitou, et ſans *Charles-Martel*, qui lui ôta la victoire et la vie, la France était une province mahométane.

Après le règne de dix-neuf califes de la maiſon des Ommiades, commence la dynaſtie des califes Abaſſides, vers l'an 752 de notre ère. *Abougiafar-Almanzor*, ſecond calife Abaſſide, fixa le ſiége de ce grand empire à Bagdat, au-delà de l'Euphrate, dans la Chaldée. Les Turcs diſent qu'il en jeta les fondemens. Les Perſans aſſurent qu'elle était très-ancienne, et

qu'il ne fit que la réparer. C'eſt cette ville qu'on appelle quelquefois Babylone, et qui a été le ſujet de tant de guerres entre la Perſe et la Turquie.

La domination des califes dura ſix cents cinquante-cinq ans. Deſpotiques dans la religion comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainſi que le grand lama, mais ils avaient une autorité plus réelle, et dans les temps même de leur décadence, ils furent reſpectés des princes qui les perſécutaient. Tous ces ſultans turcs, arabes, tartares, reçurent l'inveſtiture des califes avec bien moins de conteſtation que pluſieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baiſait point les pieds du calife, mais on ſe proſternait ſur le ſeuil de ſon palais.

Si jamais puiſſance a menacé toute la terre, c'eſt celle de ces califes; car ils avaient le droit du trône et de l'autel, du glaive et de l'enthouſiaſme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, et leurs ſoldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671, ils aſſiégèrent Conſtantinople, qui devait un jour devenir mahométane; les diviſions, preſque inévitables parmi tant de chefs audacieux n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils reſſemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient ſubjugué l'Aſie mineure.

Aaron-al-Raſchild.

A meſure que les mahométans devinrent puiſſans, ils ſe polirent. Ces califes, toujours reconnus pour ſouverains de la religion, et en apparence, de l'empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de ſi loin, tranquilles dans leur nouvelle Babylone, y font bientôt renaître les arts. *Aaron-al-Raſchild*, contemporain de *Charlemagne*, plus reſpecté que ſes prédéceſſeurs, et qui ſut ſe faire obéir juſqu'en Eſpagne et aux Indes, ranima les ſciences, fit fleurir les arts agréables et utiles, attira les gens de lettres, compoſa des vers, et fit ſuccéder dans ſes vaſtes Etats la politeſſe à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déjà les chiffres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connumes en Allemagne et en France le cours des aſtres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot ſeul d'*Almanach* en eſt encore un témoignage.

Arts des Arabes.

L'almageſte de *Ptolomée* fut alors traduit du grec en arabe par l'aſtronome *Ben-Honaïn*. Le calife *Almamon* fit meſurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre : opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cents ans après, ſous *Louis XIV*. Ce même aſtronome *Bon-Honaïn* pouſſa ſes obſervations aſſez loin, reconnut, ou que *Ptolomée* avait fixé la plus grande déclinaiſon du ſoleil trop au ſeptentrion,

ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-ſix mille ans, qu'on avait aſſignée au mouvement prétendu des étoiles fixes d'occident en orient, devait être beaucoup raccourcie.

La chimie et la médecine étaient cultivées par les Arabes. La chimie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux et plus ſalutaires que ceux qui étaient auparavant en uſage dans l'école d'*Hippocrate* et de *Galien*. L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encore aſſez; ſoit qu'il dérive du mot *Algiabarat*, ſoit plutôt qu'il porte le nom du fameux arabe *Geber*, qui enſeignait cette art dans notre huitième ſiècle. Enfin, dès le ſecond ſiècle de *Mahomet*, il fallut que les chrétiens d'occident s'inſtruiſiſſent chez les muſulmans.

Beaux vers arabes.

Une preuve infaillible de la ſupériorité d'une nation dans les arts de l'eſprit, c'eſt la culture perfectionnée de la poëſie. Je ne parle pas de cette poëſie enflée et giganteſque; de ce ramas de lieux communs inſipides ſur le ſoleil, la lune et les étoiles, les montagnes et les mers; mais de cette poëſie ſage et hardie, telle qu'elle fleurit du temps d'*Auguſte*, telle qu'on l'a vu renaître ſous *Louis XIV*. Cette

poëſie d'image et de ſentiment fut connue du temps d'*Aaron-al-Raſchild*. En voici, entre autres exemples, un qui m'a frappé, et que je rapporte ici parce qu'il eſt court. Il s'agit de la célèbre diſgrâce de *Giafar le Barmécide*.

Mortel, faible mortel, à qui le ſort proſpère
Fait goûter de ſes dons les charmes dangereux,
Connais quel eſt des rois la faveur paſſagère,
Contemple Barmécide, et tremble d'être heureux.

Ce dernier vers ſur-tout eſt traduit mot à mot. Rien ne me paraît plus beau que *tremble d'être heureux*. La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis long-temps; elle était fixée avant *Mahomet*, et ne s'eſt point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas ſeulement laiſſé la moindre trace. De quelque côté que nous nous tournions, il faut avouer que nous n'exiſtons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre; et c'eſt peut-être parce que nous ſommes venus les derniers.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

De l'Alcoran, et de la loi muſulmane. Examen ſi la religion muſulmane était nouvelle, et ſi elle a été perſécutante.

Le précédent chapitre a pu nous donner quelque connaiſſance des mœurs de *Mahomet* et de ſes Arabes, par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution ſi grande et ſi prompte. Il faut tracer à préſent une peinture fidelle de leur religion.

C'eſt un préjugé répandu parmi nous, que le mahométiſme n'a fait de ſi grands progrès que parce qu'il favoriſe les inclinations voluptueuſes. On ne fait pas réflexion que toutes les anciennes religions de l'Orient ont admis la pluralité des femmes. *Mahomet* en réduiſit à quatre le nombre illimité juſqu'alors. Il eſt dit que *David* avait dix-huit femmes, et *Salomon* ſept cents, avec trois cents concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était voluptueuſe, et celle de *Mahomet* était ſévère.

Polygamie.

C'eſt un grand problême parmi les politiques, ſi la polygamie eſt utile à la ſociété et à la propagation. L'Orient a décidé cette queſtion dans tous les ſiècles, et la nature eſt

d'accord avec les peuples orientaux, dans preſque toute eſpèce animale, chez qui pluſieurs femelles n'ont qu'un mâle. Le temps perdu par les groſſeſſes, par les couches, par les incommodités naturelles aux femmes, ſemble exiger que ce temps ſoit réparé. Les femmes, dans les climats chauds, ceſſent de bonne heure d'être belles et fécondes. Un chef de famille, qui met ſa gloire et ſa proſpérité dans un grand nombre d'enfans, a beſoin d'une femme qui remplace une épouſe inutile. Les lois de l'Occident ſemblent plus favorables aux femmes, celles de l'Orient aux hommes et à l'Etat; il n'eſt point d'objet de légiſlation qui ne puiſſe être un ſujet de diſpute. Ce n'eſt pas ici la place d'une diſſertation; notre objet eſt de peindre les hommes plutôt que de les juger.

Paradis de *Mahomet*, le même que chez tous les anciens.

On déclame tous les jours contre le paradis ſenſuel de *Mahomet*; mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. *Hercule* épouſa *Hebé* dans le ciel, pour récompenſe des peines qu'il avait éprouvées ſur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les dieux; et, puiſque l'homme était ſuppoſé reſſuſciter avec ſes ſens, il était naturel de ſuppoſer auſſi qu'il goûterait, ſoit dans un jardin, ſoit dans quelque autre globe, les plaiſirs propres aux ſens qui doivent jouir, puiſqu'ils ſubſiſtent. Cette créance fut celle des pères de l'Egliſe du ſecond

et du troiſième ſiècle. C'eſt ce qu'atteſte préciſément S^t *Juſtin*, dans la ſeconde partie de ſes dialogues : *Jéruſalem*, dit-il, *ſera aggrandie et embellie, pour recevoir les ſaints qui jouiront pendant mille ans de tous les plaiſirs des ſens.* Enfin le mot de *paradis* ne déſigne qu'un jardin planté d'arbres fruitiers.

Cent auteurs, qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine neſtorien qui avait compoſé l'Alcoran. Les uns ont nommé ce moine *Sergius*, les autres *Boheïra;* mais il eſt évident que les chapitres de l'Alcoran furent écrits ſuivant l'occurence, dans les voyages de *Mahomet*, et dans ſes expéditions militaires. Avait-il toujours ce moine avec lui ? On a cru encore ſur un paſſage équivoque de ce livre, que *Mahomet* ne ſavait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait fait le commerce vingt années, un poëte, un médecin, un légiſlateur, aurait-il ignoré ce que les moindres enfans de ſa tribu apprenaient ?

L'Alcoran.

Le *Koran*, que je nomme ici *Alcoran*, pour me conformer à notre vicieux uſage, veut dire *le livre* ou *la lecture.* Ce n'eſt point un livre hiſtorique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, et nos évangiles; ce n'eſt pas non plus un livre purement de lois comme le lévitique ou le deutéronome, ni un recueil de pſaumes et de cantiques, ni

une vision prophétique et allégorique dans le goût de l'apocalypse ; c'est un mélange de tous ces divers genres, un assemblage de sermons dans lesquels on trouve quelques faits, quelques visions, des révélations, des lois religieuses et civiles.

Le *Koran* est devenu le code de la jurisprudence, ainsi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interprètes de ce livre conviennent que sa morale est contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chasse ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offense ; faites du bien à tous ; ne contestez point avec les ignorans.*

Il aurait dû bien plutôt recommander de ne point disputer avec les savans ; mais dans cette partie du monde on ne se doutait pas qu'il y eût ailleurs de la science et des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre est rempli, selon le goût oriental, on ne laisse pas de trouver des morceaux qui peuvent paraître sublimes. *Mahomet*, par exemple, parlant de la cessation du déluge, s'exprime ainsi : *Dieu dit, Terre, engloutis tes eaux ; Ciel, puise les ondes que tu as versées : le ciel et la terre obéirent.*

Sa définition de DIEU est d'un genre plus véritablement sublime. On lui demandait quel était cet *Alla* qu'il annonçait : *C'est celui*,

répondit-il, *qui tient l'être de ſoi-même, et de qui les autres le tiennent ; qui n'engendre point et qui n'eſt point engendré, et à qui rien n'eſt ſemblable dans toute l'étendue des êtres.* Cette fameuſe réponſe, conſacrée dans tout l'Orient, ſe trouve preſque mot à mot dans l'antépénultième chapitre du *Koran.*

Il eſt vrai que les contradictions, les abſurdités, les anachroniſmes ſont répandus en foule dans ce livre. On y voit ſur-tout une ignorance profonde de la phyſique la plus ſimple et la plus connue. C'eſt-là la pierre de touche des livres que les fauſſes religions prétendent écrits par la Divinité, car DIEU n'eſt ni abſurde ni ignorant ; mais le peuple qui ne voit pas ces fautes, les adore, et les imans emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Les commentateurs du *Koran* diſtinguent toujours le ſens poſitif et l'allégorique, la lettre et l'eſprit. On reconnaît le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte. Un des plus autoriſés commentateurs dit, *que le Koran porte tantôt une face d'homme, tantôt une face de bête*, pour ſignifier l'eſprit et la lettre.

Une choſe qui peut ſurprendre bien des lecteurs, c'eſt qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de *Mahomet*, ſinon que *Mahomet* était prophète de DIEU.

Que la religion mahométane était très-ancienne.

En premier lieu, l'unité d'un Etre ſuprême, créateur et conſervateur, était très-ancienne. Les peines et les récompenſes dans une autre vie, la croyance d'un paradis et d'un enfer avaient été admiſes chez les Chinois, les Indiens, les Perſes, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, et enſuite chez les Juifs, et ſurtout chez les chrétiens dont la religion conſacra cette doctrine.

L'Alcoran reconnaît des anges et des génies, et cette créance vient des anciens Perſes. Celle d'une réſurrection et d'un jugement dernier était viſiblement puiſée dans le talmud et dans le chriſtianiſme. Les mille ans que DIEU emploiera, ſelon *Mahomet*, à juger les hommes, et la manière dont il y procèdera, ſont des acceſſoires qui n'empêchent pas que cette idée ne ſoit entièrement empruntée. Le pont aigu ſur lequel les reſſuſcités paſſeront, et du haut duquel les réprouvés tomberont en enfer, eſt tiré de la doctrine allégorique des mages.

C'eſt chez ces mêmes mages, c'eſt dans leur *jannat* que *Mahomet* a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin où les hommes, revivans avec tous leurs ſens perfectionnés, goûteront par ces ſens mêmes toutes les voluptés qui leur ſont propres, ſans quoi ces ſens leur ſeraient inutiles. C'eſt là qu'il a puiſé l'idée de ſes

houris, de ces femmes céleſtes qui ſeront le partage des élus, et que les mages appelaient *hourani*, comme on le voit dans le *Sadder*. Il n'exclut point les femmes de ſon paradis, comme on le dit ſouvent parmi nous. Ce n'eſt qu'une raillerie ſans fondement, telle que tous les peuples en font les uns des autres. Il promet des jardins, c'eſt le nom du paradis; mais il promet pour ſouveraine béatitude la viſion, la communication de l'Etre ſuprême.

Le dogme de la prédeſtination abſolue, et de la fatalité qui ſemble aujourd'hui caractériſer le mahométiſme, était l'opinion de toute l'antiquité; elle n'eſt pas moins claire dans l'Iliade que dans l'Alcoran.

A l'égard des ordonnances légales, comme la circonciſion, les ablutions, les prières, le pélerinage de la Mecque, *Mahomet* ne fit que ſe conformer, pour le fond, aux uſages reçus La circonciſion était pratiquée de temps immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, et chez les Hébreux. Les ablutions furent toujours recommandées dans l'Orient, comme un ſymbole de la pureté de l'ame.

Point de religion ſans prières. La loi que *Mahomet* porta, de prier cinq fois par jour, était gênante, et cette gêne même fut reſpectable. Qui aurait oſé ſe plaindre que la

créature ſoit obligée d'adorer cinq fois par jour ſon créateur?

Quant au pélerinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le *Kaaba* et ſur la pierre noire, peu de perſonnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de ſiècles. Le *Kaaba* paſſait pour le plus ancien temple du monde; et, quoiqu'on y vénérât alors trois cents idoles, il était principalement ſanctifié par la pierre noire, qu'on diſait être le tombeau d'*Iſmaël*. Loin d'abolir ce pélerinage, *Mahomet*, pour ſe concilier les Arabes, en fit un précepte poſitif.

Le jeûne était établi chez pluſieurs peuples, et chez les juifs, et chez les chrétiens. *Mahomet* le rendit très-ſévère, en l'étendant à un mois lunaire, pendant lequel il n'eſt pas permis de boire un verre d'eau, ni de fumer avant le coucher du ſoleil; et ce mois lunaire arrivant ſouvent au plus fort de l'été, le jeûne devint par-là d'une ſi grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adouciſſemens, ſurtout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait recommandé l'aumône. La mahométane eſt la ſeule qui en ait fait un précepte légal, poſitif, indiſpenſable. L'Alcoran ordonne de donner deux et demi pour cent de ſon revenu, ſoit en argent, ſoit en denrées.

On voit évidemment que toutes les religions ont emprunté tous leurs dogmes et tous leurs rites les unes des autres.

Dans toutes ces ordonnances positives, vous ne trouverez rien qui ne soit consacré par les usages les plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'est-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abstenir, vous ne trouverez que la défense générale à toute une nation de boire du vin, qui soit nouvelle et particulière au mahométisme. Cette abstinence dont les musulmans se plaignent et se dispensent souvent dans les climats froids, fut ordonnée dans un climat brûlant, où le vin altérait trop aisément la santé et la raison. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que des hommes voués au service de la Divinité, se fussent abstenus de cette liqueur. Plusieurs colléges de prêtres en Egypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juifs s'étaient imposé cette mortification. (*a*)

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes : *Mahomet* ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour presque insupportable à ses musulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Bosnie et la Servie. Il ne savait pas que les Arabes viendraient un jour jusqu'au milieu

(*a*) Voyez dans le Dictionnaire philosophique les articles AROT et MAROT.

de la France, et les Turcs mahométans devant les baſtions de Vienne.

Il en eſt de même de la défenſe de manger du porc, du ſang et des bêtes mortes de maladies; ce ſont des préceptes de ſanté : le porc ſur-tout eſt une nourriture très-dangereuſe dans ces climats, auſſi-bien que dans la Paleſtine, qui en eſt voiſine. Quand le mahométiſme s'eſt étendu dans les pays plus froids, l'abſtinence a ceſſé d'être raiſonnable, et n'a pas ceſſé de ſubſiſter.

La prohibition de tous les jeux de haſard eſt peut-être la ſeule loi dont on ne puiſſe trouver d'exemple dans aucune religion. Elle reſſemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il ſemble que que *Mahomet* n'ait formé un peuple que pour prier, pour peupler et pour combattre.

Toutes ces lois, qui, à la polygamie près, ſont ſi auſtères, et ſa doctrine qui eſt ſi ſimple, attirèrent bientôt à ſa religion le reſpect et la confiance. Le dogme ſur-tout de l'unité d'un DIEU, préſenté ſans myſtère, et proportionné à l'intelligence humaine, rangea ſous ſa loi une foule de nations; et juſqu'à des nègres dans l'Afrique, et à des inſulaires dans l'océan indien.

Iſlamiſme. Cette religion s'appela l'*islamiſme*, c'eſt-à-dire, réſignation à la volonté de DIEU; et ce

ſeul mot devait faire beaucoup de proſélytes. Ce ne fut point par les armes que l'*islamiſme* s'établit dans plus de la moitié de notre hémiſphère, ce fut par l'enthouſiaſme, par la perſuaſion, et ſur-tout par l'exemple des vainqueurs, qui a tant de force ſur les vaincus. *Mahomet*, dans ſes premiers combats en Arabie contre les ennemis de ſon impoſture, feſait tuer ſans miſéricorde ſes compatriotes rénitens. Il n'était pas alors aſſez puiſſant pour laiſſer vivre ceux qui pouvaient détruire ſa religion naiſſante. Mais ſitôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication et par le fer, les Arabes, franchiſſant les limites de leur pays dont ils n'étaient point ſortis juſqu'alors, ne forcèrent jamais les étrangers à recevoir la religion muſulmane. Ils donnèrent toujours le choix aux peuples ſubjugués d'être muſulmans, ou de payer tribut. Ils voulaient piller, dominer, faire des eſclaves, mais non pas obliger ces eſclaves à croire. Quand ils furent enſuite dépoſſédés de l'Aſie par les Turcs et par les Tartares, ils firent des proſélites de de leurs vainqueurs mêmes; et des hordes de Tartares devinrent un grand peuple muſulman. Par-là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont ſubjugué.

Le peu que je viens de dire dément bien tout ce que nos hiſtoriens, nos déclamateurs

et nos préjugés nous disent ; mais la vérité doit les combattre.

Bornons-nous toujours à cette vérité historique ; le législateur des musulmans, homme puissant et terrible, établit ses dogmes par son courage et par ses armes ; cependant sa religion devint indulgente et tolérante. L'instituteur divin du christianisme, vivant dans l'humilité et dans la paix, prêcha le pardon des outrages ; et sa sainte et douce religion est devenue, par nos fureurs, la plus intolérante de toutes, et la plus barbare. (*)

Sectes mahométanes.

Les mahométans ont eu comme nous des sectes et des disputes scolastiques ; il n'est pas vrai qu'il y ait soixante et treize sectes chez eux, c'est une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient soixante et dix, les Juifs soixante et onze, les chrétiens soixante et douze, et que les musulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir soixante et treize : étrange perfection, et bien digne des scolastiques de tous les pays !

Les diverses explications de l'Alcoran formèrent chez eux les sectes qu'ils nommèrent

(*) Voyez dan le Dictionnaire philosophique tous les articles concernant les Albigeois, les Vaudois, les Hussites, Mérindol, Cabrières, le massacre de Vassi, la Saint-Barthelemi, les massacres d'Irlande, et de douze millions d'hommes égorgés en Amérique, au nom de JESUS-CHRIST, et de la bonne Vierge sa mère.

orthodoxes, et celles qu'ils nommèrent hérétiques. Les orthodoxes ſont les ſonnites, c'eſt-à-dire les traditioniſtes, docteurs attachés à la tradition la plus ancienne, laquelle ſert de ſupplément à l'Alcoran. Ils ſont diviſés en quatre ſectes, dont l'une domine aujourd'hui à Conſtantinople, une autre en Afrique, une troiſième en Arabie, et une quatrième en Tartarie et aux Indes ; elles ſont regardées comme également utiles pour le ſalut.

Les hérétiques ſont ceux qui nient la prédeſtination abſolue, ou qui diffèrent des ſonnites ſur quelques points de l'école. Le mahométiſme a eu ſes pélagiens, ſes ſcotiſtes, ſes thomiſtes, ſes moliniſtes, ſes janſéniſtes : toutes ces ſectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut, pour qu'une ſecte faſſe naître de grands troubles, qu'elle attaque les fondemens de la ſecte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de DIEU et des hommes, qu'elle ait un étendard que les eſprits les plus groſſiers puiſſent apercevoir ſans peine, et ſous lequel les peuples puiſſent aiſément ſe rallier. Telle a été la ſecte d'*Ali*, rivale de la ſecte d'*Omar ;* mais ce n'eſt que vers le ſeizième ſiècle que ce grand ſchiſme s'eſt établi ; et la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion.

CHAPITRE VIII.

De l'Italie et de l'Egliſe, avant Charlemagne. Comment le chriſtianiſme s'était établi. Examen s'il a ſouffert autant de perſécutions qu'on le dit.

RIEN n'eſt plus digne de notre curioſité que la manière dont DIEU voulut que l'Egliſe s'établît, en feſant concourir les cauſes ſecondes à ſes décrets éternels. Laiſſons reſpectueuſement ce qui eſt divin à ceux qui en ſont les dépoſitaires, et attachons-nous uniquement à l'hiſtorique. Des diſciples de *Jean* s'établiſſent d'abord dans l'Arabie voiſine de Jéruſalem; mais les diſciples de *Jéſus* vont plus loin. Les philoſophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de juifs, ſe joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent des expreſſions de leur philoſophie, comme celle du *Logos*, ſans emprunter toutes leurs idées. Il y avait déjà quelques chrétiens à Rome du temps de *Néron :* on les confondait avec les juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abſtenant comme eux des alimens défendus par la loi moſaïque. Pluſieurs mêmes étaient circoncis, et obſervaient le ſabbat. Ils étaient encore ſi obſcurs,

que ni l'hiſtorien *Joſephe*, ni *Philon* n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-juifs demi-chrétiens étaient, dès le commencement, partagés en pluſieurs ſectes, ébionites, marcionites, carpocratiens, valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort différens de ceux de Syrie ; les Syriens différaient des Achaïens. Chaque parti avait ſon évangile, et les véritables Juifs étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

Juifs toujours privilégiés.

Ces Juifs, également rigides et fripons, étaient encore dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du temps d'*Auguſte ;* mais *Tibère* en fit paſſer la moitié en Sardaigne pour peupler cette île, et pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'uſuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on les laiſſait jouir de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des ſynagogues et des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome chrétienne, où ils ſont en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les nègres, comme une eſpèce d'hommes inférieure. Ceux qui, dans les colonies juives, n'avaient pas aſſez de talent pour s'appliquer à quelque métier utile, et qui ne pouvaient couper du cuir et faire

des ſandales, feſaient des fables. Ils ſavaient les noms des anges, de la ſeconde femme d'*Adam* et de ſon précepteur, et ils vendaient aux dames romaines des philtres pour ſe faire aimer. Leur haine pour les chrétiens, ou galiléens, ou nazaréens, comme on les nommait alors, tenait de cette rage dont tous les ſuperſtitieux ſont animés contre tous ceux qui ſe ſéparent de leur communion. Ils accusèrent les juifs chrétiens de l'incendie qui conſuma une partie de Rome, ſous *Néron*. Il était auſſi injuſte d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur : ni lui, ni les chrétiens, ni les juifs n'avaient aucun intérêt à brûler Rome ; mais il fallait apaiſer le peuple qui ſe ſoulevait contre des étrangers également haïs des Romains et des Juifs. On abandonna quelques infortunés à la vengeance publique. Il ſemble qu'on n'aurait pas dû compter, parmi les perſécutions faites à leur foi, cette violence paſſagère : elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaiſſait pas, et que les Romains confondaient avec le judaïſme, protégé par les lois autant que mépriſé.

S'il eſt vrai qu'on ait trouvé en Eſpagne des inſcriptions où *Néron* eſt remercié *d'avoir aboli dans la province une ſuperſtition nouvelle*, l'antiquité de ces monumens eſt plus que ſuſpecte. S'ils ſont authentiques, le chriſtianiſme n'y

n'y eſt pas déſigné ; et ſi enfin ces monumens outrageans regardent les chrétiens, à qui peut-on les attribuer qu'aux juifs jaloux établis en Eſpagne, qui abhorraient le chriſtianiſme comme un ennemi né dans leur ſein ?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obſcurité impénétrable qui couvre le berceau de l'Egliſe naiſſante, et que l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui eſt très-certain, c'eſt qu'il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme, l'eſclavage des écrivains copiſtes d'un premier impoſteur, qui aient pu compter parmi les papes, l'apôtre *Pierre*, *Lin*, *Clet*, et d'autres, dans le premier ſiècle.

Il n'y eut aucune hiérarchie, pendant près de cent ans, parmi les chrétiens. Leurs aſſemblées ſecrètes ſe gouvernaient comme celles des primitifs ou quakers d'aujourd'hui. Ils obſervaient à la lettre le précepte de leur maître : *Les princes des nations dominent, il n'en ſera pas ainſi entre vous ; quiconque voudra être le premier ſera le dernier.* La hiérarchie ne put ſe former que quand la ſociété devint nombreuſe, et ce ne fut que ſous *Trajan* qu'il y eut des ſurveillans, *epiſcopoi*, que nous avons traduit par le mot d'*évêque ;* des *presbiteroi*, des *piſtoi*, des énergumènes, des catéchumènes. Il n'eſt queſtion du terme *pape* dans aucun

des auteurs des premiers ſiècles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre des demi-juifs qui prenaient à Rome le nom de chrétiens.

Il eſt reconnu par tous les ſavans que *Simon-Barjone*, ſurnommé *Pierre*, n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de la preuve que des idiots tirèrent d'une épître attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit, dans cette épître, qu'il eſt à Babylone. Les ſeuls qui parlent de ſon prétendu martyre, ſont des fabuliſtes décriés, un *Hégéſippe*, un *Marcel*, un *Abdias*, copiés depuis par *Eusèbe*. Ils content que *Simon-Barjone* et un autre *Simon*, qu'ils appellent *le magicien*, diſputèrent ſous *Néron* à qui reſſuſciterait un mort, et à qui s'élèverait le plus haut dans l'air : que *Simon-Barjone* fit tomber l'autre *Simon*, favori de *Néron*, et que cet empereur irrité fit crucifier *Barjone*, lequel, par humilité, voulut être crucifié la tête en bas. Ces inepties ſont aujourd'hui mépriſées de tous les chrétiens inſtruits; mais, depuis *Conſtantin*, elles furent autoriſées juſqu'à la renaiſſance des lettres et du bon ſens.

Pour prouver que *Pierre* ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à obſerver que la première baſilique bâtie par les chrétiens dans cette capitale, eſt celle de Saint-Jean de Latran : c'eſt la première égliſe latine; l'aurait-on dédiée à *Jean*, ſi *Pierre* avait été pape ?

La liſte frauduleuſe des prétendus premiers papes eſt tirée d'un livre apocryphe, intitulé le *Pontifical de Damaſe*, qui dit, en parlant de *Lin*, prétendu ſucceſſeur de *Pierre*, que *Lin* fut pape juſqu'à la treizième année de l'empereur *Néron*. Or c'eſt préciſément cette année 13 qu'on fait crucifier *Pierre*. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'eſt que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épîtres de *Paul*, il n'eſt pas dit un ſeul mot d'un voyage de *Simon-Barjone* à Rome. Le terme de ſiége, de pontificat, de papauté, attribué à *Pierre*, eſt d'un ridicule ſenſible. Quel ſiége qu'une aſſemblée inconnue de quelques pauvres de la populace juive !

C'eſt cependant ſur cette fable que la puiſſance papale eſt fondée, et ſe ſoutient encore aujourd'hui après toutes ſes pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, comment le menſonge ſubjugue l'ignorance, et combien ce menſonge a été utile pour aſſervir les peuples, les enchaîner et les dépouiller.

C'eſt ainſi qu'autrefois les annaliſtes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond*, et ſon père *Marcomir*, et des rois d'Eſpagne, de Suède, d'Ecoſſe,

depuis le déluge. Il faut avouer que l'hiſtoire, ainſi que la phyſique, n'a commencé à ſe débrouiller que ſur la fin du ſeizième ſiècle. La raiſon ne fait que de naître.

Examen des perſécutions contre les chrétiens.

Ce qui eſt encore certain, c'eſt que le génie du ſénat ne fut jamais de perſécuter perſonne pour ſa croyance; que jamais aucun empereur ne voulut forcer les Juifs à changer de religion, ni après la révolte ſous *Veſpaſien*, ni après celle qui éclata ſous *Adrien*. On inſulta toujours à leur culte; on s'en moqua; on érigea des ſtatues dans leur temple avant ſa ruine; mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun Céſar, ni d'aucun proconſul, ni du ſénat romain, d'empêcher les Juifs de croire à leur loi. Cette ſeule raiſon ſert à faire voir quelle liberté eut le chriſtianiſme de s'étendre en ſecret, après s'être formé obſcurément dans le ſein du judaïſme.

Aucun des Céſars n'inquiéta les chrétiens juſqu'à *Domitien*. *Dion-Caſſius* dit qu'il y eut ſous cet empereur quelques perſonnes condamnées comme athées, et comme imitant les mœurs des Juifs. Il paraît que cette vexation, ſur laquelle on a d'ailleurs ſi peu de lumières, ne fut ni longue ni générale. On ne ſait préciſément ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis, ni pourquoi ils furent rappelés. Comment croire *Tertullien* qui, ſur la foi

d'*Hégéſippe*, rapporte ſérieuſement que *Domitien* interrogea les petits-fils de l'apôtre St *Jude*, de la race de *David*, dont il redoutait les droits au trône de Judée, et que les voyant pauvres et miſérables, il ceſſa la perſécution ? S'il eût été poſſible qu'un empereur romain craignît des prétendus deſcendans de *David*, quand Jéruſalem était détruite, ſa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juifs, et non aux chrétiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes ſur les droits de deux petits-fils de St *Jude* au royaume de la Paleſtine, et les ait interrogés ? Voilà malheureuſement comme l'hiſtoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva, *Veſpaſien*, *Tite*, *Trajan*, *Adrien*, les *Antonins* ne furent point perſécuteurs. *Trajan*, qui avait renouvelé les défenſes portées par la loi des douze tables contre les aſſociations particulières, écrit à *Pline : Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens.* Ces mots eſſentiels, *il ne faut faire aucune recherche*, prouvent qu'ils purent ſe cacher, ſe maintenir avec prudence, quoique ſouvent l'envie des prêtres et la haine des Juifs les traînât aux tribunaux et aux ſupplices. Le peuple les haïſſait, et ſur-tout le peuple des provinces, toujours plus dur, plus ſuperſtitieux et plus

intolérant que celui de la capitale : il excitait les magiſtrats contre eux, il criait qu'on les exposât aux bêtes dans les cirques. *Adrien* non-ſeulement défendit à *Fondanus*, proconſul de l'Aſie mineure, de les perſécuter ; mais ſon ordonnance porte : *Si on calomnie les chrétiens, châtiez ſévèrement le calomniateur.*

C'eſt cette juſtice d'*Adrien* qui a fait ſi fauſſement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à *Antinoüs*, en aurait-il voulu élever à JESUS-CHRIST ?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne pourſuivît point les chrétiens pour cauſe de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Gallien*, les protégèrent ouvertement. Ils eurent donc tout le temps d'étendre et de fortifier leur égliſe naiſſante. Ils tinrent cinq conciles dans le premier ſiècle, ſeize dans le ſecond, et trente-ſix dans le troiſième. Les autels étaient magnifiques dès le temps de ce troiſième ſiècle. L'hiſtoire eccléſiaſtique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent, qui peſaient enſemble trois mille marcs. Les calices faits ſur le modèle des coupes romaines, et les patènes étaient d'or pur.

Les chrétiens jouirent d'une ſi grande liberté, malgré les cris et les perſécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement, dans

pluſieurs provinces, des égliſes élevées ſur les débris de quelques temples tombés ou ruinés. *Origène* et St *Cyprien* l'avouent ; et il faut bien que le repos de l'Egliſe ait été long, puiſque ces deux grands hommes reprochent déjà à leurs contemporains le *luxe*, la *molleſſe*, l'*avarice*, ſuite de la félicité et de l'abondance. St *Cyprien* ſe plaint expreſſément que pluſieurs évêques, imitant mal les ſaints exemples qu'ils avaient ſous leurs yeux, *accumulaient de grandes ſommes d'argent, s'enrichiſſaient par l'uſure, et raviſſaient des terres par la fraude.* Ce ſont ſes propres paroles : elles ſont un témoignage évident du bonheur tranquille dont on jouiſſait ſous les lois romaines. L'abus d'une choſe en démontre l'exiſtence.

Si *Décius*, *Maximin* et *Dioclétien* perſécutèrent les chrétiens, ce fut pour des raiſons d'Etat ; *Décius*, parce qu'ils tenaient le parti de la maiſon de *Philippe*, ſoupçonné, quoiqu'à tort, d'être chrétien lui-même ; *Maximin*, parce qu'ils ſoutenaient *Gordien*. Ils jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années ſous *Dioclétien*. Non-ſeulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement romain accorda de tout temps à tous les peuples, ſans adopter leurs cultes ; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Pluſieurs chrétiens étaient gouverneurs de provinces. *Eusèbe*

Dioclétien, protecteur des chrétiens.

cite deux chrétiens, *Dorothée* et *Gorgonius*, officiers du palais, à qui *Dioclétien* prodiguait ſa faveur. Enfin il avait épouſé une chrétienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre *Dioclétien*, n'eſt donc qu'une calomnie fondée ſur l'ignorance. Loin de les perſécuter, il les éleva au point qu'il ne fut plus en ſon pouvoir de les abattre.

En 303, *Maximien Galère*, qui les haïſſait, engage *Dioclétien* à faire démolir l'égliſe cathédrale de Nicomédie, élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrétien plus qu'indiſcret déchire publiquement l'édit; on le punit. Le feu conſume, quelques jours après, une partie du palais de *Galère;* on en accuſe les chrétiens: cependant il n'y eut point de peine de mort décernée contre eux. L'édit portait qu'on brûlât leurs temples et leurs livres, qu'on privât leurs perſonnes de tous leurs honneurs.

Origine de la perſécution.

Jamais *Dioclétien* n'avait voulu juſque-là les contraindre en matière de religion. Il avait, après ſa victoire ſur les Perſes, donné des édits contre les manichéens attachés aux intérêts de la Perſe, et ſecrets ennemis de l'Empire romain. La ſeule raiſon d'état fut la cauſe de ces édits. S'ils avaient été dictés par le zèle de la religion, zèle que les conquérans ont ſi rarement, les chrétiens y auraient été enveloppés. Ils ne le furent pas; ils eurent par conſéquent

vingt

vingt années entières ſous *Dioclétien* même pour s'affermir, et ne furent maltraités ſous lui que pendant deux années; encore *Lactance*, *Euſèbe*, et l'empereur *Conſtantin* lui-même, imputent ces violences au ſeul *Galère*, et non à *Dioclétien*. Il n'eſt pas en effet vraiſemblable qu'un homme aſſez philoſophe pour renoncer à l'empire, l'ait été aſſez peu pour être un perſécuteur fanatique.

Dioclétien n'était, à la vérité, qu'un ſoldat de fortune; mais c'eſt cela même qui prouve ſon extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ſes exploits et par ſes lois. Ses actions guerrières furent grandes et ſes lois juſtes. C'eſt à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans leſquels il y a léſion d'outre-moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi, *humanum eſt*.

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portaſſent intérêt.

C'eſt avec autant de ſageſſe que d'équité qu'en protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais ces mineurs puſſent abuſer de cette protection, en trompant leurs débiteurs. Il ordonna qu'un mineur qui aurait uſé de fraude, ſerait déchu du bénéfice de la loi. Il réprima les délateurs et les uſuriers. Tel eſt

l'homme que l'ignorance ſe repréſente d'ordinaire comme un ennemi armé ſans ceſſe contre les fidèles, et ſon règne comme une Saint-Barthélemi continuelle, ou comme la perſécution des Albigeois. C'eſt ce qui eſt entièrement contraire à la vérité. L'ère des martyrs, qui commence à l'avénement de *Dioclétien*, n'aurait donc dû être datée que deux ans avant ſon abdication, puiſqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans.

Faux martyrs.

C'eſt une fable bien mépriſable qu'il ait quitté l'empire de regret de n'avoir pu abolir le chriſtianiſme. S'il l'avait tant perſécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire ; et, s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit ſans preuve, il n'abdiqua donc point par dépit et par regret. Le vain plaiſir d'ecrire des choſes extraordinaires, et de groſſir le nombre des martyrs, a fait ajouter des perſécutions fauſſes et incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du temps de *Dioclétien*, en 287, le céſar *Maximien Hercule* envoya au martyre, au milieu des Alpes, une légion entière, appelée *thébéenne*, compoſée de ſix mille ſix cents hommes, tous chrétiens, qui tous ſe laiſsèrent maſſacrer ſans murmurer. Cette hiſtoire ſi fameuſe ne fut écrite que près de deux cents ans après par l'abbé *Eucher*, qui

la raporte ſur des ouï-dire. Mais comment *Maximien Hercule* aurait-il, comme on le dit, appelé d'Orient cette légion, pour aller apaiſer dans les Gaules une ſédition réprimée depuis une année entière? Pourquoi ſe ſerait-il défait de ſix mille ſix cents bons ſoldats dont il avait beſoin pour aller réprimer cette ſédition? Comment tous étaient-ils chrétiens ſans exception? Pourquoi les égorger en chemin? Qui les aurait maſſacrés dans une gorge étroite, entre deux montagnes, près de Saint-Maurice en Valais, où l'on ne peut ranger quatre cents hommes en ordre de bataille, et où une légion réſiſterait aiſément à la plus grande armée? A quel propos cette boucherie, dans un temps où l'on ne perſécutait pas, dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'Egliſe, tandis que ſous les yeux de *Dioclétien* même, à Nicomédie, vis-à-vis ſon palais, les chrétiens avaient un temple ſuperbe? *La profonde paix et la liberté entière dont nous jouiſſions*, dit *Eusèbe*, *nous fit tomber dans le relâchement*. Cette profonde paix, cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le maſſacre de ſix mille ſix cents ſoldats? Si ce fait incroyable pouvait être vrai, (*a*) *Eusèbe* l'eût-il paſſé ſous ſilence? Tant de vrais martyrs ont ſcellé l'évangile de leur ſang, qu'on ne doit point faire partager leur gloire à ceux qui n'ont

Vrais martyrs.

(*a*) Voyez les éclairciſſemens ſur cette hiſtoire générale.

pas partagé leurs ſouffrances. Il eſt certain que *Dioclétien*, les deux dernières années de ſon empire, et *Galère*, quelques années encore après, perſécutèrent violemment les chrétiens de l'Aſie mineure et des contrées voiſines. Mais dans les Eſpagnes, dans les Gaules, dans l'Angleterre, qui étaient alors le partage de *Conſtance Chlore*, loin d'être pourſuivis, ils virent leur religion dominante; et *Eusèbe* dit que *Maxence*, élu empereur à Rome, en 306, ne perſécuta perſonne.

Ils ſervirent utilement *Conſtance Chlore* qui les protégea, et dont la concubine *Hélène* embraſſa publiquement le chriſtianiſme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'Etat. Leur argent et leurs armes contribuèrent à mettre *Conſtantin* ſur le trône. C'eſt ce qui le rendit odieux au ſénat, au peuple romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de *Maxence*, ſon concurrent à l'empire. Nos hiſtoriens appellent Maxence, *Tyran*, parce qu'il fut malheureux. Il eſt pourtant certain qu'il était le véritable empereur, puiſque le ſénat et le peuple romain l'avaient proclamé.

CHAPITRE IX.

Que les fauſſes légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établiſſement de la religion chrétienne.

JESUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles ſe mêlaſſent aux véritables, dès le commencement du chriſtianiſme; et même, pour mieux exercer la foi des fidèles, les évangiles qu'on appelle aujourd'hui *apocryphes*, précédèrent les quatre ouvrages ſacrés qui ſont aujourd'hui les fondemens de notre foi; cela eſt ſi vrai que les pères des premiers ſiècles, citent preſque toujours quelqu'un de ces évangiles, qui ne ſubſiſtent plus. Ni *Barnabé*, ni *Clément*, ni *Ignace*, enfin tous, juſqu'à *Juſtin*, ne citent que ces évangiles apocryphes. *Clément*, par exemple, dans le VIIIe chap., épît. II, s'exprime ainſi: *Le Seigneur dit dans ſon évangile: ſi vous ne gardez pas le petit, qui vous confiera le grand?* Or ces paroles ne ſont ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*. Nous avons vingt exemples de pareilles citations.

Il eſt bien évident que dans les dix ou douze ſectes qui partageaient les chrétiens dès le premier ſiècle, un parti ne ſe prévalait pas

des évangiles de ſes adverſaires, à moins que ce ne fût pour les combattre ; chacun n'apportait en preuves que les livres de ſon parti. Comment donc les pères de notre véritable Egliſe, ont-ils pu citer les évangiles qui ne ſont point canoniques ? Il faut bien que ces écrits fuſſent regardés alors comme authentiques et comme ſacrés.

Ce qui paraîtrait encore plus ſingulier, ſi l'on ne ſavait pas de quels excès la nature humaine eſt capable, ce ſerait que dans toutes les ſectes chrétiennes réprouvées par notre Egliſe dominante ; il ſe fût trouvé des hommes, qui euſſent ſouffert la perſécution pour leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouverait que trop que le faux zèle eſt martyr de l'erreur, ainſi que le véritable zèle eſt martyr de la vérité.

On ne peut diſſimuler les fraudes pieuſes que malheureuſement les premiers chrétiens de toutes les ſectes employèrent pour ſoutenir notre religion ſainte, qui n'avait pas beſoin de cet appui honteux. On ſuppoſa une lettre de *Pilate* à *Tibère*, dans laquelle *Pilate* dit à cet empereur : » Le DIEU des Juifs leur ayant » promis de leur envoyer ſon ſaint du haut » du ciel, qui ſerait leur roi à bien juſte » titre, et ayant promis qu'il naîtrait d'une » vierge, le DIEU des Juifs l'a envoyé en » effet, moi étant préſident en Judée. »

On ſuppoſa un prétendu édit de *Tibère*, qui mettait JESUS au rang des dieux: on ſuppoſa des lettres de *Sénéque* à *Paul*, et de *Paul* à *Sénéque :* on ſuppoſa le teſtament des douze patriarches, qui paſſa très-long-temps pour authentique, et qui fut même traduit en grec par St *Jean Chryſoſtome :* on ſuppoſa le teſtament de *Moïſe*, celui d'*Enoc*, celui de *Joſeph :* on ſuppoſa le célèbre livre d'*Enoc*, que l'on regarde comme le fondement de tout le chriſtianiſme, puiſque c'eſt dans ce ſeul livre qu'on rapporte l'hiſtoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, et changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le temps des apôtres, et avant même qu'on eût les épîtres de St *Jude* qui cite les prophéties de cet *Enoc*, *ſeptième homme après Adam.* C'eſt ce que nous avons déjà indiqué dans le chapitre des Indes.

On ſuppoſa une lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edeſſe, dans le temps qu'Edeſſe n'avait point de roi, et qu'elle appartenait aux Romains. (*b*)

On ſuppoſa les voyages de St *Pierre*, l'apocalypſe de St *Pierre*, les actes de St *Pierre*, les actes de St *Paul*, les actes de *Pilate :* on falſifia

(*b*) On donne à ce prétendu roi le nom propre d'*Abgare :* le roi *Abgare* à JESUS ; et Abgare était le titre des anciens princes de ce petit pays.

l'hiſtoire de *Flavien-Joſephe*, et l'on fut aſſez mal aviſé pour faire dire à ce juif, ſi zélé pour ſa religion juive, que JESUS était le CHRIST, le meſſie.

On écrivit le roman de la querelle de St *Pierre* avec *Simon* le magicien, d'un mort, parent de *Néron*, qu'ils ſe chargèrent de reſſuſciter, de leur combat dans les airs, du chien de *Simon* qui apportait des lettres à St *Pierre*, et qui rapportait les réponſes.

On ſuppoſa des vers des ſibylles, qui eurent un cours ſi prodigieux qu'il en eſt encore fait mention dans les hymnes que les catholiques romains chantent dans leurs égliſes :

Teſte David cum ſibyllâ.

Enfin, on ſuppoſa un nombre prodigieux de martyrs que l'on confondit, comme nous l'avons déjà dit, avec les véritables.

Nous avons encore les actes du martyre de St *André*, l'apôtre, qui ſont reconnus pour faux par les plus pieux et les plus ſavans critiques, de même que les actes du martyre de St *Clément*.

Euſèbe de Céſarée, au quatrième ſiècle, recueillit une grande partie de ces légendes. C'eſt là qu'on voit d'abord le martyre de St *Jacques*, frère aîné de JESUS-CHRIST, qu'on prétend avoir été un bon juif, et même

récabite, et que les juifs de Jéruſalem appelaient *Jacques le juſte*. Il paſſait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de ſon frère. Ils le preſsèrent de déclarer que ſon frère était un impoſteur, mais *Jacques* leur répondit : *Sachez qu'il eſt aſſis à la droite de la ſouveraine puiſſance de* DIEU, *et qu'il doit paraître au milieu des nuées, pour juger de là tout l'univers.*

Enſuite vient un *Siméon*, couſin-germain de JESUS-CHRIST, fils d'un nommé *Cléophas*, et d'une *Marie*, ſœur de *Marie*, mère de JESUS. On le fait libéralement évêque de Jéruſalem : on ſuppoſe qu'il fut déféré aux Romains comme deſcendant en droite ligne du roi *David ;* et l'on fait voir par-là qu'il avait un droit évident au royaume de Jéruſalem, auſſi-bien que St *Jude*. On ajoute que *Trajan*, craignant extrêmement la race de *David*, ne fut pas ſi clément envers *Siméon* que *Domitien* l'avait été envers les petits-fils de *Jude*, et qu'il ne manqua pas de faire crucifier *Siméon*, de peur qu'il ne lui enlevât la Paleſtine. Il fallait que ce couſin-germain de JESUS-CHRIST fût bien vieux, puiſqu'il vivait ſous *Trajan* dans la 107e année de notre ère vulgaire.

On ſuppoſa une longue converſation entre *Trajan* et St *Ignace*, à Antioche. *Trajan* lui dit : *Qui es-tu, eſprit impur, démon infernal ? Ignace*

lui répondit : *Je ne m'appelle point eſprit impur. Je m'appelle* PORTE-DIEU. Cette converſation eſt tout-à-fait vraiſemblable.

Vient enſuite une *ſainte Symphoroſe* avec ſes ſept enfans qui allèrent voir familièrement l'empereur *Adrien*, dans le temps qu'il bâtiſſait ſa belle maiſon de campagne à Tibur. *Adrien*, quoiqu'il ne perſecutât jamais perſonne, fit fendre en ſa préſence le cadet des ſept frères, de la tête en bas ; et fit tuer les ſix autres avec la mère par des genres différens de mort, pour avoir plus de plaiſir.

Sainte *Félicité* et ſes ſept enfans, car il en faut toujours ſept, eſt interrogée avec eux, jugée et condamnée par le préfet de Rome dans le champ de Mars, où l'on ne jugeait jamais perſonne. Le préfet jugeait dans le prétoire ; mais on n'y regarda pas de ſi près.

St *Polycarpe* étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit : *Courage, Polycarpe, ſois ferme ;* et auſſitôt les flammes du bûcher ſe diviſent, et forment un beau dais ſur ſa tête, ſans le toucher.

Un cabaretier chrétien, nommé St *Théodote*, rencontre dans un pré le curé *Fronton*, auprès de la ville d'Ancyre, on ne ſait pas trop quelle année, et c'eſt bien dommage ; mais c'eſt ſous l'empereur *Dioclétien*. *Ce pré*, dit la légende recueillie par le révérend père *Bollandus*, *était*

d'un verd naiſſant, relevé par les nuances diverſes que formaient les divers coloris des fleurs. Ah! le beau pré, s'écria le ſaint cabaretier, *pour y bâtir une chapelle! Vous avez raiſon*, dit le curé *Fronton*, *mais il me faut des reliques. Allez, allez*, reprit *Théodote, je vous en fournirai.* Il ſavait bien ce qu'il diſait. Il y avait dans Ancyre ſept vierges chrétiennes d'environ ſoixante-douze ans chacune. Elles furent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, ſelon les lois romaines, car ces légendes ſuppoſent toujours qu'on feſait ſouffrir ce ſupplice à toutes les filles chrétiennes.

Il ne ſe trouva heureuſement aucun jeune homme qui voulût être leur exécuteur; il n'y eut qu'un jeune ivrogne qui eut aſſez de courage pour s'attaquer d'abord à ſainte *Técuſe*, la plus jeune de toutes, qui était dans ſa ſoixante-onzième année. *Técuſe* ſe jeta à ſes pieds, lui montra la *peau flaſque de ſes cuiſſes décharnées, et toutes ſes rides pleines de craſſe, &c.* cela déſarma le jeune homme. Le gouverneur, indigné que les ſept vieilles euſſent conſervé leur pucelage, les fit ſur le champ prêtreſſes de *Diane* et de *Minerve*, et elles furent obligées de ſervir toutes nues ces deux déeſſes, dont pourtant les femmes n'approchaient jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le cabaretier *Théodote*, les voyant ainſi toutes nues, et ne pouvant ſouffrir cet attentat fait à leur pudeur, pria DIEU avec larmes, qu'il eût la bonté de les faire mourir ſur le champ : auſſitôt le gouverneur les fit jeter dans le lac d'Ancyre, une pierre au cou.

La bienheureuſe *Técuſe* apparut la nuit à St *Théodote*. » Vous dormez, mon fils, lui dit-» elle, ſans penſer à nous. Ne ſouffrez pas, » mon cher *Théodote*, que nos corps ſoient » mangés par les truites. » *Théodote* rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit ſuivante, il alla au lac avec quelques-uns de ſes garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux, et cependant la nuit était fort obſcure. Une pluie épouvantable tomba, et fit enfler le lac. Deux vieillards dont les cheveux, la barbe et les habits étaient blancs comme de la neige, lui apparurent alors, et lui dirent : *Marchez, ne craignez rien, voici un flambeau céleſte, et vous trouverez auprès du lac un cavalier céleſte armé de toutes pièces, qui vous conduira.*

Auſſitôt l'orage redoubla. Le cavalier céleſte ſe préſenta avec une lance énorme. Ce cavalier était le glorieux martyr *Soſiandre* lui-même, à qui DIEU avait ordonné de deſcendre du ciel ſur un beau cheval pour conduire le cabaretier. Il pourſuivit les ſentinelles du lac, la lance

dans les reins. Les ſentinelles s'enfuirent. *Théodote* trouva le lac à ſec, ce qui était l'effet de la pluie ; on emporta les ſept vierges, et les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms : c'étaient ſainte *Técuſe*, ſainte *Alexandra*, ſainte *Phainé*, hérétiques ; et ſainte *Claudia*, ſainte *Euphraſie*, ſainte *Matrone*, et ſainte *Julite*, catholiques.

Dès qu'on fut dans la ville d'Ancyre que ces ſept pucelles avaient été enterrées, toute la ville fut en alarmes et en combuſtion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur fit appliquer *Théodote* à la queſtion. *Voyez*, diſait *Théodote*, *les biens dont* JESUS-CHRIST *comble ſes ſerviteurs ; il me donne le courage de ſouffrir la queſtion, et bientôt je ſerai brûlé.* Il le fut en effet. Mais il avait promis des reliques au curé *Fronton*, pour mettre dans ſa chapelle, et *Fronton* n'en avait point. *Fronton* monta ſur un âne pour aller chercher ſes reliques à Ancyre, et chargea ſon âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agiſſait d'un cabaretier. Il rencontra des ſoldats qu'il fit boire. Les ſoldats lui racontèrent le martyre de St *Théodote.* Ils gardaient ſon corps quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enivra ſi bien, qu'il eut le temps d'enlever le corps. Il l'enſevelit et bâtit ſa chapelle. *Hé bien*, lui dit

St *Théodote, ne t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques ?*

Voilà ce que les jéſuites *Bollandus* et *Papebroc* ne rougirent pas de rapporter dans leur hiſtoire des ſaints : voilà ce qu'un moine, nommé dom *Ruinart*, a l'inſolente imbécillité d'inférer dans les actes ſincères. (*c*)

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtiſes dégoûtantes, dont nous ſommes inondés depuis dix-ſept cents années, n'ont pu faire tort à notre religion. Elle eſt ſans doute divine, puiſque dix-ſept ſiècles de friponneries et d'imbécillités n'ont pu la détruire ; et nous révérons d'autant plus la vérité, que nous mépriſons le menſonge.

(*c*) *Le Franc*, évêque du Puy-en-Velay, dans une paſtorale aux habitans de ce pays, a pris le parti de tous ces outrages ridicules faits à la raiſon et à la vraie piété. Que ne dit-il auſſi que le prépuce de la verge de JESUS-CHRIST, ſoigneuſement gardé au Puy-en-Velay, et une vieille ſtatue d'*Iſis*, qu'on y prend pour une image de la Vierge, ſont des pièces authentiques ? Quelle infamie de vouloir toujours tromper les hommes ! et quelle ſottiſe de s'imaginer qu'on les trompe aujourd'hui !

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Avis des Editeurs sur la Philosophie de l'histoire. page 3

INTRODUCTION. *Changemens dans le globe.* 5

Des différentes races d'hommes. 9

De l'antiquité des nations. 14

De la connaissance de l'ame. 17

De la religion des premiers hommes. 20

Des usages et des sentimens communs à presque toutes les nations anciennes. 29

Des Sauvages. 35

De l'Amérique. 45

De la théocratie. 50

Des Chaldéens. 52

Des Babyloniens devenus Persans. 62

De la Syrie. 69

Des Phéniciens et de Sanchoniathon. 72

Des Scythes et des Gomérites. 79

De l'Arabie. 83

De Bram, Abram, Abraham. 87

De l'Inde. 92

De la Chine. 103

De l'Egypte. 112

De la langue des Egyptiens, et de leurs ſymboles. 119

De leurs monumens. 123

De leurs rites, et de la circonciſion. 126

De leurs myſtères. 130

Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets et de leur génie. 132

Des légiſlateurs grecs, de Minos, d'Orphée, de l'immortalité de l'ame. 139

Des ſectes des Grecs. 143

De Zaleucus et de quelques autres légiſlateurs. 147

De Bacchus. 150

Des métamorphoſes chez les Grecs, recueillies par Ovide. 155

De l'idolâtrie. 157

Des oracles. 162

Des ſibylles chez les Grecs, et de leur influence ſur les autres nations. 169

Des miracles. 177

Des

Des temples. 183

De la magie. 190

Des victimes humaines. 195

Des myſtères de Cérès-Eleuſine. 202

Des Juifs, au temps où ils commencèrent à être connus. 209

Des Juifs en Egypte. 211

De Moïſe, conſidéré ſimplement comme chef d'une nation. 213

Des Juifs après Moïſe, juſqu'à Saül. 220

Des Juifs depuis Saül. 226

Des prophètes juifs. 234

Des prières des Juifs. 243

De Joſephe, hiſtorien des Juifs. 247

D'un menſonge de cet hiſtorien, concernant Alexandre et les Juifs. 251

Des préjugés populaires auxquels les écrivains ſacrés ont daigné ſe conformer par condeſcendance. 254

Des anges, des génies, des diables, chez les anciennes nations et chez les Juifs. 262

Si les Juifs ont enſeigné les autres nations, ou s'ils ont été enſeignés par elles. 273

Des Romains. Commencemens de leur empire et de leur religion: leur tolérance. 276

Queſtions ſur leurs conquêtes, et leur décadence. 281

Des premiers peuples qui écrivirent l'hiſtoire, et des fables des premiers hiſtoriens. 287

Des légiſlateurs qui ont parlé au nom des dieux. 295

AVANT-PROPOS, *qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, et les raiſons pour leſquelles on commence cet Eſſai par l'Orient.* 299

CHAPITRE I. *De la Chine, de ſon antiquité, de ſes lois, de ſes forces, de ſes uſages et de ſes ſciences.* 313

CHAP. II. *De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'eſt point athée, que le chriſtianiſme n'y a point été prêché au ſeptième ſiècle. De quelques ſectes établies dans le pays.* 334

CHAP. III. *Des Indes.* 344

CHAP. IV. *Des Brachmanes, du Veidam et de l'Ezourveidam.* 359

CHAP. V. *De la Perſe, au temps de Mahomet, le prophète, et de l'ancienne religion de Zoroaſtre.* 372

CHAP. VI. *De l'Arabie et de Mahomet.* 385

CHAP. VII. *De l'Alcoran et de la loi muſulmane. Examen ſi la religion muſulmane était nouvelle, et ſi elle a été perſécutante.* 409

CHAP. VIII. *De l'Italie et de l'Egliſe, avant Charlemagne. Comment le chriſtianiſme s'était établi. Examen s'il a ſouffert autant de perſécutions qu'on le dit.* 422

CHAP. IX. *Que les fauſſes légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établiſſement de la religion chrétienne.* 437

Fin de la Table du premier volume.

a39003 002272572b

CE PQ 2070
1785A V016
C00 VOLTAIRE, FR OEUVRES CO
ACC# 1353067

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 06 01 0